John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
ADAMS
163.9
v.2

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

TOME SECOND.

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,
FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,
FRERE DE LOUIS XIII,
ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME SECOND.

A MAESTRICHT,
Chez J. EDME DUFOUR & PHIL. ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

ADAMS 163.9
v. 2

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER.

SECONDE PARTIE.

LA nouvelle de la sortie de M^r. le Prince du Havre réjouit tout le monde ; elle me réjouit doublement, je l'étois de sa sortie, & de connoître par elle le pouvoir que j'avois sur moi d'avoir passé, dès que je l'avois voulu, de la haine à l'amitié. Avec cette nouvelle, celle de l'arrivée du Cardinal Mazarin au Havre vint, & donna assez de matiere à songer aux spéculatifs, aussi-bien qu'à ceux qui ne l'étoient pas;

je ne sais pas même si Monsieur n'en fut point inquiet. Quoi qu'il en soit, il ne laissa pas d'aller au Palais-Royal. La Reine étoit sur son lit, il s'assit & lui parla des affaires ; je pense qu'il lui fit quelques compliments lorsqu'il y entra. J'arrivai un peu après, nos visites furent courtes : on est assez embarrassé avec les gens à qui on sait avoir mis le poignard dans le cœur : je connoissois la Reine, je ne pourois douter après la maniere dont elle m'avoit parlé de Mr. le Cardinal Mazarin, toutes les fois qu'elle avoit craint que Monsieur ne le poussât, des sentiments qu'elle avoit à l'heure qu'il l'avoit fait.

Mr. le Prince arriva le lendemain : Monsieur alla au-devant de lui jusqu'à St. Denis, & de toute la Cour il ne resta au Palais-Royal que des femmes & des Mazarins : l'on commença alors à appeller ses amis ainsi. Tout le chemin depuis St. Denis jusqu'à Paris étoit bordé de carrosses ; jamais on n'a vu une joie si grande que celle que tout le Peuple témoigna de voir Mr. le Prince. Je fus toute l'après-dinée chez la Reine ; elle enrageoit de voir toute la presse qui étoit dans sa chambre pour le voir arriver, & elle se plaignoit sans cesse du chaud ; la cause lui étoit plus fâcheuse à supporter que le chaud même. Elle affecta de paroître gaye,

quoique personne ne le crût, & ne se laissât tromper à cette apparence. Mrs. les Princes arriverent : Mr. le Prince lui fit un compliment assez court, Mr. le Prince de Conti & Mr. de Longueville ensuite, puis ils se mirent à railler avec la Reine & tout ce qu'il y avoit là de gens, comme si Mr. le Prince eût encore été au Havre, & Mr. le Cardinal Mazarin à la Cour. Les rieurs étoient bien de notre côté, & non pas de celui de cette pauvre Reine, qui témoigna en cette occasion beaucoup de force & de vertu à supporter cette affliction, & à voir devant ses yeux les plus grands ennemis du Cardinal Mazarin triomphants de sa perte. Messieurs les Princes allerent au sortir de chez la Reine souper au Luxembourg avec S. A. R.; ils vinrent dans la chambre de Madame, où j'étois, où après l'avoir saluée, ils vinrent à moi, & me firent mille compliments, & Mr. le Prince me témoigna en particulier avoir été bien-aise lorsque Guitaut l'avoit assuré du repentir que j'avois d'avoir eu tant d'aversion pour lui. Les compliments finis, nous nous avouâmes l'aversion que nous avions eue l'un pour l'autre : il me confessa avoir été ravi lorsque j'avois eu la petite-vérole, avoir souhaité avec passion que j'en fusse marquée,

& qu'il m'en reſtât quelque difformité ; que rien ne ſe pouvoit ajouter à la haine qu'il avoit pour moi. Je lui avouai n'avoir jamais eu de joie pareille à celle de ſa priſon ; que j'avois fort ſouhaité que cela arrivât ; que je ne pouvois ſonger à lui que pour lui ſouhaiter du mal. Cet éclairciſſement dura aſſez long-temps, réjouit fort la compagnie, & finit par beaucoup d'aſſurances d'amitié de part & d'autre. Je lui demandai pourquoi il n'avoit point envoyé ſavoir de mes nouvelles pendant que j'avois la petite-vérole : il me dit que je m'étois offerte à Mr. le Cardinal Mazarin contre lui, dans un démêlé qu'il avoit eu avec lui l'année de la guerre de Paris au retour de Compiegne, quand il vouloit que l'on tînt la parole à Monſieur de Longueville de lui donner le Pont-de-l'Arche qui lui avoit été promis. Cela fit un fort grand murmure à la Cour, l'on le lui donna à la fin, & Mr. le Cardinal Mazarin faiſoit toujours ainſi : il promettoit légérement ; & quand il en falloit venir à l'exécution, il faiſoit des querelles pour s'en débarraſſer, & après quand il étoit bien preſſé, il le donnoit d'une maniere qu'on ne lui étoit point obligé. J'avouai à Mr. le Prince que j'avois eu tort encore plus qu'il ne croyoit, parce que j'avois prié Monſieur, quaſi à genoux, de

prendre la protection de Mr. le Cardinal, & de le pousser à bout. Mr. le Prince de Conti s'approcha ensuite, & je l'assurai que pour lui je n'avois pas eu de joie de sa prison, & que j'en avois été touchée, dont il me remercia fort. Mr. le Prince nous conta comme Mr. le Cardinal Mazarin étoit arrivé au Havre, & qu'il s'étoit quasi mis à genoux lorsqu'il l'avoit salué; qu'il avoit fait tout son possible pour l'assurer qu'il n'avoit point de part à sa prison, & que ç'avoient été Monsieur & les Frondeurs; que pour sa sortie Leurs Majesté l'avoient accordée à ses très-humbles prieres. Je ne sais s'il le crut, au moins ne le témoigna-t-il pas par ses discours: ils dînerent ensemble; Mr. le Prince dit que Mr. le Cardinal Mazarin n'étoit pas si en humeur de rire que lui, & qu'il étoit fort embarrassé: après dîner ils se séparerent. La liberté de sortir avoit eu plus de charmes pour Mr. le Prince, que la compagnie de Mr. le Cardinal Mazarin; il dit qu'il sentit une merveilleuse joie de se voir hors du Havre l'épée au côté; il peut aimer à la porter, il s'en sert assez bien: lorsqu'il sortit, il se tourna vers le Cardinal Mazarin, & lui dit: Adieu Mr. le Cardinal Mazarin, qui lui baisa la botte.

Saujon revint d'Allemagne, je ne lui

dis pas un ſeul mot de ſon voyage; je me repentois d'avoir conſenti qu'il l'eût fait, & je ne me ſouciois plus du ſujet pour lequel il étoit allé le faire. La choſe étoit abſolument manquée, l'Empereur étoit accordé à la Princeſſe de Mantoue: je ne ſongeai plus à cette affaire qu'avec beaucoup de regret pour l'avoir trop affectionnée; & c'eſt, comme j'ai déja dit, le vilain endroit de ma vie, & je puis dire ſans vanité, que Dieu qui eſt juſte n'a pas voulu donner une femme telle que moi à un homme qui ne me méritoit pas.

Monſieur & Mr. le Prince vécurent toujours en très-grande union, & avec la Reine bien en apparence. L'on parla peu de temps après du mariage de Mr. le Prince de Conti avec Mademoiſelle de Chevreuſe; c'étoit une affaire que l'on diſoit avoir été réſolue pendant la priſon de Mr. le Prince. Ce mariage fit grand bruit, & l'on envoya des couriers à Rome pour la diſpenſe: Mr. le Prince de Conti ne bougeoit de l'hôtel de Chevreuſe, Mr. le Prince y alloit ſouvent: l'on envoya quérir en même-temps à Rome la diſpenſe, pour que Mr. le Duc d'Enguyen pût tenir les Bénéfices que quittoit Mr. le Prince de Conti, & qui étoient fort conſidérables.

Madame de Longueville revint de Ste-

nay, Madame de Chevreuse alla au-devant d'elle, & faisoit l'honneur de son logis à ceux qui l'alloient voir. J'y allai dès le soir qu'elle arriva ; nous nous fîmes des amitiés nompareilles : nous parlâmes fort du passé aussi-bien que de ce que j'avois fait à Mr. son frere, avec moins de vérité dans les protestations d'amitié ; au moins de mon côté je n'en avois pas beaucoup pour elle. Dès ce jour-là, nous fîmes mille parties de nous divertir & de nous voir souvent, & toutes deux en dessein de n'en rien faire, nous n'étions pas de pareille humeur. Madame la Princesse revint de Mouron peu de temps après ; je l'allai voir, elle me parut ce jour-là plus habile qu'à l'ordinaire : à dire le vrai, j'y restai peu, elle étoit si transportée de joie de voir beaucoup de monde chez elle, que hors de son naturel elle se surmontoit elle-même.

Il se passa une grande affaire à la Cour la semaine de la passion. Monsieur & Mr. le Prince furent deux jours sans voir la Reine : l'on ôta les sceaux à Mr. de Châteauneuf, & on les donna à Mr. Molé, premier Président au Parlement de Paris : l'on rappella Mr. le Chancelier, qui étoit exilé, & Mr. de Chavigny qui avoit été arrêté au Bois de Vincennes, après les Bar-

ricades, & qui depuis en être dehors avoit été exilé en ſes maiſons. Il y eut beaucoup de changement & d'intrigues, deſquelles je ne dirai rien, non pas faute de m'en ſouvenir, puiſqu'il y a ſi peu de temps que cela s'eſt paſſé; mais c'eſt qu'il y avoit trop de gens que j'aime, qui ne trouveroient pas leur place auſſi avantageuſement en ce lieu qu'ils le feront ailleurs : & où il me ſemblera que mes amis auront manqué, j'aime mieux n'en dire rien que de les blâmer. Monſieur fut la dupe de toute cette affaire.

La diſgrace de Mr. de Châteauneuf, qui étoit fort ami de Madame de Chevreuſe, fit craindre que le mariage ne ſe rompît dans l'opinion commune, que quand le malheur tombe ſur une cabale, tout fuit. L'on vit bientôt l'effet de cette prédiction, il fut rompu ſur les articles : jamais Mr. le Prince de Conti ne témoigna être ſi gai. Madame la Princeſſe fut griévement malade d'une éréſipelle, qui lui rentra, & qui fit dire à beaucoup de gens, que ſi elle mouroit, je pourrois bien épouſer Mr. le Prince. Cela vint juſqu'à moi, j'y rêvai, & le ſoir que je me promenois dans ma chambre avec Préfontaine, je raiſonnai avec lui là-deſſus : je trouvai que la choſe étoit fort faiſable par

la grande union qui étoit entre Monſieur & lui, & par l'averſion que la Reine avoit pour Monſieur, qui rendoit le mariage du Roi impoſſible. Ainſi je trouvai que les grandes qualités de Mr. le Prince, le mérite qu'il s'étoit acquis par ſes grandes actions, lui donnoient tout ce qui lui eût pu manquer : pour la naiſſance nous ſommes de même ſang. Je ſongeois auſſi que la Cour ne conſentiroit point à l'union de nos deux Maiſons, (je dis de nos deux branches, puiſque nous ſommes de même nom) parce que Monſieur, outre ce qu'il étoit dans l'Etat, ſoutenu & pouſſé par Mr. le Prince, ſeroit bien redoutable. Les trois jours que l'extrêmité de Madame la Princeſſe dura, ce fut le ſujet de mon entretien avec Préfontaine, je n'en euſſe point parlé à d'autres : nous agitions toutes ces queſtions; & ce qui m'en donnoit ſujet, outre ce que j'en entendois dire, c'eſt que Mr. le Prince venoit me voir tous les jours. La guériſon de Madame la Princeſſe fit finir le chapitre, & à l'inſtant l'on y penſa plus.

J'allai deux jours à Nemours avec S. A. R.; j'y menai avec moi la plus agréable compagnie & la plus belle qui étoit quaſi toujours avec moi. C'étoit Madame de Frontenac & Meſdemoiſelles de la Lou-

pe, toutes trois jolies & ſpirituelles : nous ne faiſions que danſer & nous promener à pied & à cheval. J'allai pluſieurs fois cette année au Bois-le-Vicomte. Remecourt, fille d'honneur de Madame, y venoit; elle étoit bouffonne, & ſon eſprit étoit tout-à-fait tourné à la raillerie; elle aimoit le monde, cependant elle le quitta bientôt, peu après elle s'alla rendre Carmélite au grand couvent à Paris. Elle ne ſuivit pas l'exemple de Madame de Saujon, elle y eſt demeurée la meilleure religieuſe du monde.

Le Parlement s'aſſembloit & décrétoit contre Bartet, Brachet & l'Abbé Fouquet, Ambaſſadeurs ordinaires de Mr. le Cardinal Mazarin vers la Reine. Liron en étoit auſſi. Mr. de Mercœur déclara un jour en plein Parlement ſon mariage avec Mademoiſelle de Mancini de la plus ſotte maniere du monde, & telle que je ne m'en ſuis pas ſouvenu, parce qu'il n'étoit pas tourné d'un ridicule plaiſant. Tout ce que l'on peut dire de ſon mariage, c'eſt qu'il n'étoit pas intéreſſé, il l'épouſa dans le fort des malheurs de Mr. le Cardinal Mazarin.

Mr. le Prince fit arrêter près de Chantilly un valet de chambre de Mr. le Cardinal Mazarin, qui venoit d'auprès de lui,

chargé de quantité de lettres pour la Cour. Il les fit mettre entre les mains du Parlement, ensuite il fut mené à la Conciergerie : les lettres ne furent point lues, l'on porta le respect dû aux personnes à qui elles s'adressoient, & ce même respect empêcha que l'on ne poussât cette affaire plus avant. Après que ce valet de chambre eût été quelque peu de temps à la Conciergerie, la Reine le fit sortir. Mr. le Prince eut un grand soupçon d'une conférence qui s'étoit faite chez Monsieur de Montrésor, où étoient le Coadjuteur, Monsieur Servien & Lionne : on lui donna avis qu'on le vouloit arrêter ; de sorte qu'il s'en alla la nuit à St. Maur, qui n'est qu'à trois lieues de Paris. Cela surprit assez la Cour ; l'on négocia pour le faire revenir, & Monsieur qui étoit toujours fort bien avec lui, s'en entremit. Il envoya un Gentilhomme au Parlement, que Mr. le Prince de Conti présenta à la Compagnie, à laquelle il donna une lettre de Mr. le Prince, par laquelle il donnoit avis au Parlement qu'il s'étoit éloigné de Paris, qu'il ne s'y croyoit pas en sûreté tant que Messieurs Servien, le Tellier & Lionne seroient auprès de la Reine ; qu'ils étoient créatures de Mazarin. Le Parlement députa vers le Roi, pour le supplier

de rappeller Mr. le Ptince auprès de lui, & pour cela ôter tous les empêchements à son retour. La Reine fut assez long-temps sans s'y pouvoir résoudre ; elle jettoit feu & flamme, & disoit incessamment qu'elle n'éloigneroit point les trois personnes que l'on demandoit : néanmoins elle le fit, & Mr. le Prince revint à Paris, où il fut quelque temps sans voir le Roi ni la Reine, ce qui étonnoit fort le monde. Le Roi s'alloit baigner tous les jours, & revenoit par le Cours, où il rencontra un jour Mr. le Prince : la Reine trouva fort mauvais qu'il se présentât en des lieux où étoit le Roi, sans avoir été chez lui ; Monsieur l'y mena une fois.

Peu après Monsieur s'en alla à Limours, pour quelque léger mécontentement. Il y demeura peu. Mr. le Prince s'employa pour le faire revenir. Je me souviens que la Reine me commanda d'aller à Limours ; elle me prêta même son carrosse & ses petits chevaux isabelles, pour me servir de relais, afin que je ne perdisse pas un jour l'occasion d'aller au Cours. Lorsque je revins, je trouvai le Président Molé dans un carrosse de Mr. le Prince qui y alloit, & Monsieur revint ensuite.

La Princesse Palatine abandonna Mr. le Prince sans sujet, elle en prit le prétex-

te ſur ce qu'il avoit manqué d'aller au Palais un jour que l'on jugeoit un procès qui la regardoit. Véritablement il y avoit huit jours qu'il y alloit tous les matins à cinq heures ; ce qui l'empêcha de ſe trouver au jugement, c'eſt qu'il avoit la fievre, & avoit été ſaigné deux fois : elle prit cela pour une mauvaiſe excuſe. Elle s'attacha tout-à-fait à la Reine & à Mr. le Cardinal Mazarin : Bartet étoit réſident du Roi de Pologne ſon beau-frere, & fort bien avec elle. Madame de Choiſy avec grand commerce avec eux, elle avoit toujours été ſervante de la Reine de Pologne ; la Palatine alloit ſouvent à ſon logis, ſon humeur étoit propre à toutes ſortes de divertiſſements.

Madame de Choiſy me vint trouver un jour, & me dit qu'elle avoit une affaire conſidérable à me dire : j'entrai dans mon cabinet, elle commença : Je viens faire votre fortune. Je lui dis, ce diſcours eſt aſſez biſarre à faire à une perſonne comme moi ; il n'en eſt cependant pas ainſi, lorſque cela vient de Madame de Choiſy, & je ris un peu à ce commencement de diſcours ſérieux. Elle pourſuivit, c'eſt que Bartet qui m'honore à cauſe de ma Reine de Pologne, & qui pour l'amour d'elle me voit ſouvent, me dit hier : Qu'eſt-ce

que votre Mademoiſelle ſe propoſe? Quel eſt ſon caractere? Je lui répondis que vous étiez une fort honnête perſonne, & plus habile qu'on ne penſoit. Il s'écria, je la veux faire Reine de France: je lui répondis, ſi vous le faites, je vous promets le Bois-le-Vicomte. Je l'écoutois avec beaucoup d'attention, & je n'avois garde de l'interrompre. Vous ſavez, continua-t-elle, que ces ſortes de gens ſont les patrons de la Cour, qu'ils ſont tout faire au Cardinal, & lui eſt le maître de l'eſprit de la Reine, ainſi j'ai bonne opinion de l'affaire. A cinq ou ſix jours de-là elle me revint voir, & me dit la Princeſſe Palatine, qui eſt incomparablement plus habile & plus puiſſante que Bartet, ſe veut mêler de notre affaire: elle eſt gueuſe, ainſi il faut que vous lui promettiez 300000 écus, ſi elle la fait réuſſir. Je diſois oui à tout, & moi je veux que mon mari ſoit votre Chancelier, nous paſſerons bien le temps, la Palatine ſera votre Sur-Intendante avec 20000 écus d'appointements; elle vendra toutes les charges de votre Maiſon; ainſi je juge que votre affaire eſt infaillible par le grand intérêt qu'elle y aura; nous aurons tous les jours la comédie au Louvre, elle gouvernera le Roi. On pouvoit juger quel charme c'étoit

pour moi de me propoſer une telle dépendance, comme le plus grand plaiſir du monde. Le Roi, dit-elle enſuite, ſera majeur dans 15 jours; huit jours après vous ſerez mariés. Quoique je ne ſois point de trop de fauſſe croyance, je n'en ſavois que croire. Elle ajoutoit, la Palatine ira propoſer cette affaire à Monſieur, & le retour du Cardinal en même-temps, il accordera le dernier par la joie qu'il aura de l'autre. Je lui répondis que j'en doutois, que je connoiſſois l'engagement de Monſieur au contraire, & le peu de conſidération & d'amitié qu'il avoit toujours eu pour moi, lorſqu'il s'étoit agi de quelque établiſſement. Elle me répondit, il faudroit qu'il fût bien fou pour n'accorder pas le retour du Cardinal à cette condition; & quand il ne l'accorderoit pas, la Palatine, de qui l'intérêt eſt en votre affaire, perſuadera au Cardinal qu'elle lui eſt néceſſaire, & il la croira. Je lui répondis que je ne la croyois point. Bartet propoſa à Madame de Choiſy de me venir voir un ſoir en cachette, & qu'il voyoit bien la Reine de cette même façon : je ne le voulus pas abſolument.

Mr. le Prince s'en alla à Chantilly quelques jourts avant la majorité du Roi, & de-là à St. Maur; Madame la Princeſſe &

Madame de Longueville étoient il y avoit quelques mois à Mouron. Mr. le Prince ne vint point à la cérémonie de la majorité du Roi : j'allai le voir paſſer à l'hôtel de Schomberg, & enſuite au Palais dans la lanterne; je menai avec moi la Reine d'Angleterre, qui étoit inconnue. La Princeſſe Palatine y vint auſſi, elle me parla de l'affaire de Madame de Choiſy, comme ſi elle dût être achevée dans deux jours. Avant la majorité, on fut ſe promener ſept ou huit fois; & j'allois à cheval avec le Roi, Madame de Frontenac m'y ſuivoit : le Roi paroiſſoit prendre grand plaiſir à être avec nous, & tel que la Reine crut qu'il étoit amoureux de Madame de Frontenac, & là-deſſus rompit les parties qui étoient faites, ce qui fâcha le Roi au dernier point. Comme on ne lui en diſoit pas la raiſon, il offroit à la Reine 100 piſtoles pour les pauvres toutes les fois qu'il iroit promener; il croyoit que ce motif de charité ſurmonteroit ſa pareſſe, ce qu'il croyoit qui la faiſoit agir. Quand il vit qu'elle refuſoit cette offre, il dit, quand je ſerai le maître, j'irai où je voudrai, & je le ſerai bientôt. Il s'en alla, la Reine pleura fort & lui auſſi, on les raccommoda; la Reine lui défendit de parler à Madame de Fronte-

nac, & lui dit qu'elle étoit parente de Mr. de Chavigny, qui étoit ami de Mr. le Prince : je crois que la plus véritable raiſon de cette défenſe étoit dans la crainte que le Roi ne s'accoutumât trop à moi, & qu'avec le temps, ſoit parce que lui diroit Madame de Frontenac, ou par habitude, il ne vînt à m'aimer, & que s'il m'aimoit il ne connût que j'étois le meilleur parti de toutes celles que l'on lui pouvoit donner, hors l'Infante d'Eſpagne. Madame de Choiſy me vint conter tout ce qui s'étoit paſſé entre le Roi & la Reine, Bartet le lui avoit dit, afin que je ne parlaſſe plus de promenade, de crainte de déplaire à la Reine. L'on ne laiſſa pas d'ailler encore une fois ſe promener à cheval, & le Roi n'approcha ni de Madame de Frontenac ni de moi, & baiſſoit toujours les yeux lorſqu'il paſſoit devant nous. Je vous avoue que j'en fus fort fâchée : je faiſois plus de fondement ſur la maniere avec laquelle le Roi en agiſſoit avec moi, & le plaiſir qu'il prenoit en ma compagnie, que ſur la négociation de Madame de Choiſy ; & cette voie d'être Reine m'étoit plus agréable que l'autre.

L'on ôta pour la ſeconde fois les ſceaux à Mr. le Chancelier, & on les donna à Mr. le premier Préſident, l'on

éloigna Mr. le Chancelier. L'on fit aussi Monsieur de la Vieuville Sur-Intendant, Monsieur le trouva mauvais, & fut quelques jours sans voir la Reine; il alloit tous les jours chez le Roi, le Roi l'y mena, il ne vouloit plus aller au Conseil. J'étois ravie quand Monsieur se mutinoit avec la Cour, dans l'espérance que cela le rendroit plus considérable; ce ravissement duroit peu, il étoit aussi-tôt adouci. Je n'étois point fâchée de ce que Mr. de la Vieuville étoit Sur-Intenant; parce que c'étoit une marque de l'autorité de la Palatine, ce qui me faisoit croire qu'elle ne pouvoit donner d'autres. Mr. de la Vieuville lui avoit donné beaucoup d'argent; de plus lé Chevalier son fils étoit son galant; de sorte que l'on peut dire que deux passions l'avoient fait Sur-Intendant. Il ne se passa presque rien après la majorité; le Roi demeura à Paris, d'où il partit pour le voyage de Berry. Quoique j'eusse accoutumé de suivre la Reine à tous les voyages qu'elle faisoit, dans l'état où Monsieur étoit avec elle, ni l'un ni l'autre ne me disant rien, je ne me disposai pas à partir. Le soir la Reine me témoigna être fâchée que les affaires ne fussent pas de maniere que je la pusse suivre; ainsi je pris congé

d'elle avec regret en ce moment-là par la grande habitude que j'avois à la ſuivre : un quart-d'heure après, je n'y ſongeai plus ; j'étois étourdie de toutes les nouveautés qui plaiſent aux François, & ſurtout aux jeunes perſonnes qui ne font jamais de ſolides réflexions, & qui ne conçoivent des eſpérances que ſur des chimeres : voilà la véritable ſituation où j'étois.

On alla droit à Bourges, & on aſſiégea la Tour qui tint quelque temps ; comme elle fut prête à ſe rendre, Mr. de Longueville, qui étoit reſté à Mouron depuis le départ de Me. la Princeſſe pour Bourdeaux, ſe ſauva avec Mr. le Prince de Conti, Mr. de Nemours & d'autres perſonnes conſidérables de leur parti. Lorſque la Cour eût pris la Tour de Borges, elle la fit abattre, & s'en alla à Poitiers, pendant que l'armée, commandée par Mr. le Comte d'Harcourt, compoſée des meilleures troupes du Roi, s'oppoſoit à une poignée de nouvelles milices à la tête deſquelles étoit Mr. le Prince. Ils ſe battirent pluſieurs fois ſans pertes conſidérables ; ils prenoient & reprenoient des ponts ſur la Charente, & tout autre que Mr. le Prince auroit été défait à la premiere rencontre par Mr.

d'Harcourt, qui eſt le plus généreux & le plus brave homme du monde. A dire le vrai, Mr. le Prince eſt auſſi généreux que lui, & incomparablement plus Capitaine.

Mr. de Gaucour étoit demeuré auprès de Monſieur, pour y ménager les intérêts de Mr. le Prince; il ſouhaitoit fort d'engager Monſieur à ſe déclarer ouvertement. J'avois oublié de dire que le Roi d'Angleterre paſſa par la France pour s'en aller en Ecoſſe, & que la Reine ſa mere l'alla voir à Beauvais. A ſon retour elle me dit, le Roi mon fils eſt incorrigible, il vous aime plus que jamais, je l'en ai fort grondé, & ſouvent elle me parloit de lui. Il avoit mis ſur pied une armée conſidérable, qui étoit entrée en Angleterre, elle étoit deux fois plus forte que celle de ſes ennemis; cependant par je ne ſais quel malheur qui l'accompagne en tout juſqu'à cette heure, après avoir fait les plus belles actions qui ſe puſſent faire, il fut défait à plate-couture, & contraint de ſe ſauver. La nouvelle de ce déſaſtre arriva à Paris à la Reine ſa mere, que tout le monde alla conſoler; & ce qui augmentoit davantage ſa douleur, c'eſt qu'elle ne ſavoit s'il étoit mort ou priſonnier. Cette inquiétude ne dura

pas long-temps; elle apprit qu'il étoit à Rouen, & qu'il vénoit à Paris, elle alla au-devant de lui. Il y avoit quelque temps que je n'osois sortir, j'avois une fluxion au visage, je crus qu'en cette occasion je ne pouvois m'en dispenser; c'est pourquoi j'allai le lendemain chez la Reine d'Angleterre, sans être coëffée. Elle me dit, vous trouverez mon fils bien ridicule; pour se sauver, il a coupé ses cheveux, & a un habit fort extraordinaire. Dans ce moment il entra, je le trouvai fort bien fait, & de beaucoup de meilleure mine qu'il n'avoit devant son départ, quoiqu'il eût les cheveux courts & beaucoup de barbe, ce qui change les gens. Je trouvai qu'il parloit fort bon François; il nous conta qu'après avoir perdu la bataille, il repassa avec 40 ou 50 Cavaliers au travers de l'armée ennemie & de la Ville, au-delà de laquelle s'étoit donné le combat, qu'après cela il les avoit tous congédiés, & étoit demeuré seul avec un Mylord; qu'il avoit été long-temps sur un arbre, ensuite dans la maison d'un paysan où il avoit coupé ses cheveux; qu'un Gentilhomme, qu'il avoit reconnu sur le chemin, l'avoit mené chez lui où il avoit séjourné, & qu'il avoit été à Londres avec le frere du Gentil-

homme derriere lui en croupe; qu'il y avoit couché une nuit, & avoit dormi dix heures avec la derniere tranquillité: qu'il s'étoit mis dans un bateau à Londres pour aller jusqu'au port où il s'embarqua, & que le Capitaine du vaisseau l'avoit reconnu: ainsi il arriva à Dieppe. Il me vint conduire jusqu'à mon logis par cette galerie dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, qui va du Louvre aux Tuileries, & le long du chemin il ne me parla que de la misérable vie qu'il avoit menée en Ecosse; qu'il n'y avoit pas une femme; que les gens y étoient si rustres, qu'ils croyoient que c'étoit un péché d'entendre des violons; qu'il s'y étoit furieusement ennuyé; que la perte de la bataille lui avoit été moins sensible, sur l'espérance de venir en France, où il trouvoit tant de charmes en des personnes pour qui il avoit beaucoup d'amitié. Il me demanda si l'on ne commenceroit pas bientôt à danser: il me parut, par-tout ce qu'il me disoit, un amant timide & craintif, qui ne m'osoit dire tout ce qu'il sentoit pour moi, & qui aimoit mieux que je le crusse insensible à ses malheurs, que de m'en ennuyer par le récit. Aux autres personnes il ne parloit point de la joie qu'il avoit d'être

en France, ni de ſon envie de danſer. Il ne me déplut pas ; & vous le pouvez voir par la favorable explication que j'ai donnée à ce qu'il me dit en aſſez mauvais François. A la ſeconde viſite qu'il me rendit, il me demanda en grace de lui faire entendre ma bande de violons qui étoit fort bonne ; je les envoyai quérir, & nous danſâmes : & comme cette fluxion, dont j'ai parlé, m'obligea à garder le logis tout l'hyver, il venoit tous les deux jours me voir, & nous danſions. Tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & de jolies perſonnes à Paris y venoient ; il n'y avoit de cour à faire à perſonne qu'à moi ; la Reine n'étoit pas à Paris, & Madame avoit une ſanté ſi incertaine, que cela l'empêcha d'aimer à voir le monde ni aucuns plaiſirs. Nos aſſemblées étoient aſſez jolies pour les nommer ainſi : elles commençoient à 5 ou 6 heures, & finiſſoient à 9 ; la Reine d'Angleterre y vint ſouvent. Un ſoir elle me ſurprit, & vint ſouper avec moi ; elle y amena le Roi ſon fils, & Mr. le Duc d'Yorck. Quoique mon ordinaire fût auſſi bon que le ſien, les Maiſons Royales ſont toutes faites les unes comme les autres ; je fus fâchée de ne lui avoir pas fait meilleure chere. Après ſouper on

joua à de petits jeux : ce qui fut cauſe que l'on prit réſolution de continuer, & de partager le temps entre la danſe & le jeu. Le Roi d'Angleterre faiſoit toutes les mines que l'on dit que tous les Amants font ; il avoit de grandes déférences pour moi, me regardoit ſans ceſſe, & m'entretenoit tant qu'il pouvoit : il me diſoit des douceurs, à ce que m'ont dit des gens qui nous écoutoient, & parloit ſi bien François lorſqu'il me tenoit ces propos-là, qu'il n'y a perſonne qui ne doive convenir que l'Amour étoit François plûtôt que de toute autre Nation. Quand le Roi parloit ma langue, il oublioit la ſienne, & n'en perdoit l'uſage qu'avec moi. Les autres ne l'entendoient pas ſi bien.

Comme la Princeſſe Palatine fut prête à partir pour Poitiers, elle deſira me voir ailleurs que chez moi : je fus longtemps à ſonger comment cela ſe pourroit faire, je n'avois que les Fêtes & Dimanches, j'allois à la Meſſe aux Feuillants par le jardin des Tuileries, je m'imaginai que je la rencontrerois par ce chemin-là par haſard, que je l'accoſterois, & que nous parlerions enſemble ; cela réuſſit. Nous eûmes une longue converſation ; elle me fit de grandes promeſſes, & vouloit

loit m'en persuader la vérité par la force de son raisonnement, à quoi j'avois grande peine d'ajouter foi. Elle me parla fort du Roi d'Angleterre, de qui son mari est cousin germain, & par cette raison il auroit trouvé beaucoup à redire, s'il avoit eu connoissance qu'elle m'eût fait des propositions contraires au dessein qu'il avoit, & dont le succès lui seroit si avantageux. Madame de Choisy arriva là-dessus, laquelle dit: Il ne faut point absolument que Mademoiselle voye si souvent le Roi d'Angleterre, cela sera un mauvais effet à la Cour. La Princesse Palatine dit que cela seroit ridicule, & que je devois vivre avec lui à mon ordinaire. En ce temps-là j'écrivois quelquefois à la Reine, qui me faisoit réponse; j'écrivis aussi à Monsieur le Chevalier de Guise mon oncle avec beaucoup de zele pour la Cour. Je croyois que l'on ouvroit les lettres à la poste, comme j'avois vu que l'on avoit fait au voyage de Bordeaux, & qu'ainsi on verroit les bonnes intentions que j'avois, & que l'on m'en sauroit gré.

Madame de Châtillon étoit à Paris, laquelle avoit eu toute sa vie peu de commerce avec moi, à cause de l'attachement qu'elle avoit à feue Madame la

Princeſſe ; elle avoit l'honneur d'être ſa parente. Elle deſira de me voir, & dit à la Marquiſe de Mouy, femme du Premier Ecuyer de Monſieur, & qui me voyoit très-ſouvent, (elle étoit aimable de ſa perſonne & par ſon eſprit) de ſavoir de moi ſi je trouvois bon qu'elle me fît ſa cour avec aſſiduité. Comme c'eſt une perſonne de grande qualité, fort belle & de bonne compagnie, j'en fus fort aiſe ; je crois que je le deſirois par le cas qu'elle faiſoit de moi, je penſe auſſi qu'elle étoit bien-aiſe d'être de quelque partie, parce que l'on s'ennuye bien quand on n'eſt de rien. Mr. de Nemours étoit de ſes adorateurs le plus conſidérable ; & comme il étoit à Bordeaux, elle n'en avoit point ; de ſorte que je crois que cela l'ennuyoit fort, & qu'elle étoit perſuadée que le Roi d'Angleterre lui échapperoit mal aiſément quand elle voudroit lui plaire. Elle ne jugeoit pas que les ſentiments qu'il avoit pour moi l'en duſſent empêcher ; puiſqu'en cela il n'avoit d'autre deſſein que de ſe marier à un parti avantageux. Elle venoit fort ſouvent à nos divertiſſements, & faiſoit mille flatteries ; elle eſt naturellement la plus flatteuſe perſonne du monde, & elle tâchoit fort à me perſuader l'attachement qu'elle avoit pour moi.

Pendant que toutes ces choses se passoient, la Reine d'Angleterre me parla un jour du mariage de son fils, & me dit que la maniere dont son fils & elle avoient toujours vécu avec moi, ne leur permettoit pas d'en parler à Monsieur, sans savoir si je l'avois agréable ; qu'en un temps où il auroit été plus heureux, il eût fait la proposition à Monsieur, sans me le demander, persuadé qu'il n'y avoit rien en sa personne qui me déplût ; que maintenant qu'il y avoit tant à dire à sa fortune, si je voulois de lui, il vouloit tenir cela de ma générosité, & non de Monsieur. Je lui répondis que l'état auquel j'étois étoit si heureux, que je ne songeois point à me marier, que j'étois contente du rang que j'avois & du bien que je possédois, que je n'avois rien à desirer, & qu'ainsi j'avois peine à me marier, que je recevois avec tout le respect que je devois cette proposition, que cependant je lui demandois du temps pour y songer. Elle me dit qu'elle me donnoit huit jours, & qu'elle me prioit de considérer que je serois toujours maitresse de mon bien, quoique je fusse mariée ; que le Roi son fils vivroit avec son train des 200000 écus qu'il tiroit tant d'Angleterre que de ce que le Roi lui donnoit ; que je serois Reine, &

la plus heureuſe perſonne du monde par la tendreſſe & l'amitié que le Roi ſon fils auroit pour moi; qu'il y avoit pluſieurs Princes en Allemagne qui lui promettoient de grands ſecours; qu'il avoit une grande faction en Angleterre, & que lorſqu'on verroit qu'il auroit une alliance ſi conſidérable, cela lui ſerviroit beaucoup; qu'avec cela & les ſecours qu'il eſpéroit, il pourroit promptement ſe rétablir en ſes Etats. Notre converſation finit ainſi.

Le Roi d'Angleterre me diſoit ſouvent, la Reine a grande impatience de vous voir; & moi je ne me hâtois point de lui faire réponſe, je ne ſavois que lui répondre. Elle me vint voir un jour, & me dit: Ma niece, j'ai ſu qu'il y avoit eu pour vous quelque eſpérance d'épouſer le Roi, & qu'il y a eu une négociation en campagne pour cela; je vous aſſure que mon fils & moi ne prétendons point la traverſer, & que nous vous faiſons juſtice, perſuadés qu'il vous eſt plus avantageux d'être Reine de France que d'Angleterre: c'eſt pourquoi nous ne vous preſſons pas; promettez-nous ſeulement que ſi ce deſſein ne réuſſiſſoit pas, vous feriez notre affaire. Je lui dis que je ne ſavois ce qu'elle vouloit dire, que je n'en avois jamais oui parler, que pour marque de cela, je

consentois qu'elle parlât à Monsieur. Je ne croyois pas trop m'engager, je savois que Monsieur ne desiroit pas ce mariage; je ne sais si c'étoit parce que l'état où étoit le Roi d'Angleterre ne devoit pas l'y faire consentir, ou l'aversion qu'il a toujours eue de me voir établir. Mylord Germain, qui est Ministre de la Reine d'Angleterre & du Roi son fils, me venoit voir souvent, & raisonnoit fort avec moi sur cette affaire. Elle l'envoya peu de temps après me dire qu'elle s'en alloit au Luxembourg pour parler à S. A. R., à quoi je consentis comme j'avois déja fait; & cela me parut aussi fort civil de n'y avoir pas voulu aller sans m'en faire encore parler. J'y allai aussi; la Reine d'Angleterre parla à Monsieur, lequel me dit ensuite ce qu'elle lui avoit dit, & ce qu'il lui avoit répondu; savoir, que je n'étois pas à lui; que j'étois au Roi & à l'Etat; qu'il falloit le consentement de Sa Majesté, & qu'il lui avoit fait une civilité sur l'honneur que le Roi son fils & elle me faisoient. Je lui témoignai être bien-aise qu'il eût fait une réponse qui ne concluoit rien; parce qu'en l'état où étoit l'Angleterre, je n'aurois pas été heureuse d'en être Reine. Comme je fus de retour à mon logis, le Roi d'Angleterre y vint; il croyoit l'affaire faite,

parce qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit aucun obstacle du côté de la Cour. Il me témoigna la joie qu'il avoit de la favorable réponse que Monsieur avoit faite à la Reine sa mere : ce qui lui donnoit lieu d'oser me parler de son dessein, que jusqu'à cette heure il s'étoit contenté de laisser parler la Reine sa mere : & sur cela il me tint force beaux discours, qu'il auroit plus de desir que jamais de rentrer dans ses Etats, puisqu'il partageroit sa bonne fortune avec moi, ce qui la lui rendroit plus agréable. Je lui répondis, que s'il n'y alloit lui-même, il seroit difficile qu'il parvînt à les ravoir sitôt. Il me répliqua : Quoi ! dès que je vous aurai épousée, vous voulez que je m'en aille ? Je lui dis, oui ; si cela est, je serai plus obligée que je ne suis de prendre vos intérêts, je vous verrois ici avec douleur dansant le triolet, & vous divertir, lorsque vous devriez être en lieu où vous vous fissiez casser la tête ou vous remettre la Couronne dessus. J'ajoutai qu'il seroit indigne de la porter s'il ne l'alloit quérir à la pointe de son épée & au peril de sa vie. Madame d'Epernon, qui souhaitoit cette affaire avec passion, avoit beaucoup de joie de nous voir entretenir. Je fus un peu malade, il me venoit voir, & envoyoit souvent savoir

de mes nouvelles avec les derniers ſoins: quoique je n'euſſe point de hâte de la concluſion de cette affaire, je recommençai néanmoins les bals à l'ordinaire.

Madame la Comteſſe de Fieſque la mere témoignoit grande amitié pour le Roi d'Angleterre, & diſoit qu'il falloit le faire Catholique, & me prioit ſans ceſſe de lui en parler. Je le fis une fois: il me répondit qu'il feroit tout pour moi, que pour me ſacrifier ſa conſcience & ſon ſalut, il falloit que je m'engageaſſe à l'affaire dont il m'avoit tant parlé, & qu'à moins de cela il n'en feroit rien. Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, niece de feu Mr. le Cardinal de Richelieu, fort dévote, & toutefois fort de la Cour, me preſſoit terriblement de lui promettre de l'épouſer s'il ſe faiſoit Catholique; que j'y étois obligée, & que je ſerois reſponſable devant Dieu du ſalut de ſon ame. Mylord Montaigu vint voir Madame la Comteſſe de Fieſque, pour chercher avec elle le biais, afin de m'engager en cette affaire d'une maniere que je ne puſſe m'en défendre; & comme je vis cela, je connus que la Cour la ſouhaitoit, afin de ruiner Monſieur de toutes façons, & lui donner une alliance qui ne pouvoit être utile dans la conjoncture préſente. J'en parlai à Gou-

las au Luxembourg, il me dit qu'il m'en viendroit entretenir à loisir un matin. Il y avoit eu comédie chez moi, le Roi d'Angleterre y étoit venu ce jour-là sans que je lui en eusse parlé; de sorte qu'il s'en plaignit. Je ne m'en souciai point, & cela fit qu'il fut quelques jours sans venir chez moi, pendant lesquels Germain me demanda audience. Je lui donnai heure pour le lendemain au matin; il arriva comme Goulas étoit dans mon cabinet, il ne voulut pas entrer, & attendit. Goulas m'allégua le misérable état où je serois si j'épousois le Roi d Angleterre; & quoique j'eusse de grands biens, je n'en avois néanmoins pas assez pour subvenir à une guerre telle qu'il falloit qu'il la fît; & quand il auroit vendu tout mon bien, & qu'il n'auroit pas reconquis son Royaume, je mourrois de faim; qu'il pouvoit mourir, & que si cela arrivoit, je serois la plus misérable Reine du monde; que je serois à charge à Monsieur, au-lieu de le pouvoir servir; que je devois voir l'amitié que l'on avoit pour moi à la Cour par cette proposition: que les fréquentes visites du Roi d'Angleterre, les respects & les déférences qu'il me rendoit étoient des galanteries à un Roi, & que cette déclaration ouverte qu'il en faisoit pourroit

un jour produire de mauvais effets pour moi dans les pays étrangers, & empêcher tous les autres Princes de ſonger à moi; qu'ainſi je ne pouvois trop-tôt rompre ce commerce.

Quelques jours auparavant, la Princeſſe Palatine étoit partie pour aller à Poitiers, ſur ce qu'on diſoit que le Cardinal Mazarin y devoit bientôt arriver. Elle me voulut voir chez Madame de Choiſy, où j'allai : elle me tint les mêmes diſcours qu'elle avoit accoutumé, & me dit que je devois faire mon poſſible afin que le Coadjuteur me rendît de bons offices auprès de Monſieur. Comme c'étoit un homme avec lequel je n'avois nul commerce depuis quelques années, quoiqu'il eût été de mes amis autrefois, & parce qu'au voyage de Bordeaux j'avois été un peu contre lui avec la Reine, il ne m'avoit pas vue. Cependant un Conſeiller de ſes amis, nommé Caumartin, m'avoit dit qu'il avoit beaucoup de zele pour moi. Comme ce n'étoit qu'un compliment, & qu'il rendoit de grands devoirs à Madame, avec qui je n'étois pas trop bien, je trouvois que d'établir beaucoup de commerce avec lui, cela me ſeroit difficile. Monſieur me dit un jour : Vous avez connu Mr. le Coadjuteur; pourquoi

ne vous plaît-il plus? Je lui répondis que je n'en ſavois rien : il me répliqua qu'il nous falloit raccommoder. Je lui dis que s'il faiſoit des avances pour cela, j'en ſerois bien-aiſe, qu'il ne me ſembloit pas que j'en duſſe faire. Je le trouvai chez Monſieur, il vint à moi, & il me dit : Je vous ſupplie que j'aye l'honneur de vous parler : nous allâmes à une fenêtre, où nous eûmes un grand éclairciſſement, duquel nous ſortimes bons amis. La Palatine eut grande joie de ſavoir cela avant que de partir ; quoiqu'elle m'eût dit adieu, elle demeura encore 15 jours à Paris, pendant leſquels Madame de Choiſy vint me trouver pour me dire, la Palatine à beſoin d'argent, elle veut avoir 200000 écus. Je lui dis que j'ordonnerois à mes gens de les trouver; ſur quoi elle me répliqua, la Palatine ne veut pas que vos gens le ſachent; elle vous en fera trouver, & les ſûretés à ceux qui vous les prêteront, parce que vous n'êtes pas en âge, afin qu'il n'y ait nulle difficulté. Je n'en voulus rien faire, voyant bien qu'elle me vouloit prendre pour dupe; & comme ceci s'eſt paſſé avant la converſation de Goulas, je l'ai interrompue pour le mettre ici comme une circonſtance à n'être pas oubliée.

Après que Goulas fut parti, Germain entra, & me dit: Je n'ai garde de croire que nos affaires ne ſoient pas faites; Mr. Goulas eſt un fort bon ſolliciteur. Je lui dis que le Roi d'Angleterre me faiſoit beaucoup d'honneur; que les affaires n'étoient pas en état de ſe conclure; que je le ſuppliois de ne me pas venir voir ſi ſouvent, parce que tout le monde y trouvoit à redire, & que cela me faiſoit tort. Il fut ſurpris de ce que je lui diſois, & me dit tout ce que l'on pouvoit dire pour modérer cet arrêt, & j'en demeurai-là. Le Roi d'Angleterre fut enſuite trois ſemaines ſans me voir, je crois que cela le fâcha, & lui donna de l'ennui; il n'avoit nul divertiſſement, l'on vit bien que le mien ne conſiſtoit pas en l'honneur de ſa converſation & de ſa vue. Mes aſſemblées continuerent auſſi fréquentes, & plus belles que quand il y étoit, parce que pluſieurs gens qui n'avoient pas l'honneur d'être connus de lui, n'y oſoient venir. Madame d'Epernon bouda un peu du diſcours que j'avois fait à Germain ſans lui en parler, & comme elle ne ſavoit pas ce qui m'y avoit obligée, elle crut que j'avois tort. Elle vint moins ſouvent me voir; & les jours que l'on danſoit chez moi, le Roi d'Angleterre alloit chez

elle, où ils jouoient des bijoux, & vouloient qu'on crût qu'ils se divertissoient fort bien sans moi : ce que je ne croyois point, & sur-tout Madame d'Epernon. Je m'apperçus fort bien que je ne la voyois plus si souvent, j'ai toujours eu tant de tendresse pour elle, que ses moindres froideurs m'inquiétoient; aussi nous fûmes bientôt raccommodées, & je lui dis que j'avois su que M^r^. de Fienne disoit par le monde que j'aimois passionnément le Roi d'Angleterre, & que je l'épouserois par amour, cela me déplut au dernier point. Je sus encore que Mylord Germain alloit tous les soirs chez Madame de Berighen, & tenoit les mêmes discours en présence de tout le monde, & il ajoutoit : Nous retrancherons son train, & nous vendrons ses terres. Cette maniere d'empire que l'on vouloit prendre sur moi ne me plut non plus que l'amour; de sorte que sur cela je pris ma résolution, à la vérité elle fut un peu brusque, c'est mon humeur.

L'on parla dans le même temps de marier Mademoiselle de Longueville à M^r^. le Duc d'Yorck. Il l'alloit souvent visiter, cela étoit presque fait; je témoignai au Roi & à la Reine d'Angleterre que je ne croyois pas que ce fût leur avantage, que 50000 écus de rente n'étoient pas

ſuffiſants pour faire ſubſiſter Mr. le Duc d'Yorck avec une femme & des enfants quand ils en auroient. Ils crurent que je n'en avois pas envie ; je ne ſais ſi c'étoit cette raiſon, ou bien celle de leurs intérêts qui étoit aſſez grande, qui rompit l'affaire. La premiere fois que je vis la Reine d'Angleterre après la converſation de Germain, elle me fit mille reproches ; & comme le Roi ſon fils entra, il avoit toujours accoutumé de ſe mettre ſur un ſiege devant moi, l'on lui apporta une grande chaiſe, où il ſe mit. Je crois qu'il crut me faire un grand dépit, & cela ne m'en fit nul.

Il arriva une bien plus grande affaire ; Mr. le Cardinal Mazarin entra en France. Au même moment que Monſieur le ſut, il envoya quérir ſes troupes, qui étoient dans l'armée du Roi commandée par Mr. le Maréchal d'Harcourt, qui conſiſtoit en ſes compagnies de Gendarmes, de Chevaux-légers, & celles de Mr. le Duc de Valois mon frere, & les régiments de cavalerie & d'infanterie de l'un & de l'autre, avec le régiment de Languedoc, dont Monſieur eſt Gouverneur. Le Comte de Maré, qui étoit à Monſieur, amena ſon régiment de cavalerie ; le Comte de Hollac, Allemand,

homme de grande qualité & de mérite, à qui Monſieur à ma priere avoit fait donner un régiment de cavalerie de ſa nation, le vint trouver, & à ſon imitation, Mr. Seſter, neveu du Maréchal de Rantzau, y vint auſſi avec ſon régiment. Monſieur envoya ces troupes ſe poſter ſur tous les paſſages des rivieres pour empêcher le paſſage de Mr. le Cardinal Mazarin. Le Parlement députa des Conſeillers pour envoyer ſur la route à la même intention; Meſſieurs du Coudray, Genier & Bitaut y furent pour cet effet, & ſe trouverent à Pont-ſur-Yonne, lorſque Mr. le Cardinal Mazarin y arriva avec l'armée qui l'eſcortoit. Comme il n'y avoit à ce Pont que cent Mouſquetaires de Languedoc, commandés par un Capitaine nommé Morangé, qui réſiſta fort long-temps avec ſon peu de troupes contre un nombre conſidérable, & fit en cette rencontre une très-belle action; Mrs. Bitaut & du Coudray furent obligés de ſe ſauver. Le premier fut fait priſonnier, & l'autre ſe défendit en très-brave Gentilhomme comme il eſt, & ſe ſauva. Mr. le Cardinal Mazarin paſſa la riviere de Loire à Gien ſans aucune réſiſtance; les habitants avoient refuſé de laiſſer entrer les troupes de S. A. R. qui s'y vouloient jet-

rer. Il paſſa par-tout ſans nulle difficulté, & arriva heureuſement à la Cour, où il reçut tous les témoignages poſſibles de joie & de contentement.

Mr. le Coadjuteur me vint voir enſuite de l'éclairciſſement que nous avions eu enſemble; il me parla du deſſein du Roi d'Angleterre, & me dit qu'il avoit voulu l'engager à en parler à Monſieur, qu'il ne l'avoit pas voulu faire, qu'il auroit toute la joie poſſible de me voir Reine de France, & qu'il me ſupplioit de croire qu'il n'y auroit rien au monde qu'il ne fît pour cela. Sa conduite ne répondit pas à ſon diſcours, je le voyois peu.

Comme Monſieur ſe fut déclaré contre Mr. le Cardinal Mazarin, Madame de Choiſy me vint voir au matin. Je lui dis que je la ſuppliois d'écrire à la Palatine, que je la remerciois des offres qu'elle m'avoit faites de me ſervir; que ſi elle croyoit avoir quelque engagement avec moi, je la priois de croire que je n'en voulois plus avoir avec elle, & que les 200000 écus que Madame de Choiſy m'avoit demandé pour elle, ſeroient employés pour le ſervice de Monſieur, pour faire la guerre à Monſieur le Cardinal Mazarin, & que par cette voie je ſerois plutôt Reine de France. Madame de Choiſy,

qui va comme une girouette à tous vents & de tous côtés, approuva fort mon dire, & me répondit: Je venois vous dire juftement ce que vous m'avez dit. Je la priai que l'on ne parlât jamais de cette affaire, parce que fi on la favoit dans le monde, on croiroit que j'aurois été leur dupe, & que je ferois obligée de m'en défendre, & de dire que quand les gens ne donnent point leur argent à ceux qui les veulent attrapper, l'on n'eft pas dupe. Elle me répondit que cela demeureroit dans l'oubli.

Mr. de Nemours arriva à Paris. Il revenoit de Guyenne d'auprès de Mr. le Prince, il s'en alloit en Flandres quérir fes troupes qui y étoient avec celles que le Roi d'Efpagne lui donnoit. Lorfque Mr. le Prince partit pour aller en Guyenne, fes troupes faifoient un corps féparé de l'armée du Roi, & étoient à Marles; de forte qu'elles purent fans peine paffer en Flandre. Il fut quelques jours à Paris, & vint aux affemblées du Luxembourg. Madame de Châtillon s'y trouva la premiere fois qu'il y vint, ajuftée au dernier point, & belle comme un ange: ce qui fut d'autant plus remarqué, que tout l'hyver elle n'avoit point forti, & ne s'étoit point habillée.

Mr. le Comte de Fiefque arriva après

de la part de Mr. le Prince avec un plein pouvoir de ſigner un traité avec Monſieur. Madame fit tous ſes efforts pour empêcher Monſieur de ſigner ; elle n'eut pas aſſez de crédit. Mr. de Nemours me témoigna en être fort mécontent, & qu'il le feroit ſavoir à Mr. le Prince, de la part duquel il me fit mille proteſtations de ſervices, à quoi je répondis aſſez froidement. Le Comte de Fieſque, en qui j'avois une grande confiance depuis longtemps, me donna auſſi de grandes aſſurances du zele que Mr. le Prince avoit de me ſervir ; & de ſa joie, ſi je pouvois être perſuadée que nos intérêts étoient communs, parents comme nous étions, qu'il deſiroit que je fuſſe Reine de France, que c'étoit le plus grand avantage pour lui, & qu'il ſe croiroit heureux ſi j'avois la bonté d'avoir plus de confiance en lui que par le paſſé. Je reçus fort bien ce compliment, & témoignai au Comte de Fieſque que j'aimerois mieux que Monſieur le Prince ſe mêlât de mes intérêts que qui que ce fût, que je lui donnerois des marques de cette vérité par ma conduite, & que je voulois être avec ſincérité de ſes amies à l'avenir. De ſorte que Monſieur le Comte de Fieſque, qui avoit une lettre de Mr. le Prince à me donner, me l'apporta

le lendemain. J'ai jugé néceſſaire de la mettre ici auſſi-bien que quelques autres.

MADEMOISELLE,

J'apprends avec la plus grande joie du monde les bontés que vous avez pour moi ; je ſouhaiterois avec paſſion vous pouvoir donner des preuves de ma reconnoiſſance. J'ai prié Mr. le Comte de Fieſque de vous témoigner l'envie que j'ai de mériter par mes ſervices la continuation de vos bonnes graces. Je vous ſupplie d'avoir créance à ce qu'il vous dira de ma part, & d'être perſuadée que perſonne du monde n'eſt avec plus de paſſion & de reſpect,

MADEMOISELLE,

LOUIS DE BOURBON.

Cette lettre étoit aſſez obligeante pour des compliments que j'avois faits à ſes amis, & marquoit l'envie qu'il avoit d'être des miens, comme il l'a témoigné depuis en toutes occaſions : auſſi de mon côté n'en ai-je perdu aucune de prendre ſes intérêts, & de faire connoître combien ils m'étoient chers. Quand la nouvelle vint que Monſieur de Nemours étoit entré en France avec ſon armée, j'en fus

bien-aise. Comme il s'approcha, Monsieur s'inquiéta fort pour faire passer la riviere de Seine à ses troupes : ce que l'on fit à Meulan. Monsieur le Duc de Sully, qui en est Gouverneur, servit parfaitement bien le parti ; il auroit été à souhaiter que S. A. R. y eût été, cela eût pu obliger Mr. de Longueville à l'y venir recevoir, parce que c'étoit dans son Gouvernement, & cette entrevue auroit pu l'engager à faire pour Mr. le Prince ce qu'il n'avoit point fait. Mr. le Coadjuteur l'empêcha de faire ce voyage, il fut fait Cardinal aux quatre-temps du Carême, ce qui donna une grande joie à Monsieur & à ses amis. Il m'en envoya donner part dès le matin, & ensuite me vint voir revêtu des marques de cette nouvelle Dignité ; de sorte que nous l'appellâmes à Paris le Cardinal de Retz. Cette dignité lui donna lieu de manifester davantage la haine qu'il avoit contre Mr. le Prince : il fit faire une assemblée de noblesse amenée par quelques-uns de ses amis dans le Vexin, pour empêcher Mr. de Nemours de passer, & pour le charger. Cela fut fort inutile, ces gens-là ne parurent pas seulement, & l'on fit croire à Monsieur que ce parti étoit considérable, ce qui causoit son inquiétude. Mr. de Nemours

après avoir paſſé la riviere, vint ici voir Monſieur, & amena avec lui Monſieur le Baron de Clinchamp, qui commandoit toutes les troupes que le Roi d'Eſpagne avoit données à Mr. le Prince, & quantité de ſes Officiers qui étoient étrangers, & qui vouloient voir Paris. Cependant l'armée de Monſieur, dont Mr. le Duc de Beaufort étoit Général, étoit allée en toute diligence ſecourir Angers, où Mr. de Rohan avoit tenu bon pour Monſieur le Prince, à ce qu'il diſoit; la ſuite le fera connoître. Il demandoit du ſecours en grande hâte, il étoit preſſé par l'armée du Roi commandée par le Maréchal d'Hocquincourt. Lorſqu'il demanda du ſecours, il avoit marqué un jour juſqu'auquel il tiendroit; il ſe rendit cependant deux jours devant, quoiqu'il fût l'armée proche, & qu'elle devoit arriver le jour qu'il l'avoit demandée. Pluſieurs croyent qu'il s'engagea dès ce moment à Mr. le Cardinal Mazarin, & qu'il ne vint à Paris que pour l'y ſervir. Il le ſervoit, & aſſurément il ruinoit les troupes par les grandes marches qu'il leur faiſoit faire, ce qui les fatiguoit beaucoup aſſez inutilement.

Monſieur de Clinchamp, après avoir rendu ſes devoirs à S. A. R. me vint voir: je fus fort contente de lui, c'étoit un

honnête-homme, de beaucoup d'esprit & de mérite. En sa considération & celles de tous ses Officiers, Monsieur voulut que l'on fît une grande assemblée chez moi le jour de la mi-Carême, à quoi j'obéis volontiers. Il y eut un ballet assez joli, ce qu'il admira moins que la beauté des Dames de France, aussi-bien que tous les Colonels. Pour lui, quoiqu'il servît le Roi d'Espagne, il étoit François de la frontiere de Lorraine; il avoit été dans sa jeunesse nourri dans cette Cour, & Monsieur de Lorraine l'avoit engagé au service des Espagnols. Il me vint voir souvent, & témoignoit qu'il n'eût rien souhaité avec plus de passion que de me voir maîtresse des Pays-Bas. Je tournois ce discours en raillerie; je ne le connoissois pas assez pour le pouvoir prendre autrement, comme j'ai fait depuis. Avant qu'il partît d'ici, Mr. de Nemours & lui me prierent qu'ils pussent voir encore une assemblée chez moi. Je leur donnai un ballet, il fut plus petit que l'autre, ils ne resterent que huit jours à Paris, il falloit qu'ils marchassent pour se joindre aux troupes de Son Altesse Royale.

Angers pris, la Cour revint du côté de Paris; elle s'arrêta quelque temps à Blois, d'où l'on envoya à Orléans savoir si l'on

y recevroit le Roi avec le Cardinal Mazarin ; ce qui n'étoit pas ſans difficulté. L'armée de Mr. d'Hocquincourt avoit tellement ruiné toutes les Terres de S. A. R. & généralement tous les Pays Blaiſois, que ceux d'Orléans craignoient un pareil traitement, & avoient aſſez de raiſon de craindre d'en être pillés ; tous les bleds de la Province & tous les meubles de tout le Pays, de la Nobleſſe, & des autres, étoient entrés dans leur Ville. Sur cette premiere lettre du Roi, les Habitants envoyerent à S. A. R. ſavoir ce qu'ils feroient. Elle y envoya Mr. le Comte de Fieſque & Mr. de Grammont, qui eſt un de ſes Gentilshommes ; ils appaiſerent tout le trouble que la crainte & l'effroi y avoient fait naitre : l'éloquence avec laquelle le Comte de Fieſque parla au Peuple, le rangea ſous l'obéiſſance de S. A. R., & unit tous les eſprits d'une telle maniere, que l'Intendant qu'ils croyoient l'homme de Mr. le Cardinal Mazarin, & non celui du Roi, fut preſque aſſommé lorſqu'il paſſa par une Place qui s'appelle le Martroy ; ils crioient *au Mazarin*. De ſorte que pour ſe ſauver de cette furie du Peuple, il fallut que le Comte de Fieſque l'en allât retirer, & on ne voulut jamais le lui rendre qu'il n'eût crié *vive*

le Roi & non Mazarin; ce qu'il fit. Il monta ſur les degrés qui ſont au milieu de la Place pour obéir à leurs ordres. Cela fut aſſez plaiſant, de voir ce pauvre Monſieur le Gras, qui eſt un ancien Maître des Requêtes, avec ſa robe de ſatin, ſe ſoumettre aux loix d'une populace émue pour ſauver ſa vie; il n'y a rien de ſi ridicule.

Monſieur le Marquis de Sourdis, Gouverneur de la Province & de la Ville, y étoit peu en crédit, & ſa conduite envers S. A. R. étoit telle, que l'on étoit bienaiſe de la voir. Ainſi Mr. le Comte de Fieſque revint en diligence, pour obliger S. A. R. d'aller à Orléans, ſa préſence y étant tout-à-fait néceſſaire pour la conſervation de cette grande Ville; poſte ſi conſidérable en temps de guerre civile, & un Pays ſi renommé pour ſon commerce. La communication de la Guyenne étoit encore néceſſaire au parti & aux intérêts de Monſieur le Prince, qui recommandoit que l'on eût ſoin de ménager Orléans; de ſorte que tous ſes amis preſſoient fort Monſieur d'y aller; à quoi il ſe réſolut le Samedi de Pâque Fleurie au ſoir. Il m'avoit dit quelques jours auparavant, que les Bourgeois d'Orléans l'avoient envoyé prier, au cas qu'il n'y pût aller, de m'y

envoyer. Je répondis à cela qu'il ſavoit bien que j'étois toujours prête à lui obéir. Comme l'on me dit le Dimanche au matin que Monſieur partoit pour Orléans le lendemain, & que cela étoit réſolu, qu'il avoit envoyé à Meſſieurs les Ducs de Beaufort & de Nemours leur dire de lui envoyer une eſcorte au-delà d'Etampes, je dis à Préfontaine, je gagerois que j'irai à Orléans. Il me répliqua qu'il ne comprenoit pas ſur quoi j'avois cette penſée. Je lui dis que Monſieur s'étoit engagé à faire ce voyage contre le ſentiment du Cardinal de Retz, qu'il ne pouvoit demeurer à Paris ſans qu'il m'envoyât à ſa place, & que je n'en ſerois point fâchée, parce que c'étoit ce qui tenoit plus au cœur à Monſieur le Prince, & qu'il étoit fort beau, lorſque l'on s'engageoit à être ami des gens, de leur rendre un ſervice ſi conſidérable; que cela le rendroit redoutable pour jamais. Que rendre en même-temps ce ſervice au parti, c'étoit obliger tout ce qui en étoit.

J'avois fait deſſein d'aller coucher ce ſoir-là aux Carmélites de St. Denis, pour y paſſer la Semaine Sainte, comme je faiſois preſque toutes les grandes Fêtes; je l'avois même dit à Monſieur, & j'avois pris congé de lui. Je remis mon voyage

au lendemain, à cauſe de celui de Mr. de Beaufort, qui étoit venu depuis le Comte de Fieſque pour preſſer Monſieur d'aller à Orléans. Il me vint voir, & me dit, ſi Monſieur n'y veut pas aller, il faut que ce ſoit vous. Je m'en allai aux Capucins de St. Honoré, où prêchoit le Pere Georges, grand Frondeur. Monſieur y étoit; je lui dis que j'avois différé mon voyage ſur ce que j'avois appris le ſien. J'allai enſuite au Luxembourg, où je le trouvai fort inquiet; il ſe plaignit à moi de la perſécution que les amis de Mr. le Prince lui faiſoient d'aller à Orléans; que s'il abandonnoit Paris, tout étoit perdu, & qu'il n'iroit point. Toutes les converſations que l'on avoit avec lui, lorſqu'il n'étoit pas ſatisfait des Gens qui le vouloient faire agir, finiſſoient toujours par des ſouhaits d'être en repos à Blois, & par le bonheur des Gens qui ne ſe mêlent de rien. A dire le vrai, cela ne me plaiſoit point; je jugeois par-là qu'à la ſuite du temps cette affaire iroit à rien, & qu'on ſe verroit réduit comme on a été, chacun chez ſoi : ce qui ne convient guere aux gens de notre qualité, & convenoit encore moins à avancer ma fortune; de maniere que ces ſortes de diſcours me faiſoient toujours verſer des larmes, & me

causoient beaucoup de chagrin. Je demeurai assez tard chez Monsieur ; tout le monde me venoit dire : Vous irez assurément à Orléans. Mr. de Chavigny, qui étoit un homme de grand esprit & de grande capacité, qui avoit été élevé par le Cardinal de Richelieu aux affaires, & qui étoit connu de lui pour tel que je viens de dire, étoit fort de mes amis, & fort de ceux de Mr. le Prince. Il me dit : Voici la plus belle action du monde à faire pour vous, & qui obligera sensiblement Mr. le Prince. Monsieur entra sur cela, auquel je donnai le bon soir, & m'en allai à mon logis. Comme je soupois, le Comte de Tavanne, Lieutenant-Général de l'armée de Mr. le Prince, entra, & me dit tout bas : Nous sommes trop heureux, c'est vous qui venez à Orléans, n'en dites mot. Mr. de Rohan vous le va venir dire de la part de Monsieur. Mr. de Rohan arriva, m'apporta cet ordre : ce que je reçus, comme j'ai toujours fait les commandements de Monsieur, avec beaucoup de joie de lui obéir ; j'en sentois une dans le cœur, qui me marquoit une fortune aussi extraordinaire que le fut l'exécution de cette affaire. Monsieur de Rohan me dit qu'il y viendroit avec moi ; je priai le Comte & la Comtesse de Fies-

que de m'y accompagner, & Mᵉ. de Frontenac, ce qu'ils firent avec beaucoup de satisfaction. Je donnai ordre à mon équipage & à tout ce qui m'étoit nécessaire; je me couchai à deux heures après minuit, & le lendemain, qui étoit le jour de la Notre-Dame de Mars, j'allai à sept heures du matin faire mes dévotions. Je crus, pour commencer mon voyage, que je devois me mettre en état que Dieu y pût donner la bénédiction que je desirois; puis je revins à mon logis y donner encore quelques ordres, & je m'en allai dîner au Luxembourg, où Monsieur me dit qu'il avoit envoyé le Marquis de Flamarin dire à Orléans que j'y allois, & avoit écrit que l'on fît tout ce que j'ordonnerois comme si j'étois lui-même. S. A. R. dit à Mʳˢ. de Croissy & de Bermont, Conseillers au Parlement: Il faut que vous alliez à Orléans avec ma fille. Ils lui répondirent qu'ils obéiroient à ses ordres. Le premier étoit tout-à-fait attaché aux intérêts de Mʳ. le Prince; je ne le connoissois pas par lui-même, j'en avois seulement ouï parler beaucoup à ses amis qui étoient les miens; l'autre étoit fort de ma connoissance. Après avoir été quelques heures au Luxembourg à m'entretenir avec tout le monde, je connus les sen-

timents de tous ſur mon voyage : les amis du Cardinal de Retz le trouvoient ridicule, ceux de Mr. le Prince en étoient ravis ; comme je n'avois pas encore la derniere confiance aux derniers, ce qu'en avoient dit les autres me troubloit un peu. Mr. de Chavigny me dit qu'il témoigneroit à Mr. le Prince l'obligation qu'il m'avoit, qu'il étoit aſſuré qu'il prendroit à préſent mes intérêts comme les ſiens propres, c'eſt-à-dire, avec le dernier empreſſement, & que ſi pendant mon abſence l'on faiſoit quelque traité, je verrois comme les amis de Mr. le Prince me ſerviroient.

Pour montrer comme tous les amis de Mr. le Prince étoient bien intentionnés pour moi, je dirai que Madame de Châtillon, pendant que Monſieur de Nemours étoit ici, me dit : Vous ſavez bien l'obligation que j'ai à être attachée aux intérêts de Mr. le Prince, & l'inclination que j'ai pour vous, qui m'a toujours fait ſouhaiter de vous bien voir enſemble ; vous y voilà, je ſouhaite que vous y ſoyez encore mieux. Monſieur de Nemours, qui a la derniere paſſion pour votre ſervice & moi auſſi, comme vous ſavez, parlâmes hier deux heures de vous faire Reine de France ; ne doutez pas que Mr. le Prince

n'y travaille de tout ſon cœur ; & comme la paix ne ſe négociera jamais que par Monſieur de Chavigny, Monſieur l'a promis à Mr. le Prince, nous lui en avons parlé. Il trouve que rien n'eſt ſi à propos, ni ſi utile pour la France, pour le bien public, pour votre famille & pour vous ; que cela eſt tout-à-fait avantageux à Mr. le Prince : c'eſt pourquoi, quand le Comte de Fieſque partira, ce qui ſera bientôt, faites-lui en dire deux mots. Je n'avois garde de lui dire que Mr. le Comte de Fieſque m'en avoit parlé, ni que j'avois fait réponſe à Mr. le Prince là-deſſus : elle appella Monſieur de Nemours, qui m'entretint fort long-temps ſur ce chapitre, & me fit mille proteſtations de ſervices, & continua depuis à m'en parler auſſi-bien que Madame de Châtillon & Monſieur de Chavigny. Je n'eus que faire de charger de rien le Comte de Fieſque, il ne partit point, il vint avec moi à Orléans ; Madame de Châtillon me vint dire adieu au Luxembourg, fort dolente. Elle avoit bien envie de venir avec moi, je ne l'en preſſai pas, je jugeai que cela feroit parler le monde, à cauſe de Mr. de Nemours. Madame de Nemours y vouloit fortement venir, & pour cela je ne ſavois comment m'en débarraſſer, &

je savois que son mari auroit été au désespoir si elle y fût venue ; quelques personnes de ses amis l'en détournerent.

Après avoir dit tous mes adieux, je pris congé de S. A. R. qui me dit, Mr. l'Evêque d'Orléans (qui est de la Maison d'Elbeine) vous instruira de l'état de la Ville ; prenez aussi avis des Comtes de Fiesque & de Grammont, ils y ont été assez long-temps pour connoître ce qu'il y a à faire ; sur-tout empêchez, à quelque prix que ce soit, que l'armée ne passe la riviere de Loire, je n'ai que cela à vous ordonner.

Je montai en carrosse avec Madame de Frontenac, Madame la Comtesse de Fiesque & sa fille. S. A. R. fut toujours à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle m'eût vue partir ; un nombre infini de peuple qui étoit dans la cour, me souhaitoit des bénédictions par toutes les rues où je passai. S. A. R. me donna un Lieutenant de ses Gardes, nommé Pradine, deux Exempts, six Gardes, & six Suisses. Lorsque je partis de Paris, je ne pus aller coucher qu'à Châtres à cause que j'étois partie tard. Le soir Mr. de Rohan me vint voir, & me fit mille compliments sur la joie qu'il avoit eue d'être choisi pour m'accompagner ; je le reçus fort bien. Croissy m'en

fit auſſi, & me dit : Je ſais que faute d'avoir l'honneur d'être connu de V. A. R., elle croira que je ſuis un bourru, qui fait le capable, & qui n'obéira pas aveuglément à ſes ordres ; je la puis aſſurer que ma conduite prouvera le contraire : il me dit vrai, je me ſuis fort louée de lui. Je partis de Châtres fort matin ; avant que de partir, Mr. de Rohan propoſa à Pradine de faire venir 50 Gardes à lui pour me ſuivre, parce que j'avois peu de gens avec moi. Pradine lui répondit, que ſi j'en avois voulu davantage l'on m'en auroit donné, que je n'en avois pas demandé, & que les Gardes des particuliers ne ſe mêloient point avec ceux de Monſieur ; il me le vint dire auſſi-tôt. Je lui dis qu'il avoit fort bien répondu, & que je ne le voulois pas : je le mandai à Monſieur qui ne le trouva pas bon. Comme je ſortois de Châtres, Mr. de Beaufort arriva, qui m'accompagna toujours à cheval à la portiere de mon carroſſe : Nous dinâmes à Etampes, & Mr. de Beaufort avec moi. A deux lieues delà, je trouvai l'eſcorte de 500 chevaux commandés par Mr. de Valon, Maréchal-de-Camp dans l'armée de Monſieur. L'eſcorte étoit compoſée de Gendarmes & Chevaux légers de Monſieur

& de mon frere, & de gens détachés François & étrangers; ils étoient en bataille, & me faluerent: puis les Chevaux légers allerent devant mon carroffe, les Gendarmes après, les Gardes & le refte par efcadrons devant, derriere & à côté. Comme je fus dans les plaines de Beauffe, je montai à cheval, parce qu'il faifoit fort beau temps, & que mon carroffe étoit endommagé; ce qui donna à ces troupes bien de la joie de me voir commencer là à donner mes ordres. Je fis arrêter deux ou trois couriers, dont l'un étoit un homme d'Orléans qui alloit trouver S. A. R. pour lui dire que le Roi leur avoit mandé que cette nuit-là il couchoit à Clery, & que delà il paffoit outre fans aller à Orléans, & qu'il y envoyoit le Confeil. Je menai ce courier avec moi jufqu'à Toury, afin de le dépêcher làdeffus à S. A. R.

Arrivée à Toury, j'y trouvai Meffieurs de Nemours, Clinchamp, & quantité d'autres Officiers, qui me témoignerent avoir grande joie de me voir, & même plus que fi c'eût été Monfieur. Il me dirent qu'il falloit tenir Confeil de Guerre devant moi; je trouvai cela affez nouveau pour moi, je me mis à rire: Mr. de Nemours me dit qu'il falloit bien

que je m'accoutumasse à entendte parler d'affaires & de guerre, que l'on ne feroit plus rien sans mes ordres; nous nous mîmes donc à parler pour voir ce qu'il y avoit à faire. Mr. de Rohan me tira à part, & me dit: Vous savez bien que l'intention de Monsieur est que l'armée ne passe point la riviere, qu'il craint que l'on ne l'abandonne à Paris; ainsi parlez à ces messieurs: Et ensuite il me dit qu'il souhaitoit avec la derniere passion que ce voyage réussît au contentement de Monsieur, afin que cela l'obligeât à porter mes intérêts dans les affaires essentielles; & que comme il étoit mieux informé des intentions de Monsieur que moi, il me diroit, selon l'occurrence, ce qu'il y avoit à faire. Ce discours ne me plut point: sur ce que Mr. de Rohan faisoit le capable, je jugeai qu'il croyoit que je ne l'étois guere, & peu propre à agir, dans les affaires; je ne lui en témoignai rien, je le laissai, & m'en retournai avec toute la compagnie. Je dis à Mr. de Nemours & à tous ces Messieurs qui commandoient les troupes, que j'étois fort persuadée qu'ils agiroient en tout de concert avec moi, & que je ne craignois point qu'ils voulussent passer la Loire pour secourir Mouron, & abandonner

Monsieur à Paris sans aucunes troupes ; que les amis du Cardinal de Retz, & lui-même, ne souhaitoient que la division de Monsieur & de Mr. le Prince, qui étoit ce que je craignois le plus ; qu'ainsi je les priois, pour prévenir les gens mal-intentionnés, de me donner leur parole qu'ils ne passeroient point la riviere sans ordre de Monsieur : ils me la donnerent, & voulurent signer, ce que je ne croyois pas nécessaire. J'écrivis à l'instant à Monsieur en leur présence ce qu'ils m'avoient dit, & ensuite ils me protesterent de ne plus rien faire désormais sans mes ordres, & qu'ils croyoient en cela se conformer à l'intention de Mr. le Prince. Ensuite on résolut que notre armée marcheroit à Gergeau, & se logeroit dans le fauxbourg de St. Denis, qui est au bout du Pont-de-Dieu ; que si la ville étoit dans un état que l'on la pût prendre d'emblée, dès qu'on l'attaqueroit, il seroit très-nécessaire d'être maître d'un poste sur la riviere de Loire ; que l'on couperoit la Cour, qui n'entreroit point à Orléans selon les apparences, & qu'elle prendroit le chemin de Gien ; que s'ils combattoient, nous étions les plus forts. Le Maréchal de la Ferté n'avoit point encore joint avec son armée, ni Vaube-

cour avec un petit corps qu'il commandoit ; que s'ils reconnoissoient leur foiblesse, & qu'ils s'en retournassent sur leurs pas, le pays où ils auroient passé seroit tout ravagé ; qu'ils ne trouveroient aucune subsistance ni pour l'armée, ni pour la Cour ; que cela perdroit leurs troupes ; que si la Ferté & Vaubecour vouloient les aller joindre, on les attaqueroit ; que par mille bonnes raisons aussi fortes que celle-ci, Gergeau étoit de la derniere utilité au parti ; que s'il y avoit beaucoup de gens dedans, on ne l'attaqueroit pas ; que l'on ne vouloit pas au commencement d'une campagne se mettre au hasard de perdre beaucoup d'infanterie aussi belle qu'étoit la nôtre, & que ce n'étoit pas le compte des guerres civiles que les sieges, & sur-tout en France ; parce que qui est le maître de la campagne, est maître du pays où l'on est ; les petites villes ne sont bonnes que pour contribuer à la subsistance des armées.

Monsieur de Nemours dit qu'il marcheroit le lendemain dès la pointe du jour, & qu'il se rendroit le soir à Orléans pour me rendre compte de l'état où on trouveroit Gergeau, pour recevoir mes ordres encore là-dessus avant que de rien exécuter. Je dis à Monsieur de Beaufort

d'en faire de même : il répondit, j'ai les ordres de Monſieur dans ma poche, & je ſais ce que j'ai à faire : Monſieur de Nemours le preſſa de les montrer, & lui dit qu'il lui ſembloit qu'il me les devoit communiquer. Ce procédé de Monſieur de Beaufort me fâchoit : je lui dis que je ne croyois pas que Monſieur eût changé d'intention quatre heures après mon départ, puiſqu'il n'étoit parti que ce temps-là après moi ; que je ne croyois pas que Monſieur m'eût envoyée pour donner des ordres dont je n'avois nulle connoiſſance, & qu'ainſi il les pouvoit jetter dans le feu, parce qu'ils étoient inutiles. Il n'en parla plus, & dit qu'il m'obéiroit. Je lui donnai l'ordre & à Monſieur de Nemours, qui s'en alloit coucher en ſon quartier, de faire marcher les armées dès la petite pointe du jour ; je m'occupai le ſoir à viſiter les lettres du courier d'Orléans à Paris, afin de voir ce qui s'y paſſoit ; je n'y trouvai rien qui me pût ſervir ; j'appris ſeulement le peu de conſidération où étoit le Marquis de Sourdis leur Gouverneur, qu'ils avoient arrêté deux jours devant lorſqu'il faiſoit la ronde ; & quand il s'étoit nommé, ils ne l'avoient pas laiſſé paſſer ſans le demander au corps-de-garde ; qu'une nuit ils avoient barricadé ſa por-

te, & que le matin il n'avoit pu ſortir. Je ne ſavois ſi je devois m'en réjouir ou fâcher, parce que Monſieur, à qui j'avois demandé comment il étoit pour lui, ne me l'avoit ſu dire.

Le lendemain je partis de fort grand matin, cela ne ſervit de rien, Monſieur de Beaufort avoit oublié de donner l'ordre pour l'eſcorte dès le ſoir, il ne s'en ſouvint que le matin aſſez tard; de ſorte que je marchai trois ou quatre lieues au pas, pour l'attendre. Comme je fus à Artenay, le Marquis de Flamarin s'y trouva qui venoit au-devant de moi, & me dit qu'il avoit beaucoup d'affaires à me communiquer; ſur quoi il falloit voir ce que l'on avoit à faire. Je mis pied à terre dans une hôtellerie pour l'entendre; il me dit que Meſſieurs de la Ville d'Orléans ne me vouloient point recevoir, & qu'ils lui avoient dit que le Roi d'un côté & moi de l'autre les rendoient bien embarraſſés à qui ils ouvriroient leurs portes; que pour éviter cet embarras, ils avoient jugé à propos de me ſupplier de m'en aller en quelque maiſon proche de-là, & d'y faire la malade, & qu'ils me promettoient de n'y point laiſſer entrer le Roi; & que dès qu'il ſeroit paſſé, j'y ſerois la bien venue; qu'ils me ſuplioient de n'y point me-

ner Monſieur de Rohan ; qu'ils étoient fort en peine de ce que des Conſeillers du Parlement y alloient faire. Je dis à Monſieur de Rohan : Pour vous, Monſieur, vous êtes trop conſidérable pour vous y mener malgré eux ; pour Meſſieurs de Bermont & de Croïſſy, l'on ne les connoît point ; quand ils ſeront dans les carroſſes de mes Ecuyers, l'on les prendra pour être de mes gens : quant à moi il n'y a rien à délibérer, je m'en vais droit à Orléans ; s'ils me refuſent la porte d'abord, je ne me rebuterai point, peut-être que la perſévérance l'emportera ; ſi j'entre dans la ville, ma préſence fortifiera les eſprits de ceux qui ſont bien intentionnés pour le ſervice de S. A. R. Elle fera revenir ceux qui ne le ſont pas. Quand on voit des perſonnes de ma qualité s'expoſer, cela anime terriblement les peuples, & il eſt preſque impoſſible qu'ils ne ſe ſoumettent de gré ou de force à des gens qui ont un peu de réſolution. Si la cabale des Mazarins eſt la plus forte, je tiendrai tant que je pourrai. Si à la fin il me faut ſortir, je m'en irai à l'armée, parce qu'il n'y a point de ſûreté pour moi ailleurs ; à porter le tout au pis, je tomberai entre les mains de gens qui parlent même langue que moi, qui me connoiſſent, & qui me

rendront dans ma captivité tout le respect qui est dû à ma naissance ; & même j'ose dire que l'occasion donnera de la vénération pour moi : assurément il ne me sera pas honteux de m'être ainsi exposée là pour le service de Monsieur. Ils furent tous étonnés de ma résolution ; ils ne parurent pas en avoir tant que moi ; ils craignoient tout ce qui pouvoit arriver, & le disoient pour m'arrêter. Sans rien écouter, je montai en carrosse, je laissai mon escorte pour aller plus vîte, je ne menai avec moi que les Compagnies de Monsieur & de mon frere, parce que ce peu de troupes pouvoit aller aussi vîte que moi.

Je trouvai quantité de gens de la Cour qui y alloient avec des passe-ports de Monsieur, sans quoi je les aurois fait arrêter ; ils me dirent que c'étoit en vain que je me hâtois tant, que le Roi étoit dans Orléans, (cela étoit faux) & que je n'aurois pas le succès de mon entreprise que je prétendois. Cela ne m'effraya point, parce que je suis assez résolue de mon naturel, ce qui paroîtra assez dans ces Mémoires aux actions les plus considérables de ma vie. Je trouvai Pradine, que j'avois envoyé le matin à Orléans pour faire savoir aux habitants l'heure que j'arriverois ; il m'apporta une lettre assez sou-

miſe; depuis qu'ils l'avoient écrite, ils avoient changé d'avis, & l'avoient redemandée à Pradine qui ne leur la voulut pas rendre. Ils lui dirent qu'ils me ſupplioient de ne point aller à Orléans, parce qu'ils ſeroient obligés & avec douleur de me refuſer la porte; il les laiſſa aſſemblés, parce que Mr. le Garde des Sceaux & le Conſeil du Roi étoient à la porte qui demandoient à entrer. J'arrivai ſur les 11 heures du matin à la porte Banniere qui étoit fermée & barricadée. Après que l'on eût fait dire que c'étoit moi, ils n'ouvrirent point, j'y fus trois heures; m'étant ennuyée pendant ce temps-là dans mon carroſſe, je montai dans une chambre de l'hôtellerie proche la porte qui ſe nomme *le port du ſalut*. Je le fus de cette pauvre ville, ils étoient perdus ſans moi. Comme il faiſoit très-beau, après m'être divertie à faire ouvrir les lettres du courier de Bordeaux qui n'en avoit point de plaiſantes, je m'en allai promener; Monſieur le Gouverneur m'envoya des confitures; & ce qui me parut aſſez plaiſant, c'eſt qu'il me fit connoître qu'il n'avoit aucun crédit; il ne me manda rien lorſqu'il me les envoya. Le Marquis d'Halluis étoit à la fenêtre de la guérite, qui me regardoit promener ſur le

foſſé. Cette promenade fut contre l'avis de tous les Meſſieurs qui étoient avec moi, & que j'appellois mes Miniſtres : ils diſoient que la joie qu'auroit le menu peuple de me voir, étonneroit le gros Bourgeois ; de ſorte que l'envie d'aller fit que je ne pris conſeil que de ma tête. Le rempart étoit bordé du peuple, qui crioit ſans ceſſe : *Vive le Roi*, *les Princes*, *& point Mazarin*. Je ne pus m'empêcher de leur crier : Allez à l'Hôtel-de-Ville me faire ouvrir la porte, quoique mes Miniſtres m'euſſent bien dit que cela n'étoit pas à propos. A force de marcher, je me trouvai à l'endroit d'une porte ; la Garde prit les armes, & ſe mit en haye ſur le rempart ; jugez quels honneurs. Je criai au Capitaine de m'ouvrir la porte ; il me fit ſigne qu'il n'avoit point les clefs. Je lui diſois, il faut la rompre, & vous me devez plus d'obéiſſance qu'à Meſſieurs de la Ville, puiſque je ſuis la fille de leur maître. Je m'échauffai juſqu'à le menacer, à quoi il ne répondoit qu'en révérences. Tous ceux qui étoient avec moi me diſoient : Vous vous moquez de menacer des gens de qui vous avez affaire. Je leur dis : il faut voir s'ils feront plus par menaces que par amitié.

Le jour que je partis de Paris, le Mar-

quis de Vilene, homme d'esprit & de ſavoir, qui paſſe pour un des habiles Aſtrologues de ce temps, me tira à part dans le cabinet de Madame, & me dit : Tout ce que vous entreprendrez le Mercredi 27 Mars depuis midi juſqu'au Vendredi, vous réuſſira, & même dans ce temps-là vous ferez des affaires extraordinaires. J'avois écrit cette prédiction ſur mon *Agenda*, pour obſerver ce qui en arriveroit, quoique j'y ajoutaſſe peu de foi. Je m'en ſouvins, & je me tournai vers Meſdames de Fieſque & de Frontenac ſur le foſſé pour leur dire : il m'arrivera de l'extraordinaire aujourd'hui, j'ai la prédiction dans ma poche; je ferai rompre des portes, ou eſcaladerai la Ville. Elles ſe moquerent de moi, comme je faiſois d'elles; car lorſque je leur tenois tel propos, il n'y avoit aucune apparence. A force d'aller je me trouvai cependant au bord de l'eau, où tous les bateliers qui ſont en grand nombre à Orléans, me vinrent offrir leur ſervice; je l'acceptai volontiers. Je leur tins de beaux diſcours, & tels qu'ils conviennent à ces ſortes de gens pour les animer à faire ce que l'on deſire d'eux. Comme je les vis bien diſpoſés, je leur demandai s'ils pouvoient me mener en bateau juſqu'à la porte de la

Taux, parce qu'elle donnoit ſur l'eau ; ils me dirent qu'il étoit bien aiſé d'en rompre une qui étoit ſur le quai le plus proche du lieu où j'étois, & que ſi je voulois, ils y alloient travailler. Je leur dis qu'ils ſe hatâſſent ; je leur donnai de l'argent ; & pour les voir travailler & les animer par ma préſence, je montai ſur une butte de terre aſſez haute qui regardoit cette porte. Je ſongeai peu à prendre le bon chemin pour y parvenir ; je grimpai comme un chat ; je me prenois aux ronces & aux épines, & je ſautai toutes les hayes ſans me faire aucun mal. Comme je fus au haut, tous ceux qui étoient avec moi craignoient que je ne m'expoſaſſe trop, ils faiſoient tout leur poſſible pour m'obliger à m'en retourner ; leurs prieres m'importunoient. Je leur impoſai ſilence. Madame de Bréauté, qui eſt la plus poltronne créature du monde, ſe mit à crier contre moi & contre tout ce qui me ſuivoit, même je ne ſais ſi le tranſport où elle étoit ne la fit point jurer ; ce me fut un grand divertiſſement. Je n'avois voulu d'abord envoyer perſonne des miens avec les bateliers, afin de pouvoir déſavouer que ce fût par mon ordre ſi l'entrepriſe ne réuſſiſſoit pas. Je n'y eus qu'un Chevau-léger de S. A. R.

qui reçut un coup de pierre, dont il fut légérement bleſſé; c'étoit un garçon qui étoit de la ville, & qui m'avoit demandé la grace de me ſuivre. J'avois laiſſé les Compagnies qui m'eſcortoient à un quart de lieue de la Ville, de peur de l'effrayer à l'aſpect de ces troupes, & elles m'attendirent pour me ſuivre à Gergeau, ſi je ne pouvois entrer. L'on me vint dire que l'affaire avançoit, j'y envoyai un des Exempts de Monſieur, qui étoit avec moi, nommé Viſé, & un de mes Ecuyers qui s'apelloit Vantelet : ils firent fort bien, & je deſcendis du lieu où j'étois peu après pour aller voir de quelle maniere tout ſe paſſoit. Comme le quai en cet endroit étoit revêtu, & qu'il y avoit un fond où la riviere entroit & battoit la muraille, quoique l'eau fût baſſe, l'on amena deux bateaux pour me ſervir de pont, dans le dernier deſquels on me mit une échelle par laquelle je montai : elle étoit aſſez haute, je ne marquai pas le nombre des échelons, je me ſouviens ſeulement qu'il y en avoit un rompu, & qui m'incommoda à monter. Rien ne me coûtoit alors pour l'exécution d'une circonſtance avantageuſe à mon parti, & que je penſois l'être fort pour moi.

Lorſque je fus montée, je laiſſai mes Gardes aux bateaux, & leur ordonnai de s'en retourner où étoient mes carroſſes, pour montrer à Meſſieurs d'Orléans que j'entrois dans leur Ville avec toute ſorte de confiance, puiſque je n'avois point de Gendarmes avec moi. Quoique le nombre des Gardes fût petit, cela ne laiſſoit pas de me paroître faire un meilleur effet de ne les pas amener. Ma préſence animoit les bateliers, & ils travailloient avec plus de vigueur à rompre la porte : le Bourgeois en faiſoit de même dans la Ville ; Grammont les faiſoit agir, & ceux de la Garde de cette porte étoient ſur les armes, ſpectateurs de cette rupture, ſans l'empêcher. L'Hôtel-de-Ville étoit toujours aſſemblé, & tous les Officiers de nos troupes qui ſe trouverent alors dans Orléans y avoient excité une ſédition qui auroit ſans doute fait réſoudre à me venir ouvrir la porte Banniere, s'ils ne m'euſſent ſu entrée par la porte Brûlée. Cette illuſtre porte, & qui ſera tant renommée par mon entrée, s'appelle ainſi. Quand je la vis rompue, & que l'on en eût ôté deux planches du milieu, (l'on n'auroit pu l'ouvrir autrement, il y avoit deux barres de fer en travers d'une groſſeur exceſſive) Grammont me fit ſigne d'a-

vancer. Comme il y avoit beaucoup de boue, un valet-de-pied me prit, me porta, & me fourra par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tète passée, que l'on battit le tambour : je donnai la main au Capitaine, & je lui dis : Vous serez bien-aise de vous pouvoir vanter que vous m'avez fait entrer. Les cris de *vive le Roi, les Princes, & point de Mazarin*, redoublerent ; deux hommes me prirent, & me mirent sur une chaise de bois : je ne sais si j'étois assise dedans ou sur les bras, tant la joie m'avoit mise hors de moi même. Tout le monde me baisoit les mains, & je me pâmois de rire de me voir en un si plaisant état. Après avoir passé quelques rues, portée en triomphe, je leur dis que je savois marcher, & que je les priois de me mettre à terre, ce qu'ils firent ; je m'arrêtai pour attendre les Dames, qui arriverent un moment après, crottées aussi-bien que moi, & fort aises aussi. Il marchoit devant moi une Compagnie de la Ville, tambour battant, qui me faisoit faire place. Je trouvai à moitié chemin de la porte à mon logis Monsieur le Gouverneur, qui étoit assez embarrassé, & l'on l'est bien à moins, avec Messieurs de Ville, qui me saluerent. Je leur parlai la premiere : je leur dis que je croyois qu'ils étoient surpris de me voir

entrer de cette maniere; que fort impatiente de mon naturel, je m'étois ennuyée d'attendre à la porte Banniere; que j'avois trouvé la porte Brûlée ouverte; que j'étois entrée; qu'ils en devoient être bien-aises, afin que la Cour, qui étoit à Cléry, ne leur sût point mauvais gré de m'avoir fait entrer; que cela les disculpoit, & que pour l'avenir ils ne seroient plus garants de rien, puisque l'on se prendroit à moi de tout; que l'on savoit bien que lorsque des personnes de ma qualité sont dans un lieu, elles y sont les maîtresses, & avec assez de justice. Je la dois être, ajoutai-je, en celui-ci, puisqu'il est à Monsieur. Ils me firent leurs compliments assez effrayés; je leur répondis, que j'étois fort persuadée de ce qu'ils me disoient qu'ils m'alloient ouvrir la porte, que les raisons que je leur avois dites étoient cause que je ne les avois pas attendus. Je causai avec eux tout le long du chemin, comme si de rien n'eût été; je leur dis que je voulois aller à l'Hôtel-de-Ville pour assister à la délibération qui s'y devoit faire sur l'entrée du Conseil dans la Ville. Ils m'avoient mandé par la lettre que Pradine m'avoit apportée, qu'ils m'attendoient pour cela: ils me dirent qu'elle étoit prise, & qu'ils l'avoient refusé. Je leur témoignai

en être satisfaite, puisque c'étoit ce que je desirois. J'envoyai un de mes Exempts querir mon équipage, & depuis ce moment je commandai dans la Ville, comme s'ils m'en avoient suppliée. Arrivée à mon logis, je reçus les harangues de tous les Corps, & les honneurs qui m'étoient dûs, comme en un autre temps.

Ces Messieurs qui étoient demeurés à l'hôtellerie arriverent; ils me témoignerent des joies nompareilles de ce que j'avois fait; ils ne laisserent pas de me faire paroître parmi cette allégresse, le regret de ne m'avoir pas accompagnée en cette occasion. Je ne fus pas peu fatiguée cette journée-là, je ne mangeai point de tout le jour, quoique je me fusse levée dès cinq heures du matin; & au-lieu de me reposer après cette arrivée, il fallut dépêcher un courier à S. A. R. & un à l'armée; de sorte que j'écrivis jusqu'à trois heures. Ma joie étoit telle que je ne sentois rien; & même après avoir fait mes dépêches, je m'amusai à rire avec les Comtesses & Préfontaine de toutes les aventures qui nous étoient arrivées. Monsieur le Gouverneur me donna à souper, mes gens étoient arrivés trop tard pour m'en apprêter; & pour ne pas me donner la peine d'aller à son logis,

il

-il le fit apporter au mien : ſa femme me vint voir, elle étoit fort laide ; mais elle avoit bien de l'eſprit, & étoit fille du Comte de Cramail. Je m'informai ſi Mr. l'Intendant étoit dans la ville, afin de lui donner toute ſûreté pour en ſortir : comme on me dit qu'il en étoit ſorti le matin, j'appris par Mr. l'Evêque, que Me. le Tellier y étoit, & qu'elle s'étoit miſe dans un couvent. Mr. le Tellier étoit pour lors retourné à la Cour ; & comme c'étoit un homme de mérite & ſa femme auſſi, & que je les connoiſſois, je leur aurois fait de mon chef de grandes civilités, & je ſavois de plus qu'il étoit particulier ſerviteur de Monſieur. Mr. l'Evêque me demanda ſi je trouvois bon qu'elle demeurât dans la ville, je lui dis que je le trouvois bon ; j'envoyai Préfontaine à l'inſtant lui faire compliment de ma part, il me l'amena : je crois qu'elle fut fort ſatisfaite de moi, je la vis ſouvent chez moi & dans le couvent où elle demeuroit. Elle eut nouvelle que l'un de ſes fils étoit malade, elle envoya querir Préfontaine pour ſavoir ſi je trouvois bon qu'elle s'en allât, & pour me demander un paſſe-port ; ce que je lui accordai : elle vint prendre congé de moi, je mandai à l'armée qu'on l'eſcortât, & que

l'on lui fit toutes les honnêtetés possibles.

Le lendemain de mon arrivée, qui étoit le jeudi saint, l'on me vint éveiller à sept heures pour m'en aller promener dans les rues, & pour prévenir la tentative que le Garde des Sceaux vouloit faire pour entrer avec le Conseil. Je m'habillai en grande hâte, & j'envoyai querir le Maire de la Ville & le Gouverneur, pour m'accompagner. Comme les chaînes étoient tendues dans les rues, je ne voulois pas qu'on les baissât, je m'en allai à la messe à pied à Ste. Catherine, qui est une église proche du pont : je montai sur les tourelles du bout qui regardent sur le Portereau, qui est le fauxbourg de côté-là; puis je vis Monsieur de Champlâtreux qui se promenoit devant les Augustins avec quantité de gens de la Cour. Comme j'avois beaucoup d'Officiers de nos troupes avec moi, je pris plaisir de les faire paroître, afin que l'on vît leurs écharpes bleues, pour faire connoître par-là que j'étois patronne dans Orléans. Tout le peuple qui étoit sur le pont, crioit *vive le Roi, les Princes, & point de Mazarin :* ceux du Portereau répondoient de même; ainsi les cris ne cessoient point, & je crois qu'ils furent entendus du Garde des Sceaux, qui en

étoit à un quart de lieue. La Garde du pont fit une salve, après laquelle les cris redoublerent, aussi-bien que les Gardes que j'ordonnai être augmentées, parce que je les trouvois trop foibles : ainsi les Mazarins connurent n'avoir rien plus à espérer. Le Roi partit ce jour-là de Cléry pour aller coucher à Sully. Je dînai chez Mr. l'Evêque, homme de mérite, & j'eus grand sujet de me louer de sa conduite pendant ce voyage. Comme j'étois chez lui, le Lieutenant-Général qui étoit fort Mazarin, m'apporta une lettre qu'il avoit reçue du Garde des Sceaux, parce qu'il savoit que j'avois appris qu'il l'avoit reçue ; je la brûlai, & lui défendis d'y faire aucune réponse. J'envoyai arrêter des chevaux dans une hôtellerie, que le Commissaire de l'armée ennemie avoit achetés ; j'agissois avec une autorité toute entiére ; j'allai à l'Hôtel-de-Ville, où j'avois ordonné que l'on l'assemblât. J'avois envoyé Flamarin dans le Fauxbourg entretenir Mr. de Nemours qui s'y étoit rendu, selon ce que nous avions résolu à Toury ; il y avoit été le jour de devant, & Mr. de Beaufort aussi, & j'eus trop d'affaires pour y aller : l'on y attendoit aussi Monsieur de Beaufort, & j'avois dit à Flamarin de me venir dire quand il y seroit arrivé, afin que je leur allasse parler.

Comme je fus à l'Hôtel-de-Ville affife dans une grande chaife, & que je vis un profond filence pour m'écouter, j'avoue que je fus dans le dernier embarras ; je n'avois jamais parlé en public, & j'étois fort ignorante : la néceffité & les ordres de Monfieur me donnerent de l'affurance & les moyens de me bien expliquer. Je commençai donc ainfi.

S. A. R. n'a pu quitter les grandes & importantes affaires qu'elle a à Paris, elle n'a pas cru pouvoir vous envoyer une perfonne qui lui fût plus chere que moi, & en qui il pût prendre plus de confiance, fondée fur l'honneur que j'ai d'être ce que je lui fuis, pour vous protéger contre les mauvais deffeins du Cardinal Mazarin, ou pour périr avec vous, fi l'on ne s'en peut défendre. S. A. R. eft très-perfuadée du zele que vous ayez pour fon fervice & pour la confervation de ce Pays : elle m'a commandé de vous faire connoître qu'en cette rencontre vos propres intérêts lui font auffi chers que les fiens, & qu'ils fe trouvent tellement unis, qu'il feroit bien difficile de les féparer. Elle a appris avec beaucoup de douleur les défordres que les Troupes ont commis dans Blois & aux environs, & elle fouffre avec peine que la vengeance du Cardinal Mazarin contre elle tombe fur tant

de personnes innocentes qui en sont les victimes. S. A. R. ne doute pas que si cette armée entroit dans Orléans, elle ne traitât cette Ville avec beaucoup de rigueur, puisque c'est la Capitale de son appanage, & celle dont S. A. R. porte le nom; & comme tout ce qui lui arriveroit lui seroit sensible, elle m'a envoyée pour défendre l'honneur, les biens & les vies de ses habitants, & exposer la mienne en toutes rencontres pour les conserver. Et comme la seule voie pour y parvenir est de n'y point laisser entrer l'ennemi commun, il se trouvera peut-être quelques gens parmi vous qui croiroient manquer à leur devoir lorsque l'on refuse l'entrée au Roi; c'est le servir en cette rencontre, que de lui conserver la plus belle & la plus importante Ville de son Royaume. Qui ne sait pas qu'en l'âge où est le Roi, personne ne doit avoir plus de part en ses Conseils que Monsieur & M. le Prince, puisque personne n'a plus d'intérêt à l'Etat & à sa conservation? Ainsi il ne faut que le bon sens pour connoître qu'on doit suivre leur parti, & que c'est celui du Roi, quoique sa personne n'y soit pas; c'est ce qui cause tous nos malheurs présents, de le voir entre les mains d'un étranger, qui ne songe qu'à ses intérêts, & qui ne se soucie guere ni du Roi ni de l'Etat. C'est

pourquoi les ordres qui viennent de lui, où il met en tête par abus le nom du Roi, ne doivent point être ſuivis; puiſque les véritables ſont ceux de S. A. R. entre les mains de qui légitimement ſa perſonne & ſon autorité doivent être. Vous êtes plus obligés que tout le reſte de la France à lui obéir, par l'honneur que vous avez de lui appartenir. S. A. R. m'a ordonné de vous témoigner qu'elle eſt ſatisfaite des bons ſentiments que vous avez pour elle, de vous en demander la continuation, de vous aſſurer de ſa protection & de ſa bonne volonté, avec eſpérance de recevoir auſſi les effets de la vôtre. S. A. R. m'a auſſi commandé de vous dire, qu'elle jugeoit que la proximité de ſon armée & de celle de Mr. le Prince qui y eſt jointe, pourroit incommoder en quelque façon la Ville; elle m'a ordonné de l'en faire éloigner au plutôt; & pour cela j'ai mandé à Mrs. les Ducs de Nemours & de Beaufort de me venir trouver pour conférer avec eux ſur ce ſujet. Ces Meſſieurs m'ont fait dire qu'ils ſeroient bien-aiſes que les Officiers qui ſont dans la Ville en ſortiſſent; c'eſt pourquoi je deſirois qu'ils fiſſent publier un ban dans la Ville pour faire ſortir les Officiers des troupes dans 24 heures, hors qu'ils fuſſent malades, ou que je leur donnaſſe permiſſion de

demeurer, afin de leur faire connoître que l'on vouloit éloigner tout ce qui pouvoit leur être suspect. Que je les priois de ne rien faire dans la suite sans ma participation; que je ne ferois rien de mon côté sans la leur, & que je voulois établir entre nous la derniere confiance.

Ils me remercierent, & après je m'en allai. Lorsque je sortis, je vis les fenêtres des prisons de l'Hôtel-de-Ville toutes pleines de nos soldats qui me demandoient leur liberté; je demandai à ces Mrs. qui me conduisoient ce qu'ils avoient fait, ils me dirent qu'il y avoit plusieurs accusations contre eux: je leur offris de les faire tous pendre dans les places publiques de la Ville, ils le refuserent, & me les rendirent tous; je les envoyai dès le soir à l'armée, & ils leur firent rendre leurs armes & leurs chevaux: il y avoit 40 ou 50 Cavaliers.

Comme je fus de retour à mon logis, je demandai à ces Messieurs s'ils étoient contents de moi. Avant que d'aller à l'Hôtel-de-Ville, ils m'avoient dit qu'il seroit bon de concerter ce que je dirois. Je sais sur quoi j'ai à parler; si j'y songeois, je ne ferois rien qui vaille, il faut que je dise tout ce qui me viendra dans la tête, & sur-tout mettez-vous derriere moi; si

l'on me regarde, je ne ſaurai plus où j'en ſuis. Ils me dirent qu'il avoit bien paru que je ne les voyois pas, & que j'avois fort bien parlé. J'étois revenue à mon logis pour y attendre des nouvelles de Mrs. de Beaufort & de Nemours : il n'en venoit point, ce qui me donnoit beaucoup d'inquiétude ; le ſoir très-tard Mr. de Beaufort me manda qu'il n'avoit pu venir, parce qu'il avoit attaqué Gergeau : cela me mit fort en colere, il le fit de ſa tête ſans en parler à Mr. de Nemours. Cette action fut fort imprudente & fort peu d'un Capitaine, elle étoit faite mal-à-propos : je n'en dirai rien, ſinon que nous voulions conſerver un pont que l'on rompit ; nous y perdîmes aſſez de gens, entr'autres Monſieur le Baron de Vitaux, homme de qualité, de mérite, & de réputation parmi les Gens de guerre ; il y reçut une bleſſure au menton, dont il mourut quelques jours après à Orléans. Je l'y avois fait porter pour être mieux traité ; tous les ſoins que l'on put prendre ne ſervirent de rien, c'étoit un homme nourri dès ſa naiſſance dans les armées de l'Empereur en Allemagne ; par-là l'on peut juger de ſon expérience dans la guerre, où il avoit reçu un honneur aſſez extraordinaire & digne de remar-

que, & que peu de gens ont eu, de faire le coup de pistolet contre trois Rois, savoir de Boheme, de Pologne & de Suede, & même il perça le chapeau de ce dernier. Les médecins dirent qu'il mourut de chagrin; c'étoit un homme couvert de coups, qui avoit servi le Roi fort long-temps: & même à la bataille de Rocroy, il contribua beauboup à la victoire, autant que les Officiers qui ont un Chef aussi brave, aussi grand Capitaine, & aussi généreux que Mr. le Prince, pouvoient y servir; ensuite il ne fut pas récompensé comme il croyoit le mériter: ce qui l'obligea de quitter, & de s'en aller chez lui en Bourgogne, où Monsieur l'envoya querir. Lorsque notre armée fut en Beausse, comme j'ai dit, elle étoit fort en état d'agir; nos coureurs alloient jusqu'à Blois, & donnoient beaucoup d'effroi: Monsieur desiroit & vouloit une entreprise considérable, & croyoit que Mr. de Beaufort déféreroit à ses avis, ce qu'il ne fit pas; je crois aussi qu'il avoit ordre de Monsieur de ne rien faire: le bon-homme Vitaux se fâchoit de ne point faire paroître combien il étoit capable dans la guerre. L'on manqua encore une autre fois Gergeau; de sorte que toutes ces circonstances causerent plus sa mort que

sa blessure. Il mourut fort chrétiennement & avec beaucoup de résolution. J'eus soin qu'on lui rendît tous les honneurs funebres qui furent possibles, & je le fis enterrer à Saint Pierre à Orléans : on lui a mis une épitaphe que plusieurs ont cru que j'ai fait faire, parce qu'elle est fort frondeuse ; je ne l'ai cependant vue que long-temps après.

Revenons à Mr. de Beaufort ; la colere que j'avois contre lui se passa contre Breile qu'il m'avoit envoyé ; on lui dit de n'en rien dire à son maître, auquel je mandai de me venir trouver le lendemain, & Mr. de Nemours aussi. Comme j'eus reçu le matin de leurs nouvelles, l'on mit en délibération si je proposerois à Messieurs de Ville de les faire entrer : je jugeai que cela n'étoit pas à propos, & que ce seroit leur donner quelque soupçon de faire entrer nos Généraux accompagnés de tous les Officiers qu'ils ne pouvoient se dispenser de mener avec eux ; de sorte que cette difficulté fut vuidée par la résolution que je fis d'aller au fauxbourg parler à eux. Il en naquit une de cette résolution : ces Messieurs doutoient que je dusse sortir de la ville, de crainte que l'on ne me laissât pas rentrer. Pour moi je ne mis point cela en doute,

& j'étois très-assurée que l'on me laisseroit rentrer, & qu'ainsi je ne ferois aucune difficulté de sortir, & que dans le peu d'intelligence qui étoit entre nos Généraux, ils ne prendroient aucune résolution qu'en ma présence, & que la marche de l'armée étoit si nécessaire, qu'il falloit absolument que j'allasse la faire résoudre ; & que pour lever tous soupçons, je mettrois pied à terre à la porte de la ville, que j'y laisserois mon carrosse & mes Gardes, & qu'il n'y auroit rien à craindre. J'envoyai querir Mrs. de Ville, auxquels je dis : „ Comme je ne veux rien „ faire sans votre participation, j'ai voulu vous avertir que je vais dans le faux-„ bourg St. Vincent voir Mrs. les Ducs de „ Beaufort & de Nemours, pour faire partir „ l'armée dès demain ; & quoique j'eusse „ cru que vous auriez été bien-aises de les „ voir, je n'ai pas voulu vous le proposer „ dans l'appréhension que la quantité des „ Officiers qui les suivent ne donnât quel-„ que soupçon au menu peuple. „ Ils me remercierent de ma bonté, je partis aussitôt, & j'exécutai à la porte ce que j'avois résolu. Mrs. les Comtes de Fiesque & de Grammont demeurerent sous la porte à entretenir Monsieur le Maire & quelques Echevins. J'entrai dans une fort miséra-

ble maiſon dégarnie de tout, où tous ces Meſſieurs arriverent auſſi-tôt après moi. Mr. de Beaufort me ſalua aſſez froidement, Mr. de Nemours me fit de grands compliments ſur ce qui s'étoit paſſé à mon entrée, comme fit tout ce qui étoit-là d'Officiers. Après avoir parlé quelques moments de ma conquête, je leur dis qu'il falloit parler des affaires pour leſquelles on étoit venu; de ſorte que tous les gens qui n'aſſiſtoient pas au Conſeil ſortirent; il ne demeura que Mrs. de Nemours, Beaufort, de Clinchamp, Lieutenant-Général des étrangers, le Comte de Tavanne qui étoit de l'armée de Mr. le Prince, & les Maréchaux-de-camp des deux armées, Coligny, Maré, Langue, Valon, & Villars Orondate : le Comte de Hollac & Saumery ne l'étoient pas; comme ils commandoient, le premier le régiment des Etrangers, le ſecond celui de Cavalerie de S. A. R., & l'autre celui d'Infanterie, je fus bien-aiſe de les y faire entrer. Gouville y étoit auſſi Maréchal de bataille de l'armée de Mr. le Prince, Mrs. de Rohan & Flamarin y aſſiſterent auſſi, Mrs. de Fieſque, Bréauté & de Fontenac étoient en un coin, & Mrs. de Croiſſy & Bermont. Clérambaut ne voulut pas être du Conſeil, quoique Maréchal-de-camp,

à cauſe qu'il ſervoit en Guyenne. Pradine, Préſontaine & la Tour étoient auſſi à l'autre coin de la chambre.

La grande queſtion étoit de ſavoir de quel côté iroit l'armée; Valon opina le premier pour Montargis; Clinchamp fut de cet avis; celui de Tavanne fut d'aller paſſer la riviere à Blois, & Mr. de Nemours auſſi, qui ſe mit fort en colere contre ceux qui étoient d'avis contraire : il vouloit que l'on paſſât la riviere à quelque prix que ce fût, quoiqu'il m'eût promis le contraire. Je le lui dis, il ſe mit en une furie horrible contre moi; nous étions Mr. de Beaufort & moi ſur un coffre de bois, & Clinchamp, qui ne ſe pouvoit tenir debout long-temps à cauſe d'une vieille bleſſure, étoit aſſis ſur un châlit. Après que tout le monde eut opiné, je demandai à ces Mrs. les Conſeillers leurs avis, ce qu'ils refuſérent d'abord, & ils dirent que ce n'étoit pas-là leur métier; à quoi je repliquai que ce n'étoit pas non plus le mien : de ſorte qu'ils ſe laiſſérent aller à nos perſuaſions, & furent du grand avis qui fut le mien : j'opinai de même. L'on jugera aiſément que ce ne fut pas bien, les Demoiſelles parlent pour l'ordinaire mal de la guerre; je vous aſſure qu'en cela, comme en toute autre cir-

conſtance, le bon ſens regle tout, & que quand on en a il n'y a Dame qui ne commandât bien des armées. Je conclus pour Montargis, c'étoit le meilleur pays où les troupes ſubſiſteroient bien ; que ſi on y arrivoit aſſez-tôt, l'on pourroit envoyer des gens à Montereau ; qu'ainſi l'on ſeroit maître des rivieres de Loire & d'Yonne, & que l'on couperoit le chemin à la Cour, que l'on empêcheroit d'aller à Fontainebleau ; que l'avis de Blois me paroiſſoit mauvais, en ce que l'on iroit dans un pays où l'armée des ennemis avoit été trois ſemaines & avoit tout pillé, & que de donner 10 jours de marche aux ennemis, quand on les pouvoit couper, il me ſembloit que ce n'étoit pas prendre le bon parti ; que tout le monde avoit été pour Montargis, qu'il y falloit aller abſolument. Mr. de Nemours ſe mit à jurer & à peſter que l'on abandonnoit Mr. le Prince, & que s'il faiſoit bien, il ſe ſépareroit de Monſieur. Je lui dis que je croyois que Mr. le Prince le déſavoueroit de ce qu'il diſoit, & qu'il ne devoit point avoir un tel emportement ſur une affaire qui n'étoit point contre les intérêts de Mr. le Prince, qui m'étoient auſſi chers qu'à lui. Je lui dis tout ce que je pus pour le ramener, il me menaça de s'en aller ; je le priai de m'en

avertir quand il le voudroit faire, parce que les ennemis étoient proche & forts ; qu'il étoit bon de ſavoir bientôt s'il ſe voudroit ſéparer des troupes de Monſieur ; que je ne voulois pas qu'elles paſſaſſent la riviere, & que je verrois à les mettre en lieu de ſûreté. Il étoit ſi en colere qu'il ne ſavoit ce qu'il diſoit, il ſe mit encore à peſter & à jurer que l'on trompoit Mr. le Prince, & qu'il ſavoit bien qui c'étoit. Mr. de Beaufort lui demanda, qui eſt-ce ? Il lui répondit : c'eſt vous ; ſur quoi ils ſe frapperent tous deux. Comme j'avois la tête tournée, & que je parlois à Clinchamp, je ne vis point qui frappa le premier ; j'ai ſu de ceux qui y étoient que ce fut Mr. de Beaufort, & c'eſt ce qui a cauſé ce qui eſt arrivé depuis ; ils mirent l'épée à la main, & l'on ſe jetta deſſus pour les ſéparer. Au moment, tout le monde qui étoit dehors entra ; ce fut une confuſion & un bruit horrible, dont Mr. de Clinchamp fut bien ſcandaliſé : parmi les étrangers, on a plus de reſpect envers les gens à qui l'on en doit. Mr. de Nemours ne voulut jamais donner ſon épée à perſonne qu'à moi avec grande peine, je la donnai au Lieutenant des Gardes de Monſieur, qui étoit avec moi, auſſi-bien que celle de Mr. de Beaufort, que je menai dans

un jardin. Il se mit à genoux devant moi, & me demanda pardon avec tous les déplaisirs possibles de m'avoir manqué de respect. Mr. de Nemours n'en fit pas de même; il fut une heure dans une telle furie, que rien n'étoit égal : je le prêchois, & lui disois que cette action étoit la plus désavantageuse du monde pour le parti, & que les ennemis s'en réjouiroient comme d'un grand avantage qu'ils remportoient sur nous; qu'il montrât en cette occasion le zele qu'il avoit pour le parti de Mr. le Prince; qu'il sacrifiât sa passion à ses intérêts: il n'entendoit rien. D'un autre côté j'étois en grande inquiétude de voir qu'il étoit une heure de nuit, & que j'avois à rentrer dans une ville où le bourgeois pouvoit s'allarmer: il y avoit sujet de le craindre; néanmoins je ne voulus point partir que je ne les eusse raccommodés. Coligny & Tavanne presserent si fort Mr. de Nemours, qu'ils obtinrent avec beaucoup de peine qu'il me feroit des excuses : je le priai d'embrasser Mr. de Beaufort, il me le promit d'une fort méchante maniere, il falloit prendre de lui ce que l'on pouvoit. Je m'en allai querir Mr. de Beaufort, & je dis à l'un & à l'autre tout ce que je croyois qu'ils se devoient dire. Je savois bien

que Mr. de Nemours n'auroit pas dit à Mr. de Beaufort ce qu'il devoit lui dire. Mr. de Beaufort témoigna la derniere tendresse à Mr. de Nemours, & beaucoup de douleur de s'être emporté contre son beau frere. L'autre ne lui dit rien, & l'embrassa comme il auroit fait un valet. La tendresse de Mr. de Beaufort alla jusqu'à pleurer, de quoi la compagnie rit un peu, & moi toute la premiere ; ce que je ne devois pas faire : je ne pus m'en empêcher. Cette dispute un peu calmée, je m'en allai, j'ordonnai à leurs Officiers de garder chacun leur Général, & de ne leur pas obéir, jusqu'à ce qu'ils se fussent tout-à-fait racommodés, & leur enjoignis de tenir la main à les remettre en bonne intelligence.

Je retournai en ma Ville, où je trouvai quantité de Bourgeois qui étoient ravis de me revoir sans que pas un demandât pourquoi j'avois tant tardé, ni témoignât de défiance du séjour que j'avois fait dans le Fauxbourg ; je le dis pourtant aux principaux, comme pour leur en donner part. Dès que je fus en mon logis, je dépêchai un courier à Monsieur, pour lui donner avis de tout ce qui s'étoit passé, & le lendemain j'envoyai les ordres à l'armée de marcher, qui partit le jour d'après

dès la pointe du jour. J'écrivis à Mrs. de Nemours & de Beaufort pour les prier de bien vivre enſemble ; ils m'envoyerent un courier, pour m'aſſurer qu'ils avoient ſatisfait à mes ordres, tant en cela qu'à marcher, & Mr. de Clinchamp me manda qu'ils avoient dîné enſemble.

Le Samedi de Pâques l'on me vint dire le matin qu'il y avoit du canon à St. Meſmin, qui avoit remonté ſur la riviere depuis Blois, & qu'ils attendoient de quoi le mener & l'eſcorter à l'armée. A l'inſtant j'envoyai querir ces Meſſieurs, & je leur dis : Voici une occaſion ; il faut aller à St. Meſmin ; j'irai à cheval, & tous mes chevaux de carroſſe ſerviront à amener ici le canon : tout ce qui eſt à moi montera à cheval ; il y aura 100 bons hommes bien montés ; je prendrai 200 Mouſquetaires de la Ville, ainſi l'eſcorte ſera aſſez forte, & nous aurons leur canon. Ils ſe mirent tous à rire de voir l'envie que j'avois de faire quelque choſe ; je ne trouvois rien d'impoſſible : ils me dirent que ſi j'avois des troupes, cela ſe pourroit faire ; mais que n'en ayant point, cela étoit difficile, dont je fus très-fâchée. Je reçus le même jour la réponſe de S. A. R. à la lettre que je lui avois écrite, qui me donna une ſenſible joie, par la tendreſſe dont elle me

parut remplie ; ce qui m'oblige de la mettre ici.

MA FILLE, *vous pouvez penser la joie que j'ai eue de l'action que vous venez de faire ; vous m'avez sauvé Orléans, & assuré Paris : c'est une joie publique, & tout le monde dit que votre action est digne de la petite-fille de Henri le Grand. Je ne doutois pas de votre cœur ; mais en cette action j'ai vu que vous avez encore plus de prudence que de cœur. Je vous dirai encore que je suis ravi de ce que vous avez fait, autant pour l'amour de vous, que pour l'amour de moi. Dorénavant faites-moi écrire par la main de votre Secretaire les choses importantes, pour les raisons que vous savez.*

GASTON.

Cette raison est que j'écris si mal, qu'on a toutes les peines du monde à lire mon écriture.

A mon arrivée à Orléans, je reçus force plaintes des Bourgeois & Gentilhommes des environs, des désordres des gens de guerre, qui prenoient les bestiaux & les chevaux des laboureurs, battoient &

faiſoient toutes les violences imaginables, à ce que l'on diſoit; brûloient les pieds des payſans pour avoir de l'argent: enfin tous les contes fabuleux que l'on fait aux bonnes femmes des champs. Comme je ſuis fort ſenſible à la miſere des pauvres, cela m'attendrit; & aimant fort la juſtice, je fis faire de grandes perquiſitions pour y donner ordre; les beſtiaux & les chevaux que l'on trouva dans les quartiers furent rendus, & les laboureurs retournerent à leurs charrues, 24 heures après mon arrivée, comme en pleine paix; l'on alla auſſi aux marchés. Pour tous les autres déſordres & violences, ils furent trouvés faux, & je fis tout rendre; de ſorte que l'on me donna autant de bénédictions dans la campagne que dans la Ville. On ne vendoit plus le ſel, & les autres droits du Roi ne s'y payoient plus; ceux qui avoient accoutumé de les recevoir s'étoient cachés, craignant autant pour leurs perſonnes que pour l'argent qu'ils avoient déja reçu; & ce n'étoit pas ſans raiſon, par l'exemple de ce qui avoit déja été fait dans les autres Villes.

On crut ſi bien que je devois mettre la main ſur cet argent, qu'on me vint donner avis qu'il y avoit des ſommes conſidé-

rables, & que je les pouvois prendre. Pour me le mieux perſuader, l'on me dit que je le devois faire pour payer nos troupes, & pour en lever de nouvelles; que ce ſeroit rendre un grand ſervice au parti; que je le pouvois même garder pour moi. Je ne fus pas ſeulement fâchée, mais j'eus même horreur de cette derniere propoſition. La premiere m'auroit pu toucher, ſans la crainte que j'avois que cela ne fît quelque préjudice aux particuliers qui en étoient chargés; ainſi je n'écoutai rien là-deſſus. Je fis venir tous les Receveurs qui étoient à la Ville & aux environs, pour les raſſurer, & pour leur dire qu'ils ne craigniſſent rien; que l'argent du Roi ſeroit en ſûreté, qu'ils continuaſſent leurs emplois. J'ai toujours cru qu'il faut en tout temps rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar. Cette regle a été faite auſſi-bien pour les Souverains, que pour les Sujets, & ils ſont obligés de la ſuivre également. Je les aſſurai tous de ma protection, ſous laquelle ils recommencerent la levée de tous les droits du Roi, dont ils me ſurent un très-bon gré, & je m'en ſus auſſi à moi-même de n'avoir manqué à aucuns de mes devoirs. Il y avoit quelques Officiers du Préſidial qui avoient des parents dans le ſervice du C. Mazarin, qui ne ſavoient

s'ils devoient ſortir ou demeurer; je les envoyai querir, & leur dis que, pourvu qu'ils ne ſe mêlaſſent de rien, je les laiſſerois en repos chez eux; ce qu'ils firent: ce ſont d'honnêtes gens qui s'appellent Bracher; leur oncle, nommé Belebat, étoit Receveur de la Ville.

Comme je revenois de Complies des Filles de Sainte-Marie, l'on me dit que Mr. le Préſident de Neſmond, & Mrs. les Conſeillers du Parlement de Paris, députés vers le Roi pour lui remontrer la néceſſité qu'il y avoit pour le bien de l'Etat, d'éloigner Mr. le C. Mazarin, étoient à la porte d'Orléans, qui attendoient, il y avoit une heure, pour entrer. A l'inſtant je donnai ordre qu'on y allât, & Mrs. de Croiſſy & de Bermont furent au-devant d'eux. Auſſi-tôt après leur arrivée, ils me vinrent voir, & me firent part du ſujet de leur voyage, quoique je le ſuſſe; je leur en donnai de tout ce qui s'étoit paſſé à Orléans depuis que j'y étois, & de toutes les choſes que j'avois deſſein de faire; ce qu'ils approuverent fort. Ils y ſéjournerent le lendemain à cauſe de la Fête; & comme ils étoient en mon logis, on leur vint dire qu'il y avoit un valet de pied de la part du Roi qui les demandoit avec des lettres. Ils s'en allerent, & auſſi-

tôt après les avoir lues, ils me les envoyerent montrer par Monsieur de Bermont leur confrere, qui étoit avec moi. Ces lettres portoient que le Roi leur ordonnoit de l'aller attendre à Gien, où il se rendroit dans peu de jours. Ces Messieurs répondirent qu'en passant à Sully, ils s'y arrêteroient pour voir s'ils pourroient avoir l'honneur d'être ouis de Sa Majesté; sinon qu'ils passeroient à Gien. Ils partirent le lendemain; ils me demanderent deux de mes Gardes pour les escorter, jusqu'à ce que l'escorte que j'avois mandée qu'on leur envoyât de l'armée les eût joints. Ces Gardes rapporterent une nouvelle qui me donna grande joie, qui fut l'arrivée de Monsieur le Prince à l'armée. Je ne pouvois croire, tant je le desirois; & dans la crainte que cela ne fût point vrai, je ne voulus pas que l'on le dît. Le lendemain à mon réveil j'en eus la certitude par Guitaut, qu'il m'envoya aussi-tôt après être arrivé à l'armée; par lequel il m'écrivit, & me fit faire toutes les civilités & les assurances de services possibles, comme vous pouvez voir par sa lettre.

MADEMOISELLE,

Auſſi-tôt que j'ai été arrivé ici, j'ai cru être obligé de vous dépêcher Guitaut, pour vous témoigner la reconnoiſſance que j'ai de toutes les bontés que vous faites paroître pour moi, & en même-temps de me réjouir avec vous de l'heureux ſuccès de votre entrée à Orléans. C'eſt un coup qui n'appartient qu'à vous, & qui eſt de la derniere importance. Faites-moi la grace d'être perſuadée que je ſerai toujours inſéparablement attaché aux intérêts de Monſieur, & que je vous témoignerai toujours que je ſuis avec tous les reſpects & la paſſion imaginables,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LOUIS DE BOURBON.

La joie que j'eus de ſon arrivée fut très-grande; car j'eſpérois que ſa bonne fortune accoutumée ſeroit avantageuſe au parti, & qu'elle ne l'abandonneroit pas dans les occaſions à l'avenir, comme elle avoit fait par le paſſé: ce qui parut bientôt après. Je me fis conter par Guitaut toutes

toutes les aventures qui lui étoient arrivées par le chemin, il se sauva miraculeusement des troupes du Roi, car Sainte-Maure ne le manqua que d'un quart-d'heure; s'il eût été pris, on ne lui auroit point fait de quartier : ç'auroit été un grand malheur pour la France de perdre un Prince qui l'a si bien servie, & qui continue toujours en faisant la guerre au C. Mazarin pour tâcher de le chasser. Il est vrai que les services qu'il lui rend présentement ne paroissent pas aux yeux tels que ceux des batailles de Rocroy, Fribourg, Norlingue & de Lens, & d'un nombre infini de places qu'il a prises; mais il faut que les intentions des Grands soient comme les mysteres de la foi, il n'appartient pas aux hommes d'y pénétrer; on les doit révérer, & croire qu'elles ne sont jamais que pour le bien & le salut de la patrie. L'on doit juger ainsi de celles de Mr. le Prince, puisque c'est l'homme du monde le plus raisonnable. Il fut assez embarrassé à une hôtellerie de son déguisement, car il faisoit le valet; & comme on lui dit de brider & seller un cheval, jamais il n'en put venir à bout.

Pendant sa prison, Mr. de Vendôme eut le Gouvernement de Bourgogne par commission; Mr. le Comte d'Harcourt,

celui de Normandie; le Maréchal de l'Hôpital, celui de Champagne, dont il est Lieutenant du Roi. A leur sortie, Mr. le Prince changea celui de Bourgogne en celui de Guyenne avec Mr. d'Epernon, & le Prince de Conti reprit la Champagne jusqu'à ce que Mr. le Duc d'Enguien fût en âge de l'avoir; car c'est le Berry qui est à Mr. le Prince de Conti. L'on passa en ce temps-là le contrat de mariage au Palais-Royal, en présence de Leurs Majestés, de Mr. le Duc d'Enguien avec ma sœur de Valois, troisieme fille du second mariage de Monsieur. J'ai parlé de l'échange de ces Gouvernements, parce que l'on n'auroit pas compris comment Mr. le Prince, n'étant pas bien à la Cour, l'on lui avoit laissé passer toute la France pour aller à Bordeaux; & comme il y avoit long-temps qu'il parloit de faire ce voyage pour s'y faire recevoir, cela ne surprit point. Il fit faire une litiere pour faire son entrée, la plus magnifique du monde: comme il portoit encore le deuil, elle étoit noire, toute chamarrée d'argent, & son carrosse de même.

Outre les avantages que l'on pouvoit espérer de la venue de Mr. le Prince, comme j'ai déja dit, elle étoit d'une nécessité extrême, les Ducs de Beaufort &

de Nemours n'étant réconciliés qu'en apparence, & ne l'étant point dans le cœur. Cela faisoit naître sans cesse des démêlés entr'eux, qui causoient des divisions & partialités parmi les Officiers, & avoient mis tels soupçons dans les régiments étrangers, qu'ils étoient presque tous prêts à quitter; & pour y rémédier, Mr. de Clinchamp & les autres Officiers généraux avoient résolu de m'envoyer prier de venir à l'armée, pour que toutes choses parussent se faire avec ma participation, & que cela seul pourroit rétablir la confiance des étrangers, qui en avoient beaucoup en moi. Ce n'est pas que ces Mrs. les Généraux fissent rien de leur tête depuis que je fus à Orléans; ils envoyoient tous les jours me rendre compte de toutes choses, sur quoi j'ordonnois ce qui me plaisoit. Mr. de Clinchamp envoyoit aussi tous les jours, & il étoit plus soigneux de me rendre toutes sortes de respects & de devoirs que les gens de Monsieur; & quand j'envoyois des Officiers en sauve-gardes pour conserver des maisons ou villages, j'envoyois plutôt de ceux de Mr. de Clinchamp que des nôtres.

Dieu les délivra de l'embarras où ils étoient en leur envoyant un Général, le

plus habile & le plus expérimenté qui ſoit au monde. En arrivant, on l'arreta à la garde; il trouvoit mauvais que l'on ne le laiſſât pas paſſer, & ne vouloit pas dire qui il étoit. Un Colonel Allemand, nommé d'Eſtouan, qui étoit de garde comme il arriva, ſe douta que c'étoit Mr. le Prince, mit pied à terre, & lui embraſſa les genoux : à l'inſtant toute l'armée le ſut, & ce fut la plus grande joie du monde. Il jugea qu'il étoit néceſſaire de tenir conſeil pour délibérer ce qu'il y auroit à faire, voyant bien que l'on ne pouvoit pas demeurer plus long-temps au poſte où on étoit, tant à cauſe du lieu, que pour l'utilité des affaires. Mr. de Nemours, qui croyoit qu'il changeroit tout ce qu'on avoit réſolu, & qu'il ſuivroit ſon avis, lui conta tout ce qui s'étoit paſſé dans le fauxbourg d'Orléans. Mr. le Prince dit que les réſolutions priſes dans un conſeil où j'avois bien voulu être devoient être ſuivies, quand elles ne ſeroient pas bonnes; mais que celles que l'on avoit priſes étoient telles que le Roi de Suede n'eût pu mieux prendre ſon parti, & que pour lui il l'auroit fait quand je ne l'aurois pas ordonné, dont Mr. de Nemours fut fort attrapé; de ſorte qu'il fit marcher l'armée à l'inſtant,

& alla droit à Montargis. Lorſque l'armée y avoit été, Mr. de Beaufort y avoit laiſſé cent Mouſquetaires de S. A. R. (car l'on appelloit les Régiments de Monſieur ainſi) & 50 maîtres de celui de Cavalerie; de ſorte que l'on croyoit que ces gens-là étoient maîtres de Montargis, & j'avois envoyé un ordre aux habitants & au Gouverneur d'y recevoir l'armée. Mr. le Prince ayant appris cela, ne douta pas d'y être reçu; mais les gens de Monſieur, qui ſont peu prévoyants, & qui ne ſongent pas toujours à ce qu'ils font, avoient donné un ordre de Monſieur à Mr. Faure, qui en étoit Gouverneur, pour faire retourner à l'armée les Mouſquetaires & les Cavaliers.

En partant, les Secretaires de Monſieur avoient donné au mien des blancs ſignés de S. A. R. pour s'en ſervir quand je le jugerois à propos; de ſorte que quelquefois j'en envoyois dans le commencement. C'étoit donc un de ceux-là qu'un Garde avoit porté à Montargis; il trouva ces troupes ſorties du matin ſeulement. Sur le bruit de l'arrivée de l'armée, il y eut quelqu'effroi dans la Ville; & Mondreville, Gentilhomme de ce pays-là, qui eſt au Cardinal, ſe ſervit de cette frayeur pour obliger les Bourgeois à fermer les portes. Mr. le

Prince leur envoya dire qu'ils les ouvrissent, & regarda à sa montre, & leur manda, que si dans une heure ils n'ouvroient les portes, il feroit piller la Ville & pendre les habitants. Ils obéirent : nous disions qu'il avoit pris Montargis avec sa montre. J'écrivis au Secretaire de Monsieur de bonne maniere, & j'avois quelque raison d'être un peu fâchée ; car sachant que j'étois plus proche qu'eux, ils me devoient laisser faire, & je menaçai fort sur cela de tout quitter & de m'en aller.

Je renvoyai Guitaut, & avec lui un Gentilhomme pour aller faire mes compliments à Mr. le Prince. Mr. le Comte de Fiesque & tous les autres Mrs. allerent le voir aussi. Pendant leur absence, ces Mrs. du Parlement repasserent, qui avoient vu le Roi à Sully, à qui la remontrance avoit aussi peu profité que les précédentes. La réponse étant enregistrée au Parlement, il seroit inutile de la mettre ici. Mr. de Nesmond me demanda où étoient ces Mrs. les Conseillers : je lui dis qu'ils étoient aller voir Mr. le Prince. Il me répondit : Si vous le leur avez commandé, ils ne sauroient faillir ; mais vous les auriez pu dispenser de ce voyage, il ne convient guere à des gens de notre métier d'aller

ainſi parmi les armées, non plus que d'opiner au Conſeil de guerre : ce que je ne crois pas qu'ils ayent fait. Je lui dis qu'ils n'avoient garde.

Monſieur m'écrivoit très-ſoigneuſement, tantôt de ſa main, & quelquefois de celles de ſes Secretaires, car il n'aime pas à écrire. Goulas me manda que Monſieur avoit jugé néceſſaire de m'envoyer un plein pouvoir pour commander dans tout ſon appanage comme lui-même, & pour que les Officiers de l'armée m'obéiſſent. Je mandai que cela n'étoit pas néceſſaire, & que l'on m'obéiſſoit très-volontiers; & j'eus aſſez de vanité pour croire que cela choquoit l'autorité de ma naiſſance, qu'on s'imaginât qu'un morceau de parchemin m'en pût donner : pourtant il ne laiſſa pas à quelques jours delà d'envoyer cette Patente à Préfontaine, qui la garda dans ſa caſſette, ſans que perſonne le ſût, ne jugeant pas à propos de le dire.

Au retour de ces M^rs^. qui étoient allés rendre leurs devoirs à M^r^. le Prince, ils me dirent qu'il ſouhaitoit fort de me venir voir, mais qu'il ſeroit bien-aiſe de ſavoir ſi on le trouveroit bon à Orléans. Le Marquis de Sourdis avoit eu une con-

duite dans toute cette affaire, qui donnoit assez de sujet de croire qu'il étoit Mazarin. Pourtant comme l'on doit juger des gens selon leur intérêt, le sien n'étoit pas de l'être, tous ses établissements dépendants presque de Monsieur. Il a toujours été assez de mes amis : je le pris un jour à part pour lui demander sincérement pour qui il étoit ; que sa conduite envers Monsieur étoit assez mauvaise : mais que je voulois croire aussi que l'on lui avoit rendu de mauvais offices, & qu'à l'avenir il se conduiroit tout autrement, & particuliérement ayant à faire à moi ; que de cette sorte il répareroit le passé. Il me fit mille protestations de services, & m'assura qu'il en rendroit à Monsieur & à moi en toutes choses, & que j'aurois sujet d'être satisfaite de lui ; je le crus sincérement, & qu'il feroit en toutes occasions ce que je voudrois : ce qui me fit croire qu'il auroit de la joie de voir Mr. le Prince. Mais le lui ayant proposé, il me dit que je me gardasse bien d'en parler, & que je gâterois tout si je le proposois à la Ville, ce qui ne me rebuta point. J'envoyai quérir Mrs. de Ville, à qui je donnai une lettre de Monsieur, qui portoit qu'ayant su l'arrivée de Mr. le Prince à

l'armée, & qu'il feroit peut-être néceſſaire qu'il vînt à Orléans pour me voir ; qu'en ce cas-là ils euſſent à le recevoir ſelon ſa qualité, & comme étant parfaitement uni à ſes intérêts. Ils me dirent qu'ils s'en alloient aſſembler la Ville pour voir cette lettre qu'ils doutoient être venue de Paris ; ils avoient quelque raiſon en cela, car elle n'avoit fait de chemin que de la chambre de Préfontaine à la mienne. J'appris que la peur que le Marquis de Sourdis avoit de la venue de Mr. le Prince, étoit qu'il craignoit qu'il ne le chaſſât. Cette penſée me fâcha ; car ſi je l'avois voulu mettre dehors, je n'aurois eu que faire de Mr. le Prince, j'avois aſſez d'autorité, & où il auroit été queſtion de la montrer, je n'aurois pas voulu que Mr. le Prince y eût été, dans la crainte que l'on eût cru que la mienne ſeule n'eût pas été aſſez forte ſans ſoutien.

Le ſoir Mrs. de Ville me vinrent dire qu'ils ne pouvoient point recevoir Mr. le Prince ſans envoyer à Monſieur ; ce que je trouvai fort mauvais, & je leur dis qu'il n'étoit pas néceſſaire d'envoyer à Paris, que Monſieur m'avoit écrit que tout ce que je ferois il le trouveroit bon, & trouveroit fort mauvais s'ils ne faiſoient les choſes que je deſirois. Sur cela

je m'emportai un peu, je les grondai fort, & je leur dis qu'ils s'en repentiroient, & que j'envoyerois dans une heure Préfontaine leur dire ce que je voulois qu'ils fiſſent. Je dis à ces M^rs^. qui étoient avec moi, qu'il falloit pouſſer cette affaire ; & que ſi M^r^. le Prince, après avoir témoigné de deſirer de me voir, ne venoit point, parce que je n'aurois pas eu le crédit de le faire entrer dans Orléans, cela feroit voir que je n'y aurois point de crédit, & commettroit mon autorité & celle de Monſieur ; que je devois tout faire à l'égard de M^r^. le Prince dans le commencement d'un raccommodement. Je leur appris que Préfontaine avoit un pouvoir dans ſa caſſette, il l'alla quérir ; & après le leur avoir montré, ils me conſeillerent de le faire voir dans une aſſemblée générale que je propoſai de faire le lendemain. J'envoyai Préfontaine dire à la Ville que je voulois qu'on s'aſſemblât, & que je me trouverois à l'hôtel-de-Ville. Je mandai M^r^. de Sourdis, auquel je montrai mon pouvoir, & je lui demandai s'il n'y avoit rien qui le choquât ; il me dit que non, & qu'il ne feroit jamais difficulté de m'obéir. J'envoyai auſſi querir tous les principaux qui devoient être à cette aſ-

ſemblée, ſéparément, pour leur faire connoître mes intentions. J'en trouvai quantité de Mazarins, que je menaçai, & à qui je parlai en Demoiſelle de ma qualité. Il y en eut un aſſez hardi pour me dire que le nom de Mr. le Prince étoit aſſez odieux à la ville d'Orléans, & que ſon grand-pere y avoit fait de ſi grands maux que l'on ne le pardonneroit jamais au nom. Je lui dis : le mien étoit du même parti du temps dont vous me parlez, & il n'appartient pas à des Bourgeois d'Orléans, ni à qui que ce ſoit en France, de parler ainſi des Princes du Sang; on les doit reſpecter comme des gens qui peuvent être les maîtres des autres.

Le lendemain j'allai à l'Hôtel-de-Ville, où d'abord je dis que l'obéiſſance que l'on m'avoit rendue juſqu'à préſent m'avoit empêchée de faire voir le pouvoir que Monſieur m'avoit envoyé, & qu'étant perſuadée que l'on en devoit plus à ma naiſſance qu'à toutes les patentes, j'avois négligé de le montrer; mais puiſqu'il y avoit des gens qui n'étoient pas ſoumis, qu'il étoit bon de le leur faire voir. Préfontaine le donna au Greffier de la Ville; & après que la lecture en fut faite, je dis à l'aſſemblée : Préſen-

tement que vous voyez le pouvoir que Monsieur me donne, je pense que vous ne ferez plus de difficulté d'obéir à mes ordres. Je suis venue ici pour vous dire que Mr. le Prince étant arrivé à l'armée, desire de me venir voir; je ne doute point que vous ne lui rendiez tous les respects qui sont dus à sa naissance, & encore plus par l'union dans laquelle il est avec Monsieur, & à ma considération : c'est un Prince à qui toute la France a tant d'obligations, qu'il n'y a pas une Ville qui, en son particulier, ne lui doive toute la reconnoissance possible. Je m'étendis davantage que je ne fais sur ce que l'on devoit à la naissance & au mérite de Mr. le Prince, & à l'obéissance que l'on me devoit, & cela avec tant de fierté, que l'on m'accuse d'en avoir en toutes mes actions. D'abord je parlois trop bas, l'on ne m'entendit point : j'en fus assez étonnée, parce que je m'étois attendue que l'on me diroit que l'on feroit tout ce que je voudrois. Je ne me rebutai point, je recommençai, & je dis que je voyois bien que j'avois parlé trop bas, puisque l'on ne répondoit rien. Comme je finissois ces paroles, tout le monde cria : Tout ce qu'il plaira à Mademoiselle, il faut le faire, & que Mr. le Prin-

ce vienne. Je sortis satisfaite, & j'allai dépêcher un courier à Mr. le Prince. Le soir le Marquis de Sourdis me voulut parler; je le grondai fort, & lui dis qu'il n'avoit que faire de craindre Mr. le Prince; que si j'avois voulu le chasser, je l'aurois fait, & que je n'attendois personne quand je voulois faire des coups d'autorité.

Comme j'avois montré mon pouvoir à la Ville, il le falloit faire enrégistrer au Présidial. D'abord que l'on en parla à cette compagnie, quelques-uns en firent difficulté, sur ce que Mr. le Marquis de Sourdis étant pourvu par le Roi, Monsieur pouvoit lui commander, & non pas donner ce pouvoir à un autre, & qu'il n'y avoit point d'exemple que jamais fils de France en eût usé de cette maniere dans son appanage. J'en conférai avec les Conseillers du Parlement de Paris qui étoient avec moi, à qui je dis qu'il me sembloit qu'en l'état où j'étois à Orléans, rien ne me devoit être impossible, & que quand il n'y auroit point d'exemple de chose pareille, je serois bien-aise d'en faire un pour l'avenir; qu'il y avoit de la gloire de l'être d'une chose avantageuse comme celle-là, & que c'en seroit un à l'avenir pour tous les fils de

France, de pouvoir commettre en des occasions où il n'y avoit eu que le Roi qui l'eût fait. Comme la chose n'étoit pas injuste, ils furent de mon avis. J'envoyai querir les gens du Roi du Présidial, entre les mains desquels on mit cette patente, pour donner leurs conclusions; j'envoyai pareillement querir le Lieutenant-Général, homme fort Mazarin, & duquel j'étois fort mal-satisfaite. Comme cette affaire fut engagée, Saujon, Capitaine des Gardes de Monsieur, arriva, qui n'étoit pas trop bien avec moi, à cause de certaines intrigues qu'il avoit eues avec Mademoiselle de Fouquerolles, dont je n'étois pas satisfaite : car je n'aime pas que l'on se vienne mêler dans mon domestique, si je ne l'ordonne : il venoit chez moi, & je le souffrois; mais c'est être fort mal, quand on est réduit-là. Après avoir eu part à quelque confiance, il mit dans la tête du Marquis de Sourdis qu'il me feroit faire tout ce qu'il voudroit; de sorte que ledit Marquis en étant persuadé, & du crédit qu'il avoit auprès de Monsieur, s'imagina qu'il étoit fort à propos de ne me plus voir, & de prendre prétexte sur ce pouvoir qui choquoit le sien, quoiqu'il l'eût approuvé, & de ne vouloir point que l'on

l'enrégistrât ; de ſorte que tous ces Meſſieurs me vinrent trouver pour me dire qu'il ne falloit point ſe commettre, parce que Mr. de Sourdis faiſant une oppoſition à l'enrégiſtrement, ou je me trouverois néceſſitée à pouſſer une affaire de laquelle l'événement étoit incertain, ou à lui céder ; & pour me perſuader que la choſe n'étoit rien, ils me dirent ſans ceſſe ce que j'avois dit tant de fois, que la choſe étoit ſi au-deſſous de moi qu'il la falloit traiter de cette maniere. J'en convenois ; mais je trouvois que pour d'habiles gens, ils m'avoient embarquée mal-à-propos, puiſque c'étoit même contre mes ſentiments ; mais qu'il me ſembloit qu'étant au point où j'étois, la choſe étoit ſi peu importante, qu'il falloit l'achever, & que même en des bagatelles il étoit rude à des perſonnes comme moi de ſe dédire. Je me mis en colere, & je parlai quatre heures là-deſſus, tournant l'affaire de tous côtés, & leur faiſant voir toujours le but de quelque maniere que je la tournaſſe. Je ne ſais ſi j'étois bien fondée ; mais je défendis ſi bien ma cauſe, qu'ils en furent tous fort ſatisfaits, & me dirent que j'avois raiſon. Ils ne s'y rendirent pourtant pas ; de ſorte que ma colere ne ſe diminuant point, elle me

me mena jusqu'aux pleurs, m'écriant que l'on croiroit que Monsieur de Sourdis tiroit au bâton avec moi, & qu'il l'emporteroit. Enfin, après force lamentations impérieuses, (ce qui me faisoit enrager, c'est que tous m'avoient engagée à cela, & puis l'un après l'autre avoient changé) les Conseillers du Parlement avoient tenu ferme les derniers; car ils avoient été jusqu'à me dire qu'ils croyoient qu'on n'auroit pas fait cette difficulté de l'enrégistrer au Parlement de Paris, pour en faire l'exemple dont j'ai parlé. Ces Messieurs m'alléguoient que j'avois peu de crédit dans le Présidial, qu'ils étoient tous fort Mazarin, & que j'y devois avoir égard. Je n'en avois à rien, étant fort aheurtée à mon opinion; de sorte que tout le jour se passa ainsi, & tout le soir; & même comme je ne dormois point, je les envoyai réveiller les uns après les autres pour venir parler à moi, afin de tâcher de les engager séparément, & de les avoir tous pour moi lorsque je les reverrois tous ensemble. Le matin ils vinrent me dire que j'étois la maîtresse, que je ferois tout ce que je voudrois; mais qu'il falloit se rendre à la raison, & que ce seroit à cela que je me rendrois, & non à leurs très-humbles prieres, & qu'il étoit très-

important pour le ſervice de Monſieur que j'en uſaſſe ainſi. Enfin je me rendis, & j'envoyai Préſontaine dire à Meſſieurs du Préſidial de me venir trouver au retour de ma meſſe. Comme j'arrivai, & que je ſus qu'ils étoient dans mon logis, je me remis à pleurer, je fis fermer les fenêtres de ma chambre, j'eſſuyai mes larmes, & je les fis entrer, & leur dis que je ſavois qu'ils avoient opiné ſur l'affaire que je leur avois propoſée; que je les priois d'en demeurer-là, & de ne pas paſſer outre, & cela avec une mine riante comme ſi c'eût été la choſe du monde qui m'eût le plus ſatisfaite. Voilà le tempérament que ces Meſſieurs trouverent, à quoi je conſentis. Je laiſſe à juger ſi je ne me fuſſe pas mieux trouvée de ſuivre mes premiers ſentiments en cela, comme j'avois fait en autre choſe: Monſieur de Sourdis me revint voir, & nous nous raccommodâmes. Il avoit accoutumé de me donner tous les jours un paquet de confitures, en ayant de très-bonnes; & pendant notre démêlé, je n'en avois point eu; de ſorte que je dis à Mr. l'Evêque d'Orléans, qui nous raccommoda, qu'il me reſtituât tout ce qui m'appartenoit, ce qu'il fit; car je ne perdis pas un de mes paquets: ainſi j'en eus beaucoup au raccommodement.

Le lendemain que j'eus été à l'Hôtel-de-Ville pour la venue de Mr. le Prince, les Mazarins firent courir un bruit que j'avois eu un consentement forcé. J'envoyai querir le corps de Ville, dans lequel celui des Marchands est compris, auxquels je dis ce faux bruit, & que c'étoit une chose si ridicule à dire qu'elle se détruisoit d'elle-même, puisqu'étant dans leur Ville avec ma Maison seulement, je n'étois pas en état de leur rien faire faire de force; puis nous eûmes une conversation sur les affaires publiques, ce qui ne manquoit point toutes les fois qu'ils venoient chez moi; car cela tient les esprits alertes, & est très-bon en guerre civile. Je vis aussi les Capitaines de la Ville, qui font un Corps séparé à Orléans, auxquels je dis la même chose; de sorte que tous les entretiens de l'Etape & du Marteroy ne furent le soir qu'à tourner les Mazarins en ridicules, qu'à me louer, & souhaiter la venue de Mr. le Prince; lequel ne put venir dans le temps qu'il reçut mon Courier, car il étoit occupé au combat de Bleneau. La nouvelle de ce combat arriva à Orléans le matin par un Paysan, qui le dit au Capitaine qui étoit de garde à la porte, lequel à l'instant me l'amena; il me dit que Mr. le Prince

avoit gagné un combat. J'en eus grande joie : le soir elle fut changée en incertitude ; car j'appris par des gens qui avoient passé à Gien par eau, que M^r. de Nemours étoit blessé à mort ; je ne savois qu'en croire, n'ayant point de nouvelles de M^r. le Prince. Je fus tout le jour sur le pont pour voir arriver les bateaux qui venoient de Gien ; les gens qui étoient dedans disoient tous la même chose. Il m'envoya le lendemain à trois heures un Courier, m'écrivit la relation du combat, par laquelle cette action étoit mieux écrite que je ne pourrois faire moi-même ; c'est pourquoi j'ai jugé à propos de la mettre ici.

MADEMOISELLE,

Je reçois tant de nouvelles marques de vos bontés, que je n'ai point de paroles pour vous en remercier ; seulement vous assurerai-je qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service ; faites-moi l'honneur d'en être persuadée, & de faire un fondement certain là-dessus. J'eus hier avis que l'armée Mazarine avoit passé la riviere, & s'étoit séparée en plusieurs quartiers ; je résolus à l'heure même de l'aller

attaquer dans ses quartiers. Cela me réussit si bien, que je tombai dans leurs premiers quartiers avant qu'ils en eussent eu avis; j'enlevai trois régiments de Dragons d'abord, & après je marchai au quartier général d'Hocquincourt que j'enlevai aussi. Il y eut un peu de résistance; mais enfin tout fut mis en déroute; nous les suivîmes trois heures, après lesquelles nous allâmes à Mr. de Turenne; mais nous le trouvâmes posté si avantageusement, & nos gens si las de la grande traite, & si chargés du butin qu'ils avoient fait, que nous ne crûmes pas le devoir attaquer dans un poste si avantageux: cela se passa en coups de canon, enfin il se retira. Toutes les troupes d'Hocquincourt ont été en déroute, tout le bagage pris, & le butin va à 2 ou 3000 chevaux, quantité de prisonniers, & leurs munitions de guerre. Mr. de Nemours y a fait des merveilles, & a été blessé d'un coup de pistolet au haut de la hanche, qui n'est pas dangereux. Mr. de Beaufort y a eu un cheval de tué, & y a fort bien fait: Mr. de la Rochefoucault très-bien; Clinchamp, Tavanes, Valon de même, & tous les autres Maréchaux de Camp; Maré est blessé d'un coup de canon; hors cela nous n'avons pas perdu trente hommes. Je crois que vous

serez bien-aise de cette nouvelle, & que vous ne douterez pas que je ne sois,

MADEMOISELLE.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

LOUIS DE BOURBON.

A Châtillon-sur-Loing, ce 8 Avril 1652.

Ma joie fut augmentée, & mon inquiétude cessa, lorsque je sus que Mr. de Nemours n'étoit pas blessé dangereusement; je fus bien fâchée de la blessure du pauvre Comte de Maré, qui en mourut quelque temps après. Il y eut le nommé la Tour, Lieutenant-Colonel dans Languedoc, qui fut tué, & le Marquis de la Chaise, premier Capitaine au régiment de cavalerie de Valois, tous deux fort braves & honnêtes gens. Aussi-tôt que l'on sut à Paris cet heureux succès, cela fit un fort bon effet pour le parti, & donna bien de l'inquiétude aux personnes qui s'intéressoient pour Mr. de Nemours, quoique sa blessure ne fût pas mortelle. Madame de Nemours partit aussi-tôt pour le venir trouver, Mr. de Châtillon vint avec elle jusqu'à Montargis: elle disoit qu'elle alloit pour conserver sa maison de Châtil-

lon ; mais comme elle fut arrivée à Montargis, elle jugea que de-là elle conserveroit bien ses terres, & qu'il y avoit plus de sûreté pour elle à se mettre dans les filles de Ste. Marie, d'où elle ne sortoit que deux ou trois fois pour aller voir Mr. de Nemours ; quoique des Officiers qui vinrent à Orléans en ce temps-là, me dirent qu'elle alloit tous les soirs voir Mr. de Nemours toute seule avec une écharpe ; qu'elle croyoit être bien cachée, mais qu'il n'y avoit pas un soldat dans l'armée qui ne la connût.

Rien ne fut égal à la consternation de la Cour. Le jour de ce combat l'on envoya tous les bagages au-delà du pont, afin d'être plus en état de se sauver à la premiere allarme, & de rompre le pont. Si Monsieur le Prince eût bien connu le pays, quelque fatigués que fussent les soldats, il eût poussé les affaires bien avant, & par conséquent la Cour. Rien ne lui eût été plus aisé ; & comme Bleneau n'est qu'à trois lieues d'ici, & que j'y ai souvent passé en allant à Blois & à Orléans, je me suis fait montrer le lieu du combat ; mais je ne le voyois qu'avec regret, de quoi les choses n'allerent pas mieux pour nous ; car l'on n'auroit pas tant essuyé de chagrins que l'on a fait depuis. Ce fut un des

canaux de communication du Canal de Briare qui empêcha que l'on n'allât après Mr. de Turenne : car Mr. le Prince n'ayant perſonne du pays avec lui, & la nuit ne lui permettant pas de reconnoître les lieux, il ne ſavoit ſi c'étoit une riviere, & ſi elle étoit guéable : cela l'arrêta.

Auſſi-tôt après il fut obligé d'aller à Paris, Mr. de Chavigny lui ayant mandé que ſa perſonne y étoit néceſſaire, pour s'oppoſer à ce que Mr. le Cardinal de Retz pourroit faire contre lui en ſon abſence auprès de Son Alteſſe Royale. Il mena avec lui Mr. de Beaufort, & Mr. de Nemours y alla dès qu'il put être tranſporté. Pour moi j'étois à Orléans, où je me divertiſſois à faire prendre tous les couriers qui paſſoient, n'ayant plus autre choſe à faire. Les uns étoient chargés de dépêches, les autres de poulets & de lettres de famille aſſez ridicules ; de ſorte que quand je n'en faiſois pas de profit pour le parti, j'avois celui de m'en divertir. L'on prit des Gentilshommes du Poitou, par leſquels Mr. de Tellier écrivoit à des Intendants que l'Abbé de Guyon s'en alloit en Guyenne, Angoumois & Poitou, qui étoit chargé de toutes les affaires du Roi. A l'inſtant je réſolus de le faire arrêter, jugeant bien qu'il avoit

beaucoup de choſes qui regardoient les intérêts de Mr. le Prince en ces Provinces, & partant ceux de Monſieur, avec lequel il étoit fort uni. J'envoyai un Exempt des Gardes de Monſieur, qui étoit avec moi, avec ordre de l'arrêter lorſqu'il paſſeroit. Le jour qu'il partit, il arriva des Evêques à Orléans, & les Agents du Clergé qui venoient de la Cour : ils me vinrent voir; je leur demandai ſi l'Abbé Guyon étoit parti de Gien, ils me dirent qu'il étoit venu avec eux juſqu'à Sully : mais qu'il n'avoit oſé paſſer par Orléans de peur que je ne le fiſſe arrêter, que même il ne paſſeroit point à Blois. Je mandai à l'exempt de venir au-devant de lui à St. Laurent-des-Eaux : il y arriva ſi heureuſement, qu'il prit ſon valet avec ſa caſſette, où étoient toutes ſes dépêches; il ſut qu'il ne faiſoit que de partir, il courut après, & le prit près de Chambord où il le mena. Le Ralle étoit avec lui, & il l'arrêta auſſi, ſachant que c'étoit un brave homme, & grand ingénieur, & qui pouvoit nuire au parti. Il me le manda auſſi-tôt, & m'envoya la caſſette, dans laquelle on trouva force commiſſions pour lever des troupes; il y en avoit auſſi pour lever des deniers, & des ordres pour faire raſer le château de Taillebourg, qui eſt à Mr. le

Prince

Prince de Tarente, Mr. de la Trimouille le lui ayant donné en mariage. Il y avoit un projet pour assiéger Brouage, assez mal conçu, & encore plus difficile à exécuter. Le Cardinal Mazarin écrivoit à tous les Officiers-Généraux de l'Armée de Guyenne, & aux Gouverneurs des Places des Provinces que j'ai nommées, le tout en créance sur l'Abbé de Guyon : ce qui faisoit voir que sa prise étoit assez utile. Je l'envoyai à Blois, & dépêchai un Courier à Son Altesse-Royale : j'écrivis aussi à Monsieur le Prince, pour lui donner part de la capture que j'avois faite, & lui témoigner la joie que j'aurois si cela lui pouvoit être utile. Monsieur me manda de faire mener l'Abbé de Guyon à Montargis ; j'envoyai querir pour cela de l'escorte, & le Ralle demeura à Orléans sur sa parole, parce qu'il étoit malade.

En même-temps j'appris que Gouille, qui étoit Capitaine dans le Régiment de Cavalerie de Condé, avoit été fait prisonnier en escortant Me. de Châtillon, qui n'avoit osé s'en retourner à Paris à cause des périls du chemin : elle avoit été avec l'armée jusqu'à Etampes. J'envoyai un Trompette à Mr. de Turenne & au Maréchal d'Hocquincourt : je leur écrivis pour changer le Ralle contre Gouille ; ils me

manderent qu'ils l'avoient renvoyé à la priere de Madame de Châtillon; & le Maréchal d'Hocquincourt, qui étoit ami particulier du Ralle, me pria de le lui renvoyer, & qu'il espéroit bien cette grace de moi; qu'en revanche, de quelque qualité que pussent être mes prisonniers, il me les renvoyeroit. Aussi-tôt que j'eus reçu sa lettre, j'envoyai quérir le Ralle, & lui dis que je le mettois en liberté; mais que je serois bien-aise qu'il ne servît point contre nous, ce qu'il me promit, hors dans son Gouvernement de Rhetel, où il voulut être libre. Comme c'étoit une chose juste, je lui accordai; il partit pour continuer son voyage vers le Poitou, où il avoit des affaires particulieres. Comme je n'en avois plus à Orléans, l'impatience me prit d'aller à Paris; j'écrivis sans cesse à Monsieur & à Mr. le Prince, pour les presser de me donner congé. En l'attendant, j'eus la curiosité de savoir s'il n'y avoit personne à Orléans qui eût commerce avec la Cour, & on chercha les moyens de parvenir à le savoir. L'on trouva que pour cela il falloit faire arrêter un messager à pied, qui va deux fois la semaine d'Orléans à Briare, pour y porter les lettres que l'on envoye à Lyon, où le Courier ordinaire passe.

D'abord cette propoſition me déplut, ne comprenant pas de quel air l'on pouvoit faire prendre & ouvrir les lettres de mille marchands, dont cela pourroit interrompre le commerce; enfin comme l'on m'eut repréſenté l'utilité que le parti en pourroit recevoir, je m'y réſolus, pourvu que l'on ne ſût point qui l'avoit fait faire. Pour cela j'envoyai un valet-de-chambre de Mr. le Prince, qui paſſoit à Orléans avec quelques-uns de ſes Gardes, faire cette expédition, dont il revint heureuſement; car le ſoir il m'apporta toutes les lettres. Il y en avoit quantité de marchands, qui me firent grande peine à brûler pour la pitié que j'avois de l'embarras que cela leur feroit. Il y en avoit quantité de tous côtés pour la Cour, & entr'autres une de Guyenne en chiffre que j'envoyai à Mr. le Prince, qui la fit déchiffrer, & qui me manda lui avoir été fort utile. Il n'y en avoit point d'Orléans, mais bien de Paris, & d'un lieu où je n'aurois jamais cru qu'on ſe fût aviſé d'écrire à Mr. le Cardinal Mazarin. Voyant au-deſſous qu'elle s'adreſſoit à lui, j'eus beaucoup de joie, & la trouvai datée de St. Sulpice : c'étoit l'Abbé de Valavoir, frere de Valavoir, qui commande le Régiment de Mr. le Cardinal Mazarin. Elle ontenoit ce qui ſuit.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois jamais cru qu'en ce lieu j'aurois trouvé occasion de pouvoir servir votre Eminence; mais Madame de Saujon ayant su que j'y étois, a desiré de me voir, & m'a fait dire qu'elle me parleroit dans un Confessional, afin que personne ne s'en apperçût. Cela a été cause que j'ai paru au monde plus homme de bien que je ne suis, ayant prolongé ma retraite. Elle m'a donc dit que j'avertisse votre Eminence du desir qu'elle a de la servir, & que pour y parvenir, & lui donner moyen de faire revenir Monsieur, il n'y a qu'à le leurrer du mariage du Roi avec Mademoiselle d'Orléans; que c'étoit un panneau où il donneroit toutes & quantes fois que l'on voudra; & que pour Mademoiselle il ne s'en soucioit point; que l'on pouvoit gagner Madame par une premiere femme-de-chambre nommée Claude, & que l'on l'auroit pour peu d'argent. Enfin, Monseigneur, elle est venue de si bonne volonté à moi, que je ne doute pas qu'elle ne continue; c'est pourquoi j'entretiendrai ce commerce pour le service de votre Eminence, & pour lui témoigner que je suis, &c.

L'ABBÉ DE VALAVOIR.

Il pouvoit y avoir encore autre chose; mais voilà la substance & le plus essentiel de cette dépêche : je l'envoyai à Monsieur, & une copie à Mr. le Prince. Je crois bien que cela ne plut pas à Son Altesse Royale, laquelle me fit réponse, que les gens qui croyoient ce qui étoit dans cette lettre le connoissoient mal, & qu'il n'avoit nul dessein, & ne me dit pas un mot de Madame de Saujon.

Monsieur me mandoit toujours que je fisse un Maire & les Echevins, ce qui n'étoit plus nécessaire, ceux qui y étoient ayant fait tout ce que j'avois desiré. La forte passion que j'avois d'obliger Mr. le Prince, me faisoit chercher les moyens de secourir Mouron : mais comme ils me manquerent, cela me rendit encore mon séjour plus ennuyeux. J'eus aussi nouvelle de Paris de la conférence que Mr. de Rohan devoit avoir à Saint-Germain, où étoit la Cour, avec Mrs. de Chavigny & Goulas. Quoique Monsieur le Prince m'écrivît avec soin tout ce qui se passoit, je ne laissai pas néanmoins de presser Monsieur de me permettre de l'aller trouver: il ne me répondit point là-dessus, & me parloit toujours de ce Maire & de ces Echevins. Comme je vis que mon retour ne tenoit qu'à cela, & que je connus

la chose absolument inutile, je dépêchai un trompette à Mr. de Turenne & au Maréchal d'Hocquincourt, qui étoient campés à Châtres sur le grand chemin de Paris à Etampes, pour leur demander des passe-ports : je les priai de me les envoyer promptement, parce que j'avois envie d'aller à Paris; & comme ils me connoissoient fort impatiente, ils me fâcheroient fort s'ils retardoient mon voyage. Je dépêchai aussi en même-temps à Monsieur, & lui mandai qu'ayant fait tout ce qui étoit nécessaire pour son service à Orléans, & m'ennuyant de n'avoir pas l'honneur de le voir, j'avois envoyé demander des passeports aux Généraux des troupes du parti contraire; que s'ils n'osoient m'en donner, je les supplioi d'en envoyer demander à la Cour.

Je partis le 2 de Mai d'Orléans, & j'allai à Etampes. Je trouvai à Ingerville l'escorte que l'on m'avoit envoyée; & comme il faisoit très-beau temps, je montai à cheval avec Mesdames les Comtesses de Fiesque & de Frontenac, lesquelles m'avoient toujours accompagnée; & à cause de cela, Monsieur leur avoit écrit après mon entrée à Orléans, des compliments sur leur bravoure d'avoir monté à l'échelle, en me suivant; & au-dessus

de la lettre il y avoit mis : *A Mesdames les Comtesses Maréchales de Camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Depuis ce temps-là tous les Officiers de nos troupes les honoroient fort ; de sorte que Chavagnac, qui étoit le Maréchal de Camp qui commandoit mon escorte, leur dit : Il est juste que l'on vous reçoive étant ce que vous êtes. En même-temps il fit faire alte à un escadron d'Allemands qui marchoit devant moi, & il dit au Colonel, qui se nommoit le Comte de Quinski, de saluer la Comtesse de Frontenac qui étoit la Maréchale de Camp ; ils mirent tous l'épée à la main, & la saluerent à l'Allemande, & il fit tirer tout un escadron pour lui faire honneur, entrant aussi-bien dans cette plaisanterie que s'il eût été François. Ce Comte étoit une personne de qualité, & neveu de feu Wallstein. A un quart de lieue d'Etampes tous les Généraux & quantité d'Officiers vinrent au-devant de moi, l'on tira le canon, & je trouvai le quartier des Etrangers, par lequel je passai, en armes. En arrivant à mon logis, je reçus réponse de Mr. de Turenne, qui me mandoit qu'il avoit envoyé à Saint-Germain, où étoit la Cour, pour les passe-ports que j'avois demandés, & qu'il me les envoye-

roit le lendemain ; ce qui me fit séjourner un jour à Etampes. J'y voulois voir toute l'armée en bataille ; mais les Officiers en firent quelque difficulé, disant que les Ennemis pourroient par ce moyen savoir au vrai le nombre qu'ils étoient ; ce qui arrêta tout court ma curiosité, aimant mieux me priver de cette satisfaction, que de faire la moindre chose qui pût nuire au parti.

Tout ce jour-là j'eus une grande cour de tous les Officiers de l'armée qui s'étoient parés ; de sorte qu'ils étoient aussi braves extérieurement qu'intérieurement. Le matin j'allai à la Messe à pied à une Eglise qui étoit si près de mon logis, que ma garde en joignoit la porte, avec un nombre infini de gens qui me suivirent ; le tambour de la garde battit, & force trompettes & timballes marchoient devant moi : cela étoit tout-à-fait beau. L'après dîner j'allai me promener à cheval à une maison qui n'est qu'à un quart de lieue l'Etampes, ayant à ma suite tous les Officiers de l'armée. La fantaisie me prit d'aller sur une hauteur ; mais l'on m'en empêcha. Si j'eusse suivi mon mouvement, j'eusse vu charger un parti des Ennemis, qui ne le fut pas, parce que la Valette qui le vit, crut que

c'étoit un corps de garde avancé que l'on avoit mis à cauſe de moi, & ainſi force chevaux de notre armée furent pris au fourrage. La raiſon que l'on eut pour m'empêcher d'y aller, fut que M[rs] de Tavanne & de Valon, qui ne m'avoient pas quittée d'un moment, avoient mis pied à terre dans la maiſon, & que par l'envie que j'avois de galopper, j'étois allée à toute bride dans l'avenue à cette maiſon. Si j'y euſſe été, ils auroient eu autant de douleur de n'avoir pas été en cette action, que j'en eus de ne l'avoir pas vue. Le ſoir à mon retour je trouvai un trompette que Monſieur de Turenne & le Maréchal d'Hocquincourt m'envoyoient avec des paſſe-ports, & ils me manderent qu'ils eſpéroient me voir le lendemain, & me venir recevoir hors de leurs quartiers avec l'armée en bataille. Clinchamp, qui étoit un vieux routier en guerre, dit: aſſurément ils n'attendront point Mademoiſelle, ils ſavent qu'elle n'a point vu nos troupes, ils croyent que nous ſerons dehors, & nous veulent attaquer; mais il n'importe, il faut demain faire voir l'armée à Mademoiſelle. Je leur dis: Mais ſi cela engageoit à un combat, j'en ſerois bien fâchée, je ne veux point la voir. Clinchamp dit, cela ſeroit du dernier ri-

dicule que les ennemis eussent proposé de vous rendre un honneur, & que nous ne l'eussions pas fait; nous nous mettrons en lieu de combat, s'il est à propos; sinon de nous retirer. Ils me demanderent l'heure que j'irois les voir : je leur dis que j'y serois à 6 heures. Je me reveillai bien plus matin; car ce fut la Diane qui m'éveilla. Je me levai & m'habillai en grande diligence, & m'en allai aux Capucins pour entendre la messe. En entrant dans l'Eglise, je trouvai le trompette qui étoit venu le soir, & que l'on avoit envoyé toute la nuit pour demander des passeports pour l'escorte qui me devoit accompagner jusqu'à leur quartier. Ce trompette me dit : Je n'ai trouvé personne, notre armée marche vers Lonjumeau. Je ne doutai point qu'elle ne vînt à nous, & j'envoyai à l'instant avertir nos Généraux, & je m'en allai entendre la messe. J'avoue que je l'entendis avec beaucoup de dévotion, & que je priai Dieu avec bien de la ferveur de nous faire gagner la bataille, que je souhaitai passionnément que l'on donnât; car je ne doutois pas que ma présence & l'amitié que toute l'armée avoit pour moi, ne leur donnassent beaucoup plus de courage; & pour peu d'augmentation, c'eût été une chose extraordinaire;

car jamais il n'y eut de ſi bonnes troupes, ni de ſi bons Officiers que les nôtres.

Après avoir enteudu la Meſſe, je montai à cheval pour m'en aller où étoit l'armée. Je trouvai en chemin M^{rs}. de Tavanne, Clinchamp & Valon qui venoient au-devant de moi; ils me dirent que les ennemis venoient à nous, & qu'il n'y avoit de temps que celui qu'il falloit pour prendre réſolution s'il falloit combattre ou non; qu'il feroit bon pour cela de nous retirer à part. Nous nous éloignâmes du monde, & j'appellai Meſdames les Comteſſes que l'on nommoit mes Maréchales-de-camp, pour aſſiſter au conſeil de guerre. La Comteſſe de Fieſque cria de dix pas : Je ne ſuis pas d'avis que l'on ſe batte. Valon me dit qu'il avoit un ordre exprès de ne point combattre ; Tavanne dit qu'il en avoit un pareil de M^{r}. le Prince; pour Clinchamp il dit : Là où eſt Mademoiſelle, les ordres que l'on a, qui ne ſont pas d'elle, ne ſubſiſtent plus, l'on ne doit reconnoître que les ſiens, & nous devons tous être perſuadés que Monſieur & M^{r}. le Prince approuveront tout ce que fera Mademoiſelle. Je leur dis : Si je ſuivois mon inclination, l'on combattroit; mais pour cela il faut s'en rapporter à ceux qui

ſavent ce que c'eſt ; c'eſt votre métier, & non pas le mien ; c'eſt pourquoi je vous demande à tous vos avis. Clinchamp dit que nos forces étoient preſque égales à celles des Ennemis, qu'ils n'avoient pas mille chevaux plus que nous, & que ce n'étoit pas une force ſi au-deſſus de la nôtre qu'on ne pût eſpérer une bonne iſſue du combat ; que j'étois la maîtreſſe ; que c'étoit à moi de décider, & que l'affaire preſſoit. Je leur dis que j'appréhendois l'événement d'un combat, & qu'il valoit mieux rentrer dans la Ville ; je leur ordonnai pour cela de faire marcher toutes les Troupes ; de ſorte que le peu de temps qu'elles demeurerent en bataille me les fit voir aſſez à la hâte, ne voulant pas ſeulement qu'elles s'arrêtaſſent pour me ſaluer. Tous les ſoldats me demandoient à ſe battre, & me crioient *bataille* ; je leur diſois, il n'eſt pas à propos de la donner. Après avoir vu toute l'armée rentrée dans la Ville, je montai en carroſſe pour continuer mon voyage à Paris.

Comme j'arrivai à Châtres, où étoit poſtée l'armée Mazarine, je trouvai à la garde un Maréchal-de-camp, nommé le Baron d'Apremont, qui me fit compliment ſur le déplaiſir que Mrs. les Géné-

raux avoient eu de ne me pouvoir attendre comme ils m'avoient mandé ; qu'ils étoient partis en diligence pour aller attaquer Étampes. J'eus une vraie douleur d'en être partie, car ils n'auroient jamais fait cette entreprise si j'y eusse été. Il m'offrit à dîner, & me dit que Mr. de Turenne avoit donné ordre que l'on me l'apprêtât à son logis en chair & poisson ; car c'étoit un jour maigre : je l'en remerciai, ne voulant pas m'amuser. Ledit Sieur d'Apremont me donna vingt maîtres & un cornette qui les commandoit, du régiment de la Marcousse, pour m'escorter, & lui me vint conduire à un quart de lieue de Châtres, que je trouvai fort dégarni de troupes ; la garde de cavalerie étoit fort foible, & celle d'infanterie de même, & il n'étoit resté nulles Troupes dans le quartier, que le régiment de la Couronne qui étoit arrivé, fort foible & fort fatigué d'une longue marche. Le Lieutenant-Colonel nommé Laloin, m'accompagna aussi-bien que Mr. d'Apremont, il parloit bien davantage : ce qui me réjouit fort ; car j'avois bien envie de trouver quelqu'un qui me répondît à mes questions. Mr. d'Apremont ne le faisoit que par monosyllabes, & Laloin n'étoit pas de même.

Après qu'ils m'eurent quittée, passant à Lonjumeau, l'on y fit repaître mes chevaux, & pendant ce temps j'entretins mon Officier, qui n'avoit jamais vu Paris, & qui souhaitoit fort de le voir. Il se fût volontiers donné à moi; mais je ne trouvai pas que lui ni sa troupe nous fussent utiles, & je négligeai fort le zele qu'il me parut avoir pour moi. Il passa un courier, & l'habitude que j'avois de faire arrêter tous ceux que je voyois, me fit dire qu'on l'arrêtât; aussi-tôt il commanda quatre ou cinq maîtres pour aller après, on me l'amena. Je lui demandai où il alloit, il me répondit à Taillebourg en Saintonge pour le faire raser. Je lui dis: Je l'ai empêché une fois de l'être, je suis bien fâchée de ne pouvoir faire la même chose, passez votre chemin : si je vous avois trouvé plus avant, vous n'auriez pas passé librement. Comme nous fûmes vers le Bourg-la-Reine, cet Officier qui m'escortoit me demanda si j'avois dit en partant d'Etampes que nos partis qui étoient en campagne ne lui disent rien; je lui dis que non, & sur cela il me demanda un passe-port. J'envoyai querir mon Secretaire, qui le fit sur la portiere de mon carrosse, & je le signai. Cela étoit assez

honorable pour moi, qu'à deux lieues de ſon quartier, & douze du nôtre, il n'oſât faire ce chemin ſans paſſe-port.

Je trouvai Mr. le Prince au Bourg-la-Reine, qui venoit au-devant de moi : il étoit accompagné de Mr. de Beaufort, du Prince de Tarente, de Mr. de Rohan, & de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité de Paris. Il mit pied à terre, il me ſalua, & monta dans mon carroſſe; & après m'avoir fait mille compliments & proteſtations de ſervice, il me dit que Monſieur étoit en colere contre moi de ce que j'étois revenue ſans ordres, que nonobſtant cela il l'auroit amené avec lui ſans qu'il étoit au lit avec un peu de fievre; & après cela il ſe mit à féliciter les Comteſſes de s'être trouvées en tant de belles occaſions. Je rencontrai Meſdames les Ducheſſes d'Epernon & de Sully, qui venoient auſſi au-devant de moi : j'arrêtai pour les mettre dans mon carroſſe. Mr. le Prince & elles me firent conter tout ce qui s'étoit paſſé à mon entrée à Orléans, & à quoi je m'occupois pendant le ſéjour que j'y avois fait. Je leur dis que les premieres ſemaines je ne ſortois point, que je me promenois dans les places, que j'allois aux couvents, à la meſſe & aux ſaluts

dans les Eglises, que je jouois aux quilles dans mon jardin, que j'entretenois deux ou trois fois par jour Mr. le Maire, les Echevins & le Prévôt de la police, que j'écrivois à Paris & à l'armée, & signois mille passe-ports; que je me moquois de moi-même de me voir occupée à des choses à quoi j'étois si peu propre, & je trouvois après que j'avois tort m'en acquittant fort bien; & que sur la fin, je sortois de la Ville, que je m'allois promener à cheval, & faire collation à toutes les jolies maisons près d'Orléans, & que Mr. le Marquis de Sourdis m'en avoit donné une, & Mr. l'Evêque; mais que tous ces divertissements ne m'avoient pas empêchée d'avoir envie de revenir, ni redoubler, par le regret que j'avois de les perdre, la joie que je sentois de les voir.

Comme j'arrivai à Paris, tout le peuple sortit hors de la Ville, & je trouvai le chemin une lieue durant bordé de carrosses; tout le monde portoit sur le visage la joie que l'on avoit de mon retour, & du bon succès de mon voyage. Je trouvai le Palais d'Orléans rempli de monde, j'abordai Monsieur, il me parut la mine assez riante, j'allai le saluer dans son lit; Mr. le Prince demeura tou-

jours en tiers, de peur que Monſieur ne me dît quelques rudeſſes ſur mon retour. Je lui voulois rendre compte de mon voyage, il me dit qu'il étoit malade, & qu'il ne pouvoit ouir parler d'affaires, que ce ſeroit pour une autre fois. Je ne laiſſai pas de lui conter ce que j'avois appris en paſſant dans le quartier des Ennemis, qu'il étoient allés, attaquer Etampes : ce qui lui donna un peu d'inquiétude, & à Mr. le Prince auſſi ; mais je les aſſurai que j'avois laiſſé les Officiers ſi alertes, que je ne pouvois croire qu'il en fût mal arrivé. J'allai ſaluer Madame à ſa chambre, laquelle m'avoit attendue patiemment, n'ayant guere de joie de me voir revenir triomphante d'une occaſion où j'avois été ſi utile au parti. Elle ſongeoit qu'elle n'étoit bonne à rien. Mr. le Prince m'y mena; comme elle n'avoit pas grande amitié pour lui, elle ſe récria que ſes bottes ſentoient le rouſſi: c'eſt une ſenteur qu'elle hait fort, & qui la bannit preſque de tout commerce ; de ſorte Mr. le Prince fut contraint de ſortir de ſa chambre, il alla dans le cabinet, où il fut en bonne compagnie ; car tout ce qu'il y avoit de femmes à Paris m'y étoient venues attendre. Madame me reçut aſſez bien, je fis ma viſite courte à mon ordi-

naire, & m'en allai en rendre une à tout ce qui m'attendoit dans son cabinet. Mr. le Prince me dit : Il faut que vous alliez au Cours, tout le monde seroit bien-aise de vous y voir, & pour la rarêté du fait d'avoir vu en même jour une armée & le Cours. Madame de Nemours m'y mena dans son carrosse avec Mesdames les Duchesses d'Epernon, de Sully, & de Châtillon, & Mesdames les Comtesses. J'y voulus faire mettre Mr. le Prince; mais il me dit qu'il m'y suivroit dans son carrosse, avec Mr. de Beaufort & force autres gens.

Je partis donc du Luxembourg, & dans les rues l'on couroit après moi, comme si l'on ne m'eût jamais vue : j'en étoit honteuse. Comme l'on se doutoit que j'irois au Cours, il étoit si rempli de carrosses que j'eus peine à y entrer ; tous mes amis me félicitoient en passant. Enfin, si l'applaudissement universel & les témoignages de bonne volonté sont capables de satisfaire, je la dus être ce jour-là ; aussi je la fus tout-à-fait. En arrivant à mon logis, j'y trouvai Mr. le Prince qui m'aida à descendre de carrosse ; au même moment mille gens arriverent, & entr'autres Mr. de Nemours, qui n'avoit sorti que ce jour-là. Je m'en allai l'en-

retenir, disant à Mr. le Prince & à Madame d'Epernon de faire l'honneur de mon logis, & d'entretenir la compagnie, pendant que je parlerois à Mr. de Nemours; lequel me dit: Tout est changé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; car alors si on eût songé à la paix, c'étoit pour nous couper la gorge, & maintenant si l'on ne la fait nous sommes perdus. Ce discours m'étonna, & je lui soutins fort le contraire, parce que je ne voyois point nos affaires en mauvais état; j'avois pris Orléans, Mr. le Prince avoit battu les ennemis à Bleneau, nos troupes étoient dans le meilleur état du monde, & nous étions maîtres à Paris. Après lui avoir allégué tout cela, il me dit: Vous ne savez ce qui vous est bon; car si l'on fait la paix présentement, vous serez Reine de France; & si on attend à la faire quand nous ne serons plus les maîtres, vous ne seriez rien, non plus que les autres. Là-dessus je me radoucis un peu, & il me dit que Mr. le Prince étoit tout-à-fait bien intentionné pour moi.

Après cette conversation, j'allai avec la compagnie, où Mr. le Prince ne me laissa guere, me disant: Il est juste que j'aye l'honneur de vous entretenir, ayant

assez de choses à vous dire. Il commença : Je crois que le Comte de Fiesque vous aura dit beaucoup de choses de ma part touchant votre établissement; présentement les affaires y sont plus disposées que jamais, & je vous promets qu'il ne se passera aucun traité de paix où vous ne soyez comprise. Il me témoigna que c'étoit la chose du monde qu'il souhaitoit avec le plus de passion que de me voir Reine de France, que son intérêt s'y rencontroit, que rien ne lui étoit plus avantageux, voyant les bontés que j'avois pour lui, & que la confiance qu'il avoit en moi le persuadoit que je le considérerois toujours comme l'homme du monde le plus dépendant de moi ; qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour voir réussir cette affaire ; que je n'avois qu'à commander ; qu'il m'obéiroit en tout comme un serviteur très-fidele & très-zélé, & qu'il me supplioit de n'en pas douter. Nous nous fîmes force protestations d'amitié : ce fut sincérement de ma part, & je crois de la sienne aussi.

Madame de Châtillon depuis son retour s'étoit fort plainte du peu de soin que M^r^. le Prince avoit eu de ses terres, & m'avoit écrit qu'elle vouloit être Mazarine pour s'en venger ; de sorte que je

lui demandai ſi ſon courroux continuoit, & ſi elle ne lui avoit point pardonné. Elle me dit, il fait beaucoup d'avances pour ſe raccommoder avec moi; mais j'ai peine à les recevoir : pourtant il lui vint parler, & il me ſemble qu'elle lui donnnoit une aſſez longue andience, & favorable attention, & depuis ils ont été aſſez bien enſemble.

Le lendemain il arriva un Courier de l'armée qui apporta nouvelle que les Ennemis avoient attaqué un Fauxbourg d'Etampes, & que nous y avions été fort battus, & qu'ils avoient pris force priſonniers. Par le plus grand malheur du monde, nos Généraux, après avoir vu toutes nos Troupes rentrer dans la Ville, avec une grande confiance que l'on ne les viendroit point attaquer, s'en étoient allés chacun en leur logis dîner fort tranquillement; on attaqua le quartier des Etrangers qui furent ſurpris; comme l'on alla avertir dans les autres, chacun prit les armes pour les ſecourir; mais la foule & l'étonnement où ils furent, furent cauſe qu'ils ne ſavoient preſque ce qu'ils faiſoient. Il ſe rencontra encore un embarras qui retarda le ſecours que l'on pouvoit donner; c'eſt que pendant que les troupes étoient ſorties le matin, l'on avoit mené

tous les bagages dans la Ville ; & comme Etampes n'eſt preſque qu'une rue, elle ſe trouva ſi pleine & ſi embarraſſée, que l'on eut peine à paſſer. L'on pouvoit dire que depuis que les troupes étoient rentrées, l'on auroit bien pu les renvoyer chacune en leurs quartiers, & l'on pourroit de même croire que les Ennemis étant ſi proches, l'on ſe feroit tenu en état de les recevoir, s'ils euſſent voulu les attaquer : mais l'on peut juger admirablement bien des choſes quand elles ſont arrivées, il eſt ſouvent mal-aiſé de les prévoir, & ce n'eſt pas la premiere faute qui ait été faite en guerre. Il y eut peu de gens de condition de tués, & peu de ſoldats ; l'on y perdit ſeulement le Colonel Broue, Sergent de bataille des Troupes Eſpagnoles, & le Comte de Furſtemberg, Capitaine de Cavalerie du Régiment du Duc Ulric de Wirtemberg, & un Capitaine d'Infanterie de l'Alteſſe, nommé Rubel.

J'avoue que cet accident me toucha fort ; car j'étois très-ſenſible à tout ce qui arrivoit au parti, & l'amitié que tous nos Officiers & toute l'armée m'avoient témoignée faiſoit que je l'étois beaucoup pour eux. L'Officier qui vint, nommé Deſpouis, Lieutenant-Colonel de l'Alteſſe, dit à Monſieur le Prince : L'on doit bé-

nir Dieu de ce que Mademoiſelle y avoit été ce jour-là; car ſans cela le déſordre eût été plus grand. Il le penſoit ainſi, car pour moi je ne le crois pas; les Colonels priſonniers furent preſque tous Etrangers, il n'y eut de François que Montal, premier Capitaine dans Condé Infanterie; le Marquis de Vaſſé, Meſtre-de-Camp du Régiment de Bourgogne. Dès que je ſus cela je réſolus de changer l'Abbé de Guyon, qui étoit mon priſonnier, contre un Colonel étranger, & pour cela je choiſis le Baron de Barle, Colonel d'Infanterie, qui ſervoit de Sergent de bataille; ainſi il fut peu en priſon, & Mr. l'Abbé de Guyon fut fort aiſe d'en ſortir : & lorſqu'il me vint remercier de ſa liberté, je lui dis que cela lui vaudroit un Evêché; ce qui arriva, & peu de temps après on lui donna celui de Tulles : il le méritoit bien; car c'eſt un honnête-homme. Je fus viſitée de tout Paris le premier jour après mon retour, il y avoit une ſi grande foule chez moi, qu'on ne pouvoit s'y tourner. Le Roi d'Angleterre me vint voir, il n'étoit point dans nos intérêts; car il avoit envoyé Mr. ſon frere le Duc d'Yorck, Volontaire dans l'armée de Mr. de Turenne : il ne me parla pas de ce qui s'étoit paſſé à Etampes, ſachant bien que cela ne me devoit pas être agréable.

Lorſque la Reine d'Angleterre ſut que j'étois entrée à Orléans, elle dit qu'elle ne s'étonnoit pas que j'euſſe ſauvé Orléans des mains de mes Ennemis, comme avoit autrefois fait la Pucelle d'Orléans, & que j'avois commencé comme elle à chaſſer les Anglois, en voulant dire que j'avois chaſſé ſon fils de chez moi. Cela fut fort remarqué, & toutes les lettres que je reçus deux jours durant ne portoient autre choſe. Je lui rendis mes devoirs, & la trouvai fort attachée aux intérêts de la Cour; ce qui m'obligea à ne lui pas rendre des viſites ſi fréquentes, n'y ayant pas de plaiſir à diſputer avec des perſonnes à qui l'on doit reſpect. Elle ſut que je m'étois plainte de quelques impertinents diſcours que Madame de Fienne avoit faits contre notre parti, & m'en fit faire excuſe, ce qui m'obligea d'y retourner. Je trouvai Madame de Choiſy toujours fort empreſſée pour moi, je l'étois peu pour elle; car je ſus qu'elle avoit conté à beaucoup de perſonnes comme la Palatine & elle m'avoient fait donner dans le paneau, & que je ne leur avois pas tenu ce que je leur avois promis. C'étoit néanmoins tout le contraire, & elles n'étoient emportées contre moi, que parce que je n'avois pas été leur dupe, & c'étoit ce qui les faiſoit en-

rager

tager. Je ne pris pas plaisir à ses discours ; je l'envoyai quérir, & lui témoignai que je n'étois pas contente d'elle, que je lui défendois de jamais parler de moi de la maniere que je savois qu'elle avoit fait, & que je la priois de ne venir plus chez moi aussi souvent qu'elle avoit accoutumé, & même ne point choisir les heures de familiarité, ne voulant point avoir de conversation avec elle, ni même que l'on le crût : ce qu'elle fit pendant quelque temps, après lequel elle tâcha, autant qu'il lui fut possible, à se raccommoder ; mais ce fut inutilement : néanmoins l'on la souffroit, parce qu'elle est de fort bonne compagnie.

Peu de jours après mon retour, l'on vint me dire que Mr. le Prince étoit à Saint-Cloud pour y mettre du monde, & se rendre maître de ce poste, comme l'on avoit fait de celui du pont de Neuilly : mais il ne se contenta pas de cela, il s'en alla à Saint-Denis qu'il prit sans beaucoup de résistance, y ayant peu de monde, & la Ville étant de médiocre défense : il y prit un Capitaine Suisse, nommé Dumont, que je connois, qui est fort honnête homme, & quelques autres Officiers de cette Nation ; il y mit des Landes pour y commander, qui étoit Capitaine dans son

Régiment d'Infanterie. Cette place fut prise vers la pointe du jour, & sur les 4 heures du soir l'on vint dire que les Ennemis la venoient attaquer : Monsieur & Mr. le Prince y envoyerent Mr. de Beaufort pour la secourir ; ce qui fut inutile, étant arrivé trop tard. Nous ne fûmes pas victorieux en cette rencontre, & voici ce qui se passa, que j'ai su depuis d'un homme de qualité qui y étoit ; car comme la chose ne se passa pas à l'avantage de ceux qui y étoient, ils ne la raconterent pas comme elle s'étoit passée. Au retour, Mr. de Beaufort pensa être pris, ayant été abandonné. Tout ce que l'on peut dire à la justification des Officiers, c'est que c'étoient des Troupes nouvellement levées, & des Bourgeois de Paris qui les commandoient.

Le Roi & la Reine eurent avis de la prise de Saint-Denis par Mr. le Comte de Grand-Pré, qui étant en parti près de cette Ville, la vit prendre d'assaut par Mr. le Prince ; incontinent Leurs Majestés commanderent Mrs. de Miossans & de St. Maigrin, Lieutenants-Généraux, avec 400 hommes du Régiment des Gardes, leurs Gendarmes & Chevaux-Légers, trois escadrons, à la tête d'un desquels étoit Mr. le Comte de Grand-Pré ; un autre me-

né par Mr. de Renneville, & le dernier par le Colonel Cravate Rale. Ces Troupes arriverent devant cette place environ le midi, & entrerent dedans avec peu d'effort. Le Sieur des Landes, Capitaine d'Infanterie au Régiment de Condé, qui y commandoit, se retira dans l'Eglise, qu'il conserva trois jours à son maître avec beaucoup de courage. Comme il l'alloit rendre, Mr. de Beaufort se montra près du village de la Chapelle avec neuf escadrons de Cavalerie qui marchoient en fort bon ordre, & une multitude de fantassins épars par toute la plaine; il se mit au sortir dudit village en bataille derriere une croix qui en est éloignée de 500 pas. L'on monta à cheval dans Saint-Denis le plus vîte que l'on put; & comme les trois escadrons de l'armée s'y trouverent plutôt que la Maison du Roi, l'on les fit sortir par la porte de Pontoise, & couler le long de la riviere: Mrs. de Grand-Pré & de Renneville les commandoient. Ils détacherent Mr. le Chevalier de Joyeuse avec trente coureurs, qui se mêla fort brusquement avec les troupes de Mr. de Beaufort: il les mena battant jusqu'à leur gros; il fut suivi de fort près de ceux qu'ils avoient détachés, & menerent les troupes de Paris en désordre dans la Chapelle où ils

avoient de l'Infanterie. Mrs. de Grand-Pré & de Renneville marcherent, laisserent la Chapelle à main gauche, & furent pour les couper entre Paris & ce village : mais ils s'en alloient trop vîte. L'on les joignit pourtant au moulin à vent qui est au sortir de la Chapelle pour aller à Paris : on suivit jusqu'au Corps-de-garde du Fauxbourg Saint Denis ; l'on prit près de 80 de leurs prisonniers, qui apprirent qu'ils étoient commandés par Mr. Clerembaut, Capitaine de Cavalerie du Régiment de Condé, & Mr. du Buisson, Officier des Gendarmes de Mr. le Prince de Condé. Comme l'on se retiroit, l'on tailla en pieces quelques 500 Bourgeois de Paris, qui se jetterent fortement dans les troupes du Roi, qui leur firent très-mauvais quartier; & sans la nuit qui survint, ils auroient bien souffert davantage. Fontaine Chandré, Lieutenant aux Gardes, fut tué à la prise de St. Denis, après laquelle l'on renvoya les Officiers Suisses qui avoient été pris ; ils vinrent me voir, car les Suisses m'aiment fort, & il ne faut pas que j'oublie une chose qu'ils ont faite pour moi, qui est très-honnête. Quelque temps avant ces derniers troubles, leur payement manqua, & comme dit le vieux Proverbe, *point d'argent, point de Suisse*, ils laisserent

leurs armes au Corps-de-garde, & s'en allerent. Tout le monde offrit de l'argent au Roi ; pour moi qui n'en avois point, je portai un grand diamant qui me venoit de Mademoiselle de Guise qui l'avoit donné à ma mere en la mariant, & ce diamant avoit été donné à Mr. le Duc de Joyeuse mon aïeul par Henri III, dont il étoit favori : il vaut plus de 200000 livres ; au moins me l'a-t-on donné pour cela. Le Roi & la Reine reçurent fort bien ma bonne volonté, & je le mis entre les mains du Card. Mazarin : le Roi donna beaucoup de diamants de la Couronne pour gages aux Suisses, pour ce qu'on leur devoit. Ils apprirent que j'avois donné le mien, ils vinrent me trouver quatre ou cinq de la part de tous les cantons, pour me dire qu'ayant appris qu'il y avoit un diamant à moi parmi ceux que le Roi leur avoit donnés, ils venoient me demander comment il étoit fait, pour le rapporter, & qu'ils se fioient à ma parole. Je trouvai cela fort obligeant, & j'eus lieu de connoître par-là que ma bonne foi étoit connue dans les pays étrangers, & que ceux qui se fioient le moins prenoient confiance en moi. Cela me réjouit tout-à-fait, je les remerciai avec toute la reconnoissance possible, comme étant tout-à-

fait touchée de ce qu'ils me difoient. Le diamant n'étoit point en leurs mains; le C. Mazarin l'avoit donné au munitionnaire d'Italie, lorfqu'il fut brouillé avec Monfieur; S. A. R. eut grand foin de me demander fi on me l'avoit rendu : cela avoit été fait cinq ou fix jours devant. Quoique les Suiffes ne fervent jamais que le Roi, & que dans toutes les Hiftoires on ne voit point qu'ils ayent envoyé de fecours aux partis, au moins dans celles que j'ai lues, il y eut des Officiers Suiffes qui me dirent que fi nous voulions des troupes de leur nation, à ma confidération particuliere, ils en donneroient, & qu'ils auroient une grande joie de me rendre fervice : mais la guerre n'allant pas de maniere à continuer, nous n'en voulûmes point, & je les remerciai avec beaucoup de témoignages d'affection.

Il eft bon de dire deux mots du voyage que M^rs^. de Rohan, Chavigny & Goulas firent à St. Germain. Après y être arrivés & avoir demandé leur audience à la Reine, ils y allerent. S. M. les mena dans fon cabinet, & dit que l'on allât querir le Cardinal Mazarin. Comme il entroit, ils voulurent fortir, en difant qu'ils n'avoient pas ordre de conférer avec lui; ils firent force façons, après lefquelles ils demeu-

rerent, & même furent trois heures enfermés avec lui, après que Leurs Majestés en furent sorties. L'on fut d'accord de toutes choses, Monsieur & Mr. le Prince avoient tout ce qu'ils desiroient, le Cardinal Mazarin consentoit à s'éloigner de la Cour, pourvu qu'il allât pour traiter la paix; Monsieur n'y voulut jamais consentir, & l'on rompit là-dessus, dont Mr. le Prince fut fort fâché. Monsieur & Mr. le Prince venoient tous les jours en mon logis, & tout ce qu'il y avoit de personnes considérables dans le parti, tant hommes que femmes; de sorte que la Cour étoit chez moi, & j'étois comme la Reine de Paris, Madame aimant aussi peu à voir le monde, qu'il aimoit à aller chez elle. Je passois fort bien mon temps, j'étois honorée au dernier point, & en grande considération; je ne sais si c'étoit par la mienne propre, ou parce que l'on croyoit que j'avois beaucoup de part aux affaires; c'étoit une chose assez vraisemblable que j'y en avois: mais une très-véritable & très-mal-aisée à croire, c'est que je n'y en avois point, Monsieur ne m'ayant jamais fait l'honneur d'avoir confiance en moi. Cet aveu m'est rude à faire, beaucoup plus pour l'amour de lui que pour l'amour de moi; car quiconque m'aura connue,

jugera que je l'ai assez méritée ; & ceux qui liront ces Mémoires, & ne me connoîtront que par-là, jugeront aisément que je méritois cet honneur. Pour Mr. le Prince, il n'en faisoit pas de même ; car il ne savoit rien dont il ne me fît part ; quand il me cachoit quelque chose, c'étoit de celles en quoi il croyoit manquer, & qu'il auroit bien voulu se cacher à lui-même. Souvent me voulant conter ce qui se passoit, je lui disois : Je suis lasse d'entendre tous les jours parler de la même chose ; & ces sortes d'affaires m'ennuyoient assez, car je ne les aime pas, & personne du monde n'aime moins l'intrigue que moi. Cela faisoit que je négligeois les choses dont j'aurois pu avec bienséance me mêler.

Le Maréchal de Turenne assiégea Etampes contre son avis, à ce que l'on dit, & il étoit assez aisé à croire ; car comme il est fort grand Capitaine, & qu'il sait fort bien prendre son parti, celui d'assiéger Etampes n'en étoit pas un fort bon ; son armée n'étoit pas assez forte pour faire ce siege dans les formes, aussi ne l'attaqua-t-on que d'un côté, car il n'ouvrit la tranchée que de celui d'Orléans. La circonvallation d'Etampes étoit trop grande à faire, n'y ayant que 8000 hommes à l'at-

taquer; la nôtre étoit de 5000 hommes tant cavalerie qu'infanterie; les troupes Françoises de Monsieur & de Mr. le Prince étoient des gens d'élite, il n'y avoit pas un homme de rebut, ni pas un Officier de manque, que ceux qui avoient été blessés à l'attaque du fauxbourg, ou au combat de Blenau. L'on peut dire à la louange de nos Officiers qu'il n'y en a jamais eu de plus braves : ce siege ne nous allarma pas, le nombre des troupes que nous avions, & de la maniere que je les ai dépeintes, le doivent assez faire croire; ils ne manquerent non plus de toutes les choses nécessaires que de courage. L'on peut juger par-là s'ils en étoient bien pourvus : la poudre leur manqua sur la fin, nous en avions tous les jours des nouvelles, & ils mandoient qu'ils n'étoient embarrassés que dans la crainte que nous ne le sussions à Paris pour eux. Ce siege fit périr une partie de l'armée de Mr. de Turenne; car nos gens faisoient des sorties épouvantables, & s'acquéroient assez d'honneur parmi les ennemis. Ils perdoient tous les jours du monde, le Chevalier de la Vieuville y fut blessé & porté à Melun, où étoit la Cour, & y mourut de sa blessure; il fut fort regretté, particuliérement des Dames. Le Cardinal Ma-

zarin mena le Roi au ſiege, & y envoya un trompette dire que le Roi commandoit à ſon armée d'Etampes de ne point tirer, & qu'il y venoit. Il demanda à parler à Mrs. de Tavanne, de Clinchamp, ou Valon, pour leur faire cette harangue; mais ils étoient tous trois malades, & ne lui purent parler: de ſorte que l'Officier de la garde à qui il en parla, s'étant trouvé étranger, & n'entendant point le François, il n'eut point de réponſe, & on ne laiſſa pas de tirer où étoit le Cardinal Mazarin: car l'on avoit vu que le Roi n'y étoit pas; néanmoins les Mazarins ont toujours dit que l'on avoit tiré ſur le Roi. L'on s'étonnera aſſez que l'on avouoit nos troupes pour être celles du Roi, les traitant tous les jours de rebelles; & à dire le vrai, celles d'Eſpagne y étant jointes, c'étoit quelque choſe d'un peu extraordinaire, & en cette rencontre on ne comprit pas la politique du Cardinal Mazarin.

Madame de Châtillon diſcontinua ſes plaintes contre Mr. le Prince; il lui rendit viſite avec autant d'aſſiduité que Mr. de Nemours, & l'on s'étonnoit fort de l'amitié qui étoit entr'eux, parce que l'on les croyoit rivaux; mais la ſuite des choſes a bien fait connoître que Mr. le Prince

n'étoit point amoureux. Comme il avoit grande confiance en elle, il lui parloit de ses affaires, & donnoit rendez-vous chez elle à ceux à qui il en avoit, & y tenoit ses conseils. Comme il étoit occupé auprès de S. A. R. à beaucoup d'autres choses tous les jours, il passoit presque toutes les nuits chez elle, & ne perdit cette coutume que parce qu'on l'avertit qu'en revenant chez lui réglément à une même heure, l'on lui pourroit faire un mauvais parti, ayant affaire à des gens où il n'y avoit point de sûreté: cela lui fit changer l'heure de ses visites. Ce qui persuadoit à tout le monde qu'il y avoit de l'amour, c'est que la terre de Marlou, que feue M^e. la Princesse lui avoit donnée sa vie durant par son testament, M^r. le Prince la lui donna en propre; mais j'ai oui dire à ses gens, qui croyoient le bien savoir, qu'il ne lui avoit fait ce don que parce qu'il croyoit que Marlou tomberoit dans le partage du Prince de Conti, qui ne lui feroit peut-être pas cette libéralité. Pour moi il me semble qu'il la lui auroit pu faire sans qu'on en eût rien dit, puisque cela est digne d'un grand Prince d'enchérir sur celle des autres. Mais cela arrive si peu aux Bourbons, que quand ils font des libéralités, on les applique toujours à

mal. Pour moi cela ne m'empêchera pas d'en faire quand j'en trouverai les occasions, & que je le jugerai à propos.

Depuis que Monsieur s'étoit déclaré, il avoit envoyé plusieurs fois à Mr. de Lorraine, qui lui faisoit toujours espérer qu'il viendroit; Mr. le Prince y envoyoit aussi; enfin Mr. le Comte de Fiesque arriva, & dit qu'il viendroit tout de bon: ce fut à la considération des Espagnols, & point du tout à celle de Monsieur ni de Mr. le Prince. Un beau matin l'on vint dire, Mr. le Duc de Lorraine est à Dammartin, qui n'est qu'à huit lieues de Paris, sans que l'on l'eût su en chemin. Aussitôt S. A. R. & Mr. le Prince monterent à cheval pour l'aller voir; car l'on ne croyoit pas que ce jour-là il dût venir coucher à Paris. J'envoyai un Gentilhomme pour lui offrir ma maison de Bois-le-Vicomte, qui est à moitié chemin de Dammartin à Paris. Monsieur & Mr. le Prince le trouverent au-delà du Mesnil, & dès qu'il les eut vus, il résolut de venir avec eux à Paris; en même-temps Monsieur en envoya avertir Madame, qui me le manda. J'étois au Cours, je m'en allai au Luxembourg en toute diligence, il arriva tard; en entrant dans la chambre de Madame, il vint à moi pour me saluer; je me recu-

lai, ne trouvant pas à propos qu'il commençât par moi. Il se mit à railler avec elle sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vue, ensuite avec moi; puis il se tourna sur le sérieux, & me fit mille civilités. Il me parla de la vénération que les Espagnols avoient pour moi, à cause de l'affaire d'Orléans; bref cette conversation fut plus à ma louange que sur nul autre chapitre. Je le trouvai le plus agréable du monde, & l'on ne s'en étonnera pas, car il est assez doux d'entendre dire du bien de soi; mais tout de bon il l'étoit en tous ses autres discours. Comme il étoit fort tard, je me retirai, il me vint conduire à mon carrosse, & après que j'y fus montée il vint à pied jusqu'à la moitié de la rue de Tournon la main sur la portiere, voulant venir jusques en mon logis; je fus fort embarrassée de cette civilité, enfin il s'en alla. Le lendemain il me vint visiter: comme c'étoit dans l'octave du Saint Sacrement, j'allois au salut, comme il arriva: il y vint avec moi, & ensuite au Cours, il trouva Madame de Frontenac fort à son gré. Monsieur nous envoya chercher au Cours, & manda qu'il nous attendoit à mon logis avec Mr. le Prince. Nous y allâmes aussi-tôt: Mr. le Prince me dit qu'il

étoit aſſez embarraſſé de Mr. de Lorraine, parce qu'il ne faiſoit faire que deux lieues par jour à ſes troupes, & qu'il ne témoignoit pas par-là d'avoir grande hâte de ſecourir Etampes; qu'il avoit de grandes conférences avec les amis du Cardinal de Retz, avec Madame de Chevreuſe & Mr. de Châteauneuf, & que cela ne lui plaiſoit guere. D'un autre côté, Madame ne deſiroit rien tant que de voir Monſieur ſéparé des intérêts de Mr. le Prince; ainſi toutes ces choſes lui cauſoient aſſez d'inquiétude; & quoiqu'il ſût que Mr. de Lorraine avoit promis aux Eſpagnols de ſecourir Etampes, néanmoins il craignoit que ſa longueur ne l'en empêchât, étant aſſuré qu'il trouveroit aſſez de prétexte de s'excuſer envers les Eſpagnols. Il demeura à Paris ſix jours, pendant leſquels il venoit avec moi au Cours, me divertiſſant fort, & évitant les conférences avec Monſieur, & Mr. le Prince, de peur de conclure quelque choſe. Je me trouvai une fois avec Monſieur & Madame, & lui; l'un & l'autre le preſſoient fort ſur des nouvelles qui étoient venues d'Etampes; mais il ſe défendit le mieux du monde de rien faire, & pourtant il leur laiſſoit comprendre qu'il étoit fort bien intentionné: & quand il ne

vouloit plus répondre, il chantoit & se mettoit à danser ; en sorte que l'on étoit contraint de rire. Si l'on ne le connoissoit pour un très-habile homme, à voir tout cela on l'eût pris pour un fou. Monsieur l'envoya querir une soir que le Cardinal de Retz étoit dans son cabinet, & lui vouloit parler d'affaire. Il dit : Avec des Prêtres, il faut prier Dieu, que l'on me donne un chapelet, ils ne se doivent mêler d'autre chose que de prier & faire prier Dieu aux autres. A un moment de là, Madame & Mesdames de Chevreuse & de Montbazon vinrent, l'on voulut encore lui parler ; il prit une guitarre : Dansons, Mesdames, cela vous convient bien mieux que de parler d'affaires.

Comme l'on sut qu'ils manquoient de poudre à Etampes, l'on songea à y envoyer le Comte d'Escars qui étoit premier Capitaine du régiment de cavalerie de Monsieur. Il venoit de prison de Flandres, où il avoit été pris l'année précédente, servant de Maréchal-de-camp dans l'armée du Roi ; Monsieur de Lorraine, de qui il étoit prisonnier, le rendit à Monsieur. Il s'offrit à faire passer ce convoi de poudre, ce qui réussit le plus heureusement du monde : il fit en cela une très-belle action, très-périlleuse, &

très-avantageuſe au parti ; auſſi c'eſt un ſort bon Officier & très-brave. Nos gens faiſoient des ſorties tous les jours les plus furieuſes du monde avec des ſaulx, tous les Officiers de cavalerie y alloient ; le Marquis de la Londe y fut tué, il étoit Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de S. A. R. Diolet, Capitaine de ſon régiment de cavalerie, y fut tué auſſi. A la mort du Marquis de la Londe, Saintorin, Capitaine d'infanterie dans le régiment de S. A. R., vint à Paris pour demander le guidon de la compagnie : on le fit parler à Mr. de Lorraine pour lui rendre compte de l'état de toutes choſes, & comme il lui diſoit qu'en peu de temps on feroit le chemin d'Etampes marchant jour & nuit, il s'écria : Quoi, marche-t-on la nuit dans ce pays-ci ? Saintorin étoit tout étonné de lui entendre faire des réponſes & des queſtions de cette force ; enfin on le dépêcha pour aller dire que très-aſſurément il marcheroit pour les ſecourir ; & pour donner plus de croyance aux étrangers, il envoya un de ſes Officiers avec lui.

Comme ſes troupes furent arrivées à Villeneuve-Saint-Georges, Monſieur & Mr. le Prince les allerent voir, dans l'eſpérance de leur faire paſſer la Seine,

le pont étant fait pour cela ; ils me menerent avec eux. Comme nous arrivâmes à la garde du pont, l'on nous dit : Son Alteſſe n'y eſt pas. L'on demanda de quel côté elle étoit allée, l'on nous le montra, & nous y allâmes : nous le rencontrâmes tout ſeul, il dit qu'il venoit de pouſſer un parti des ennemis qui avoit paru ; mais en effet il venoit de négocier avec un homme du Cardinal Mazarin ; après il ſe jetta à terre, diſant, je me meurs, je m'allois faire ſaigner ; mais comme j'ai ſu que vous m'ameniez des Dames, je ſuis allé voir ſi je n'attrapperois point quelque courier qui fût chargé de lettres, afin d'avoir de quoi les divertir ; car que feront-elles à l'armée ? Madame la Ducheſſe de Sully étoit à cheval avec moi, les Comteſſes de Fieſque & de Frontenac, & Mad. d'Olonne, qui eſt l'aînée de Mlles. de la Loupe, dont j'ai parlé, qui fut mariée l'hyver de devant à Monſieur le Comte d'Olonne de la Maiſon de la Tremouille. L'on s'étonna de la voir, ſon mari étant auprès du Roi, Cornette de ſes Chevaux-Légers ; Mademoiſelle de la Loupe ſa ſœur y étoit auſſi : il y avoit d'autres Dames ; mais comme elles étoient en carroſſe, je ne les nomme pas.

Après que Monsieur de Lorraine eût été quelque temps couché sur le sable à faire milles contes, Monsieur le résolut à monter à cheval, & ils allerent dans un petit bois. Ils tinrent conseil, où Monsieur de Lorraine leur promit positivement de faire passer la riviere à ses troupes. Pendant qu'ils parloient d'affaires, j'avois passé le pont, & j'étois allée voir les troupes qui étoient toutes en bataille. Sa Cavalerie étoit fort belle; mais pour son Infanterie elle ne l'étoit pas trop: il y avoit des Irlandois, qui, pour l'ordinaire, ne sont ni de bonnes ni de belles Troupes; tout ce qu'ils ont de recommandable sont leurs musettes. Comme nous eûmes vu tout, il fit passer la riviere à trois ou quatre Régiments de Cavalerie, qui repasserent dès que nous fumes parties: il demeura 5 ou 6 jours en ce poste-là, tous les marchands de Paris y alloient vendre leurs denrées, & il y avoit quasi une foire dans le camp; les Dames de Paris y allerent aussi tous les jours. Monsieur de Lorraine venoit de fois à autre à Paris caché, en sorte que l'on ne le pouvoit trouver; il vit Madame de Châtillon qu'il trouva fort belle, aussi n'avoit-elle rien oublié pour cela; elle eût été bien-aise de faire encore

cette conquête, du moins que l'on l'eût cru. Un jour après avoir été visité du Roi d'Angleterre, ils nous manda qu'il étoit fort pressé, qu'il seroit obligé de donner bataille, & que l'on lui envoyât du secours; il troubla notre divertissement, car nous allions danser quand cette nouvelle vint. Monsieur le Prince s'en alla changer d'habît pour monter à cheval, & aller au-devant de notre cavalerie; car Monsieur de Lorraine avoit mandé à Etampes que dès que les ennemis auroient levé le piquet, ils fortissent, & qu'il iroit les joindre; de sorte que Mr. le Prince trouva nos troupes vers Essone: elles y demeurerent le reste de la nuit. Mr. de Beaufort partit en même-temps que Mr. le Prince, pour mener à Monsieur de Lorraine ce qu'il y avoit ici de troupes, qui n'étoient pas bien considérables, n'étant que des recrues. Dès qu'il fût arrivé, il lui dit qu'il étoit si pressé qu'il ne pouvoit plus rester; que le siege d'Etampes étant levé, qui étoit le seul sujet de son voyage, il avoit traité avec Monsieur de Turenne, & avoit un passeport pour s'en retourner avec ses troupes. Il fit escorter celles que Mr. de Beaufort lui avoit amenées, jusqu'aux portes de Paris, & lui marcha pour s'en retourner.

L'on me vint dire cette nouvelle à mon réveil, qui me donna beaucoup d'étonnement & de chagrin des embarras où cela nous pouvoit mettre; car pour mon intérêt particulier, je n'en étois pas fâchée, puisque Madame ponvoit par lui faire valoir dans un accommodement les intérêts de mes sœurs à mon préjudice. Quand Mr. le Prince sut cette nouvelle, il laissa la cavalerie où elle étoit, & alla au-devant de l'infanterie : il amena le tout camper à Juvisi; puis s'en vint ici: il amena beaucoup d'Officiers avec lui. L'on peut juger s'ils étoient fiers d'avoir fait lever le siege à Mr. de Turenne. Je fus au Luxembourg ce jour-là, où j'avoue que j'eus un peu tort; car je gourmandai Madame comme un chien, & je lui dis pis que pendre de son frere : ce que je ne devois pas faire, par le respect d'elle & de Monsieur de Lorraine; mais le zele du parti m'emporta. Quoique Madame eût beaucoup de crédit auprès de Monsieur, & qu'on l'y crût plus en considération que moi, cela ne parut guere en cette occasion; car il sut que je l'avois maltraitée, & je lui en parlai avec la derniere liberté, sans qu'il m'en dît un mot. Il me traita tout aussi-bien qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, en

apparence : il me fit assez bonne chere ; mais pour la confiance, j'ai dit ce qui en étoit; & il me semble que d'agir civilement n'est pas assez pour un pere à une telle fille que moi.

Tout Paris étoit dans des déchaînements horribles contre les Lorrains, personne n'osoit se dire de cette Nation, de peur d'être noyé. L'on n'en avoit pas moins contre le Roi & la Reine d'Angleterre, que l'on croyoit avoir fait la négociation entre la Cour & le Duc de Lorraine. Ils étoient renfermés dans le Louvre sans oser sortir, ni pas un de leurs gens, le peuple disant : Ils nous veulent rendre aussi misérables qu'eux, & font tout leur possible pour ruiner la France, comme ils ont fait l'Angleterre. L'on n'est point maître des discours des Peuples; ainsi l'on ne les pouvoit pas empêcher de dire tout ce qui leur venoit dans la tête : mais le Roi & la Reine d'Angleterre les éviterent avec beaucoup de prudence, & plus que nous n'en aurions eu à les faire taire; car Monsieur, Mr. le Prince & moi, nous nous étions un peu emportés contre leurs Majestés Britanniques. Monsieur trouvoit fort à redire que sa sœur, avec qui il avoit toujours parfaitement bien vécu, lui témoignant

de l'amitié, & en ayant reçu d'elle des marques en toutes occasions, agit contre lui. Mr. le Prince n'avoit aussi manqué en rien à son égard, & même, si on l'ose dire, il croyoit que Madame sa mere l'avoit assistée dans des rencontres où la Cour l'abandonnoit. Enfin, il croyoit que, tant sa conduite, que celle de Madame sa mere & de Mr. le Prince de Conti, qui, pendant la guerre de Paris en 1649, l'avoient assistée, & lui avoient fait donner de l'argent par Messieurs de Paris, pouvoit bien l'obliger à être neutre. Pour moi je ne blâmois par les plaintes de Monsieur & de Mr. le Prince, je criois contre eux de toute ma force; car je croyois devoir mettre en compte l'amitié qu'il avoit eue pour moi. D'un autre côté, l'on devoit excuser Leurs Majestés Britanniques; parce que, tirant toute leur subsistance de la Cour, ils en devoient avoir de la reconnoissance: mais tout considéré, ils auroient bien fait d'être neutres. Je pris la liberté de le dire à la Reine d'Angleterre, & de lui témoigner qu'il étoit fâcheux au Roi son fils & à elle d'avoir été le prétexte d'une chose qui n'étoit pas honorable, dont ils avoient été les dupes; car c'étoit Madame la Princesse de Guimené qui avoit obligé Mr. le

Prince de Lorraine de ne point aller secourir Etampes, & de s'en retourner, comme il fit. Mais comme elle ne voulut point paroître en cela, de crainte d'être chassée de Paris où elle étoit bien-aise de demeurer, elle chercha sur qui l'on pouvoit mettre la chose. L'on manda le Roi d'Angleterre, qui alla à Melun, puis à Villeneuve, & qui croyoit avoir fait des merveilles en coucluant un Traité qui étoit fait avant qu'il arrivât : & assurément il s'en seroit pu passer. Enfin Mr. le Prince & feue Madame la Princesse ont donné à la Reine d'Angleterre 100000 livres en plusieurs années : ce qui fit dire que le Roi d'Angleterre avoit manqué à l'amour, à la parenté & à l'intérêt tout à la fois. L'on jugera aisément par-là que l'on entendoit Monsieur, Mr. le Prince & moi.

S. A. R. alla au moulin de Châtillon, qui est par de là Montrouge, voir passer cette armée victorieuse qui venoit d'Etampes, & s'en alloit à St. Cloud, où Mr. le Prince l'amena, & s'en revint à Paris; car ce n'étoit pas à lui à coucher au quartier. L'armée étant si proche, tous les Officiers avoient beaucoup de joie. Ils y venoient souvent; mais cette commodité ne rendoit pas l'armée meil-

leure, l'on manquoit au ſervice, & les plaiſirs & les débauches de Paris minoient fort les troupes. Mr. de Clinchamp avoit ſoin de me viſiter, & de s'informer de moi des choſes qui ſe paſſoient. Il ne manquoit pas auſſi pendant le ſiege d'Etampes de me mander des nouvelles. Comme il avoit beaucoup de zele pour moi, il y avoit pris une grande confiance; auſſi il m'entretenoit de tout ce qu'il ſavoit de plus particulier. Il me faiſoit des compliments de Mr. le Comte de Fuenſaldagne, & me diſoit que les Eſpagnols avoient une ſi forte conſideration pour moi, & une eſtime ſi particuliere, que ſi l'Archiduc étoit un aſſez honnête homme pour moi, ils lui donneroient la Souveraineté des Pays-Bas, comme l'avoient l'Archiduc Albert, & l'Infante Iſabelle, & que c'étoit la choſe du monde que tout le pays ſouhaitoit le plus. Je n'entrois dans ces diſcours qu'en raillant, & il s'en fâchoit: de ſorte que je fus contrainte de l'écouter dans le dernier ſérieux. Il me diſoit que c'étoit une affaire à laquelle les Eſpagnols avoient toute la diſpoſition imaginable, & que dès qu'il auroit vu le Comte de Fuenſaldagne, il ne doutoit point que cette affaire ne s'avançât ſi j'y voulois conſentir. Pendant

Pendant que nos Officiers se rejouissoient à Paris, & dans les belles maisons de St. Cloud, Me. de Châtillon, Mrs. de Nemours & de la Rochefoucault, lesquels espéroient de grands avantages par un Traité, la premiere cent mille écus, l'autre un Gouvernement, & le dernier pareille somme, ne songeoient qu'à en faire faire un à Mr. le Prince à quelque prix que ce fût; & pour cela ils négocioient sans cesse avec la Cour: aussi l'on ne songeoit point à faire des recrues ni des troupes nouvelles. Le Cardinal Mazarin amusoit toujours ces zélés plus en vue de leurs intérêts que de ceux du parti; & cependant il faisoit venir des troupes de tous côtés. Quelque temps après l'arrivée du Maréchal de la Ferté, il envoya de ses Troupes pour faire un pont sur la Seine vers l'Eglise St. Denis, afin de venir attaquer St. Cloud. Mr. le Prince en étant averti y alla en grande diligence. Il y avoit 8 ou 10 jours que je ne l'avois vu chez moi, & que je ne lui avois parlé: il venoit néanmoins tous les jours me chercher; mais à des heures qu'il savoit bien que je n'y étois pas. Mr. de Nemours en faisoit de même; pour Me. de Châtillon, depuis mon retour d'Orléans, je l'avois moins vue que je

ne faisois l'hyver ; aussi avoit-elle beaucoup plus d'affaires. Quand je trouvois les uns & les autres au Luxembourg, ils me fuyoient, & je les fuyois aussi; car comme je désapprouvois fort leur conduite, ils craignoient que je ne leur en disse mes sentiments trop librement ; & Mr. le Prince, qui sentoit bien qu'il faisoit une faute de s'amuser à ces gens-là, craignoit que je ne lui en parlasse ; car il ne croyoit pas que les choses en vinssent où elles ont été.

Après avoir été voir ce qui se passoit à cette Isle de St. Denis, & y avoir fait dresser une baterie, Mr. le Prince revint voir Monsieur, pour lui dire qu'il jugeoit à propos de décamper de St. Cloud, & de s'en aller prendre le poste de Charenton, ne pouvant rester à celui de St. Cloud si on l'y attaquoit. Monsieur le jugea comme lui ; de sorte qu'il s'en alla à St. Cloud en grande diligence, & fit marcher l'armée, & cependant il alla encore faire un tour à cette Isle, jugeant bien qu'il avoit assez de temps pour ratrapper l'armée. Il y avoit deux jours que je n'avois sorti, étant en dessein de faire quelques remedes par précaution. Je m'en allois me promener : on me dit à la porte de la Conférence, où l'on faisoit garde

comme à toutes celles de Paris (& cette garde avoit commencé le lendemain que je fus arrivée d'Orléans, & je croyois que c'étoit moi qui l'attirois par-tout où j'allois) on me dit donc à la porte de la Conférence, qu'il y avoit des troupes dans le Cours. Cela ne m'effraya pas. Je ne laissai pas de passer mon chemin, je trouvai le Baron de Lemeque, de la Maison de Choiseul, qui étoit Maréchal de Camp, un fort galant homme, & bon Officier, & l'on peut dire que lui & le Comte d'Escars avoient soutenu le siege d'Etampes, & étoient les deux meilleurs Officiers Généraux qu'il y eût, & les plus accrédités dans les troupes Françoises. Lemeque donc menoit l'avant-garde, composée du Régiment d'Infanterie de Valois, & de toute la Gendarmerie, & suivie des bagages. Je lui demandai où il alloit. Il me dit que c'étoit à Charenton; mais qu'il avoit bien peur de ne pouvoir pas gagner ce poste fort aisément, & qu'il se trouvoit employé à une méchante commission, d'avoir à conduire les bagages, dont je vis passer une grande partie, tant au Cours que sur la terrasse de Renard où je m'allai promener. J'y trouvai Madame de Châtillon, qui se lamentoit, & disoit qu'elle avoit peur

qu'il n'arrivât quelque mal au parti, & qu'elle craignoit furieuſement un combat. J'étois en inquiétude de cette marche ; les ennemis étant plus forts que nous, nous pouvoient aiſément tailler en pieces, car c'eſt la choſe du monde la plus aiſée que de défaire une armée en marche, & qui montre toujours le flanc ; de ſorte que cela m'animoit fort contre les Négociateurs, que je croyois nous avoir mis en ce dangereux état ; ainſi en termes généraux je fis un grand chapitre tout haut devant beaucoup de monde ſur ce ſujet. Les gens qui ne ſe mêloient de rien entroient dans mon ſens, les autres commençoient à croire, par la crainte de l'événement, que leur parti n'étoit pas bon, & ne doutoient pas que je ne parlaſſe à eux ; de ſorte qu'il y eut du monde embarraſſé de me voir parler ſi librement & ſi véritablement. Après je quittai la compagnie, & m'en allai à mon logis, & changeai le deſſein que j'avois de prendre médecine, jugeant que je pouvois être utile à quelque choſe.

Le lendemain toutes les troupes paſſérent pendant la nuit ; & comme il n'y avoit que les Tuileries entre mon logis & le foſſé, on entendoit diſtinctement les tambours & les trompettes, & l'on diſcernoit aiſément les marches différentes. Je

demeurai appuyée ſur ma fenêtre juſqu'à 2 heures après minuit, à les entendre paſſer, avec aſſez de chagrin de penſer tout ce qui pouvoit arriver : mais parmi cela j'avois je ne ſais quel inſtinct que je contribuerois à les tirer d'embarras, & même je dis le ſoir à Préſontaine : Je ne prendrai pas demain médecine, car j'ai dans la tête que je ferai quelque trait imprévu auſſi-bien qu'à Orléans. Il me répondit qu'il le ſouhaitoit; mais qu'il craignoit fort que cela n'arrivât pas. Le pauvre Flamarin que j'aimois fort, & avec qui j'avois pris grande habitude à mon voyage d'Orléans, me vint voir & me dit : Je ne ſuis point en inquiétude de ce qui arrivera demain, car je ſuis perſuadé que les affaires ne ſont point dans l'état où on les penſe, & pour moi je crois la paix faite, & qu'elle ſe déclarera demain quand les armées ſeront en préſence. Je lui dis en riant que le Cardinal Mazarin feroit donc comme à Caſal, il jetteroit ſon chapeau pour empêcher le combat & pour ſignal de paix. Vous êtes une grande dupe, & nous auſſi de nous être amuſés à des négociations, au-lieu de mettre nos troupes en bon état; tout ce qui arrivera de ceci ne peut être que très-déſavantageux, & je n'y oſe penſer, tant cela me donne de peine pour

vous qui croyez toujours tout ce qu'on vous dit. Ce seroit fort bien employé si demain vous aviez quelque bras ou quelque jambe cassée. Je riois & disois cela au plus loin de ma pensée. Nous nous séparâmes ainsi, & il me dit, nous verrons qui sera trompé de nous deux.

A 6 heures du matin, le 2 Juillet 1652, j'entendis heurter à la porte de ma chambre. Je m'éveillai en sursaut, & j'appellai mes femmes pour ouvrir ma chambre. Le Comte de Fiesque entra, qui me dit que Mr. le Prince l'avoit envoyé trouver Monsieur pour lui dire qu'il avoit été attaqué à la pointe du jour entre Montmartre & la Chapelle, qu'il avoit été refusé à la porte St. Denis en allant lui rendre compte de l'état où l'on étoit, & prendre ses ordres; qu'il le supplioit de monter à cheval, & qu'il continueroit sa marche, ne pouvant attendre au lieu où il étoit; que Monsieur avoit répondu qu'il se trouvoit mal, & que Mr. le Prince l'avoit aussi chargé de me venir trouver, & de me prier de ne le point abandonner. Je me levai aussi-tôt avec toute la diligence possible, & je m'en allai au Luxembourg, où je trouvai Monsieur au haut du degré. Je lui dis, je croyois vous trouver au lit; le Comte de Fiesque m'avoit dit que vous vous trouviez mal.

Il me répondit : Je ne ſuis pas aſſez malade pour y être ; mais je le ſuis aſſez pour ne pas ſortir. Je le priai autant qu'il me fut poſſible, de monter à cheval pour aller au ſecours de Mr. le Prince ; mais ce fut en vain, car toutes les raiſons dont je me ſervis pour cela ne firent aucun effet ſur ſon eſprit ; & voyant que je ne pouvois rien obtenir, je le priai de ſe coucher, trouvant qu'il devoit faire le malade, & qu'il y alloit autant de ſon intérêt que de celui de Mr. le Prince à en uſer comme il faiſoit. Il n'en fit rien, & mes larmes n'eurent pas plus de pouvoir ſur lui que mes diſcours. Il étoit difficile de n'en pas verſer en l'état auquel on ſe trouvoit ; quand l'intérêt de Mr. le Prince, & celui de quantité d'amis que j'y avois ne s'y ſeroit pas trouvé, j'avois grande pitié de force Officiers des troupes de Monſieur, honnêtes & braves gens qui me venoient tour-à-tour dans l'eſprit. Me. de Nemours, que je voyois en un état pitoyable où la mettoit l'inquiétude qu'elle avoit de Mr. ſon mari & de Mr. de Beaufort ſon frere, augmentoit encore mes peines. J'avois dans ma douleur bien du dépit de voir des gens de Monſieur dans une grande gayeté, dans l'eſpérance que Mr. le Prince périroit. Ils diſoient dans des occaſions

comme celles-ci, *sauve qui peut*. Ils étoient amis du C. de Retz, & c'étoit ce qui les faisoit parler ainsi. Monsieur alloit & venoit, je lui parlois en passant, je le pressai jusques à lui dire, à moins que d'avoir un traité fait avec la Cour en poche, je ne comprends pas comment vous pouvez être si tranquille; mais en auriez-vous bien un pour sacrifier Mr. le Prince au Cardinal Mazarin? il ne répondit point. Tout ce que j'ai dit dura une heure, pendant laquelle tout ce qu'on avoit d'amis pouvoit être tué, & Mr. le Prince tout comme un autre, sans que l'on s'en souciât: cela me paroissoit une grande dureté. A la fin Mrs. de Rohan & de Chavigny vinrent, qui étoient ceux en qui Mr. le Prince avoit pour lors plus de confiance. La Comtesse de Fiesque vint me trouver; pour Me. de Frontenac, elle étoit auprès de son mari qui étoit malade à l'extrémité.

Mrs. de Rohan & de Chavigny après avoir quelque temps entretenu S. A. R., la firent résoudre à m'envoyer à l'Hôtel-de-Ville de sa part pour demander les choses qui étoient nécessaires; pour cela il donna une lettre à Mr. de Rohan pour Mrs. de l'Hôtel-de-Ville, par laquelle il se remettoit à moi à leur dire son intention. Je partis du Luxembourg accom-

pagnée de Madame de Nemours, & des Comteſſes de Fieſque, mere & fille ; je trouvai le Marquis de Gerſé dans la rue Dauphine, qui alloit prier Monſieur de la part de Mr. le Prince de faire paſſer par dedans la Ville les troupes qui étoient demeurées à Poiſſy, & qui attendoient à la porte de St. Honoré qu'on leur ouvrît. Gerſé étoit bleſſé d'un coup de mouſquet au bras : de ſorte qu'il l'avoit tout en ſang, n'ayant pas eu le loiſir de ſe faire panſer. Je lui dis qu'il étoit bleſſé galamment, & qu'il portoit ſon bras d'une maniere fort agréable. Il me répondit qu'il ſe ſeroit bien paſſé de cette galanterie ; car comme ſon coup étoit proche du coude, il ſouffroit des douleurs horribles, quoiqu'il allât comme un autre. Tous les bourgeois étoient attroupés dans les rues, qui me demandoient en paſſant : Que ferons-nous ? Vous n'avez qu'à commander, nous ſommes tous prêts à ſuivre vos ordres. Ils paroiſſoient fort zélés pour le parti, & pour la conſervation de la perſonne de Mr. le Prince. Comme j'arrivai à l'Hôtel-de-Ville, le Maréchal de l'Hôpital, Gouverneur de Paris, & le Prévôt des marchands, qui étoit pour lors Mr. le Fevre, Conſeiller au Parlement, vinrent au-devant de moi au haut du degré, & me

firent excuse de n'être pas venus plus loin, n'ayant pas été avertis. Je leur dis que je croyois bien que ma venue en ce lieu les devoit avoir surpris en toutes manieres; mais que c'étoit l'indisposition de Monsieur qui en étoit la cause. Comme nous fumes dans la grande salle, je demandai : Tout le monde est-il ici? Ils me dirent qu'oui. Je leur dis : Monsieur s'étant trouvé mal, il n'a pu venir ici, il a chargé Mr. de Rohan de vous donner une lettre de sa part : il la donna, & le Greffier de la Ville en fit la lecture; elle étoit fort obligeante pour moi, leur témoignant la confiance qu'il avoit en ma conduite par l'expérience qu'il en avoit eue depuis peu. Après la lecture faite, je leur dis que Monsieur m'avoit commandé de leur dire qu'il desiroit qu'on fît prendre les armes dans tous les quartiers de la Ville. Ils me dirent que cela étoit fait : Que l'on envoyât à Mr. le Prince 2000 hommes détachés de toutes les colonelles des quartiers. Ils me dirent que l'on ne détachoit point les bourgeois comme les gens de guerre; mais que l'on ne laisseroit pas d'envoyer les 2000 hommes que S. A. R. commandoit. Je leur dis que dès qu'ils auroient donné l'ordre, je ne me mettrois point en peine de l'exécution, connoissant l'affec-

tion que tous les Bourgeois avoient pour nous, & qu'ils ſeroient ravis de tirer Mr. le Prince du péril où il étoit expoſé, & que ſa perſonne devoit être chere à tous les bons François, & que je croyois qu'il n'y en avoit pas un qui n'expoſât ſa vie pour ſauver la ſienne. Je leur demandai 400 hommes pour mettre dans la place Royale, ce qu'ils accorderent. Je gardai la grande demande pour la fin, qui étoit de donner paſſage à notre armée. Là-deſſus ils ſe regarderent tous : je leur dis, il me ſemble que vous n'avez guere à délibérer. Monſieur a toujours témoigné tant de bonté à la Ville de Paris, qu'il eſt bien juſte qu'en cette rencontre, où il y va de ſon ſalut & de celui de Mr. le Prince, on lui en témoigne de la reconnoiſſance : il faut auſſi que vous ſoyez perſuadés que ſi le malheur vouloit que les troupes ennemies battiſſent Mr. le Prince, on ne feroit pas plus de quartier à Paris qu'aux Gens de guerre. Le Cardinal Mazarin eſt perſuadé qu'on ne l'aime pas ; & à la vérité, l'on lui en a donné aſſez de marques ; c'eſt pourquoi ayant la vengeance en main, on ne doit point douter qu'il ne ſe ſatisfaſſe. C'eſt à nous à l'éviter par nos ſoins, & nous ne ſaurions rendre un plus grand ſervice au Roi que de lui con-

ſerver la plus grande & la plus belle Ville de ſon Royaume, qui en eſt la Capitale, & qui a toujours eu le plus de fidélité pour ſon ſervice.

Le Maréchal de l'Hôpital prit la parole, & dit : Vous ſavez bien, Mademoiſelle, que ſi vos troupes ne fuſſent point approchées de cette Ville, celles du Roi n'y fuſſent pas venues, & qu'elles ne venoient que pour les en chaſſer. Madame de Nemours trouva cela mauvais, & ſe mit à le quereller. Je rompis le diſcours en diſant : il n'eſt point queſtion à qui le Cardinal Mazarin en veut, ſi c'eſt à ce qui eſt dedans ou dehors de Paris, l'on peut croire que ſon intention n'eſt pas bonne ni pour les uns ni pour les autres; mais ſongez, Monſieur, que pendant que l'on s'amuſe à diſputer ſur des choſes inutiles, Mr. le Prince eſt en péril dans vos fauxbourgs. Quelle douleur & quelle honte ſeroit-ce pour jamais à Paris, s'il y périſſoit faute de ſecours! Vous pouvez lui en donner, faites-le donc au plutôt. Ils ſe leverent ſur cela, & s'en allerent délibérer dans une chambre au bout de la ſalle, & moi cependant je priai Dieu, appuyée ſur une fenêtre qui regarde dans le St. Eſprit. On diſoit une meſſe, je ne l'entendis pas entiérement, allant & venant

pour envoyer hâter ces Messieurs, & leur demander une réponse, l'affaire pour laquelle ils étoient assemblés requérant diligence, & que s'ils n'accordoient pas ce que l'on demandoit, il faudroit voir à prendre d'autres mesures, & que j'avois tant de confiance au peuple de Paris que je croyois qu'il ne nous abandonneroit pas. Peu après que je leur eut fait dire cela, ils sortirent, & me donnerent tous les ordres que je demandois. J'envoyai en toute diligence dire à Mr. le Prince que j'avois obtenu l'entrée de la Ville pour nos troupes quand il voudroit, & que j'avois envoyé le Marquis de la Boulaye à la porte de St. Honoré pour faire entrer celles qui venoient de Poissy.

En sortant de l'Hôtel-de-Ville, je trouvai les Bourgeois qui s'étoient amassés dans la Grêve, qui disoient mille choses contre le Maréchal de l'Hôpital. Il y en eut un qui me dit en le regardant de tout près, (car il me menoit) comment souffrez-vous ce Mazarin? Si vous n'en êtes pas contente, nous le noyerons. Il voulut le battre; je l'en empêchai, & je criai: J'en suis contente. Néanmoins pour le mettre en sûreté, je le fis rentrer dans l'Hôtel-de-Ville avant que mon carrosse marchât. Je trouvai dans la rue de la Tissanderie

le plus pitoyable & le plus affreux spectacle qui se puisse regarder. C'etoit M^r. le Duc de la Rochefaucault qui avoit un coup de mousquet qui entroit par un coin de l'œil, & sortoit par l'autre, de sorte que les deux yeux étoient offensés; il sembloit qu'ils lui tombassent, tant il perdoit de sang, tout son visage en étoit plein, & il soufloit sans cesse comme s'il eût eu crainte que celui qui lui entroit dans la bouche ne l'étouffât; son fils le tenoit par une main, & Gouville par l'autre, car il ne voyoit goute; il étoit à cheval, & avoit un pourpoint blanc, aussi-bien que ceux qui le menoient, qui étoient tout couverts de sang comme lui. Ils fondoient en larmes; car à le voir en cet état, je n'eusse jamais cru qu'il en eût pu échapper Je m'arrêtai pour parler à lui; mais il ne répondit pas, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'entendre un Gentilhomme de M^r. de Nemours, qui vint dire à Madame sa femme qu'il l'envoyoit avertir qu'il avoit été blessé légérement à la main, & que ce ne seroit rien, & qu'il s'étoit trop détourné de peur de l'effrayer, parce qu'il étoit tout en sang : elle me quitta aussitôt pour l'aller trouver. Beaucoup de personnes dirent sur les blessures de ces Messieurs, que Dieu les avoit punis, & que

leurs négociations, qui étoient cause que l'on avoit tout négligé, avoient été celle de ce combat, où ils avoient été étrillés. Quoique cette pensée me fût venue aussi-bien qu'à d'autres, je ne laissai pas d'avoir beaucoup de pitié de Mr. de la Rochefoucault. Après l'avoir quitté, je trouvai à l'entrée de la rue St. Antoine, Guitaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, qu'un homme aidoit parce qu'il n'eût pu se soutenir sans cela : il étoit pâle comme la mort. Je lui criai : Mourras-tu ? Il me fit signe de la tête que non : il avoit pourtant un grand coup de mousquet dans le corps. Puis je vis Vallon, qui étoit en chaise, qui s'approcha de mon carrosse ; il n'avoit qu'une contusion aux reins : comme il est fort gras, il fallut l'aller panser promptement ; il me dit : Hé bien, ma bonne maîtresse, nous sommes tous perdus. Je l'assurai que non ; il me dit : Vous me donnez la vie dans l'espérance d'avoir retraite pour nos troupes. Je trouvai à chaque pas que je fis dans la rue St. Antoine, des blessés, les uns à la tête, les autres au corps, au bras, aux jambes, sur des chevaux, à pied, & sur des échelles, des planches, des civieres, & des corps morts.

Comme je fus près de la porte, j'en-

voyai Mr. de Rohan porter l'ordre de laisser aller & venir nos gens au Capitaine qui étoit de garde, afin qu'il fit tout ce que je lui manderois. Les ordres de l'Hôtel-de-Ville portoient que l'on fît tout ce que j'ordonnerois. J'entrai dans la maison d'un maître des Comptes, nommé Mr. de la Croix, qui me la vint offrir; c'est la plus proche de la Bastille, & les fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que j'y fus, Mr. le Prince m'y vint voir : il étoit dans un état pitoyable, il avoit deux doigts de poussiere sur le visage, ses cheveux tous mêlés, son collet & sa chemise étoient pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé, sa cuirasse étoit pleine de coups, & il tenoit son épée nue à la main, ayant perdu le fourreau; il la donna à mon Ecuyer. Il me dit : Vous voyez un homme au désespoir, j'ai perdu tous mes amis; Messieurs de Nemours, de la Rochefoucault & Clinchamp sont blessés à mort. Je l'assurai qu'ils étoient en meilleur état qu'il ne les croyoit, que les Chirurgiens ne les croyoient pas blessés dangereusement, & que tout présentement je venois de savoir des nouvelles de Clinchamp, qui n'étoit qu'à deux portes d'où j'étois, que Préfontaine l'avoit vu, qu'il n'étoit en aucun danger. Cela

le rejouit un peu, il étoit tout-à-fait affligé : lorfqu'il entra, il fe jetta fur un fiege, il pleuroit, & me difoit : Pardonnez à la douleur où je fuis. Après cela que l'on dife qu'il n'aime rien; pour moi je l'ai toujours connu tendre pour fes amis & pour ce qu'il aimoit. Il fe leva, & me pria d'avoir foin de fairé paffer les bagages qui étoient hors de la porte, & de ne point fortir d'où j'étois, afin que l'on fe pût adreffer à moi pour tout ce que l'on auroit à faire; & qu'il avoit fi hâte qu'il ne pouvoit demeurer plus long-temps. Je le priai inftamment de vouloir rentrer dans la Ville avec fon armée : il me répondit qu'il n'avoit garde de le faire, & que je ne me miffe point en peine, & qu'il ne feroit qu'efcarmoucher; qu'ainfi il n'y avoit plus rien à craindre pour mes amis, & qu'il me répondoit qu'il rameneroit les troupes de Monfieur faines & fauves; que pour lui il ne lui feroit pas reproché d'avoir fait retraite en plein midi devant les Mazarins. Après qu'il fut parti, le Marquis de la Rochegaillard paffa bleffé à la tête, il avoit perdu toute connoiffance, il étoit étendu fur une échelle comme un mort; il me fit grande pitié; c'étoit un homme beau & bien fait; & en l'état où il étoit, il ne laiffoit pas

d'être de bonne mine : ce qui eſt de pis, c'eſt qu'il étoit de la Religion. Tout ce jour-là ne ſe paſſa qu'à voir des morts & des bleſſés, & je m'apperçus à la fin de ce que diſent les gens de guerre, que la quantité que l'on en voit y accoutume tellement, que l'on n'a pas tant de pitié pour les derniers que pour les premiers, & ſur-tout pour les gens que l'on ne connoît pas. Il y avoit des pauvres Allemands qui ne ſavoient où donner de la tête, ni comment ſe plaindre, ne pouvant parler notre langue, je les envoyai dans les hôpitaux, ou chez les chirurgiens, ſelon leurs grades.

Tous les Colonels des quartiers envoyoient recevoir mes ordres pour faire ſortir de leurs ſoldats : je croyois encore être à Orléans ; je commandois, & l'on m'obéiſſoit. Je fis filer les bagages, ainſi que Mr. le Prince me l'avoit marqué, & j'ordonnai que l'on les menât à la place Royale ; je jugeois qu'ils y ſeroient fort bien, qu'on les mettroit au milieu, & que l'on dételleroit les chevaux pour les faire repaître ſous les galeries. Monſieur le Prince avoit oublié de me dire où je les envoyerois ; ils étoient-là en lieu d'aller par-tout où l'on voudroit commodément, parce que l'on ne ſavoit point pour-

lors où l'on camperoit. Les quatre cents Mousquetaires que l'on m'avoit donnés comme un Corps de réserve pour envoyer à Mr. le Prince selon qu'il en auroit besoin, je les envoyai sur le soir, la moitié sur le Boulevard de la porte de St. Antoine, & l'autre sur celui de l'Arsenal, où les gens du Grand-Maître firent quelques difficultés de les recevoir; à la seconde fois que j'y envoyai, ils y entrerent. Il me semble que cela fit un bon effet, & fit voir que les Bourgeois nous défendoient & se défendoient eux-mêmes; que les Mazarins jugeroient par-là qu'ils étoient absolument pour nous : pour le secours que l'on en auroit pu tirer, je le comptois pour rien. Toutes ces circonstances faisoient paroître Paris déclaré pour nous, & étoient avantageuses. Je me tourmentai horriblement ce jour-là. Je n'eus pas sujet de me plaindre de mes peines, puisqu'elles réussirent si bien.

L'embarras où j'avois vu nos affaires le matin, m'avoit laissé beaucoup d'inquiétude, quoique nous en fussions dehors. La conduite que Monsieur avoit eue envers Mr. le Prince, & qui faisoit tant contre lui-même, me mettoit au désespoir; de sorte que j'avois l'esprit furieusement troublé, & je ne comprends pas

comment je pus faire tout ce que je fis dans cette agitation. Ce fut un des effets du miracle que Dieu fit ce jour-là pour nous ; sans un coup du Ciel, les affaires ne se seroient pas passées comme elles firent.

Monsieur le Prince fut attaqué proche le Fauxbourg St. Denis, il envoya de la Cavalerie pour amuser les Ennemis, pendant qu'il marchoit en diligence au Fauxbourg St. Antoine, où il fut attaqué par toute l'armée de Mr. de Turenne, qui arriva en même-temps que lui. Il se barricada dans la grande rue à la vue des Ennemis, le mieux qu'il lui fut possible, & il envoya des troupes garder les autres avenues. Il est bon de dire, & cela est assez connu, que ce Fauxbourg est ouvert de tous côtés, & qu'il auroit fallu deux fois plus de troupes que Mr. le Prince n'en avoit pour garder une seule avenue. Les ennemis étoient plus de douze mille hommes. Mr. le Prince n'en avoit que cinq : il leur résista cependant l'espace de sept ou huit heures où l'on combattit horriblement, il étoit par-tout. Les ennemis ont dit qu'à moins d'être un démon, il ne pouvoit pas faire humainement tout ce qu'il avoit fait ; il étoit à toutes les attaques. Les ennemis forcerent la grande barricade

qui tenoit le carrefour qui va dans Picpuce & à Vincennes. Notre Infanterie fit bien, la Cavalerie prit une telle épouvante qu'elle s'enfuit, & emmena tout ce qu'elle trouva en son chemin jusques à la butte devant l'Abbaye St. Antoine. Mr. le Prince, enragé de cela, retourna l'épée à la main avec cent Mousquetaires, & ce qu'il trouva d'Officiers de cavalerie ou d'Infanterie sous sa main au nombre de trente ou quarante, & quelques volontaires, reprit la barricade, & en chassa les Ennemis. Elle étoit défendue par le Régiment des Gardes, celui da la Marine, Picardie & Turenne, qui étoient sans doute leurs meilleurs Régiments & les plus forts qu'ils eussent. Il s'y comporta d'une maniere qui surpasse l'imagination, & par sa grande valeur, & par sa prudence, il agit d'un si grand sens-froid en cette occasion, que tout le monde l'admira. J'étois toujours à voir passer les bagages, les morts & les blessés : il y eut un Cavalier qui fut tué, & qui demeura sur son cheval, lequel suivoit le bagage avec son pauvre maître; cela faisoit pitié. Madame de Châtillon vint au logis où j'étois, dans le carrosse de Me. de Nemours, elle venoit de voir Mr. son mari; elle me dit : Hélas, vous êtes bien

bonne de faire tout ce que vous faites pour Mr. le Prince; il me semble que depuis quelques jours il n'étoit pas trop bien avec vous, & que vous aviez sujet de vous plaindre de lui. Je lui répondis : Si Mr. le Prince a manqué envers moi, ce n'est qu'en des bagatelles, je ne lui manquerai jamais, c'est ici une affaire trop importante pour songer à rien qu'à le secourir; si j'étois en sa place, j'étranglerois les gens qui m'y ont mis mal pour leurs intérêts particuliers. Elle ne dit mot, & demeura auprès de moi; j'avois bien envie qu'elle s'en allât. Le Président Viole vint, elle lui dit que l'on disoit que Monsieur avoit traité avec la Cour, & qu'il savoit bien ce qui devoit arriver, & que c'étoit la cause qui l'avoit empêché de sortir. Je le dis au Comte de Fiesque, & reprochai à Madame de Châtillon, que pour une habile femme, elle donnoit aisément dans les panneaux, de croire une nouvelle aussi ridicule que celle-là, & que je croyois que si Monsieur en savoit l'auteur, il le feroit jetter par les fenêtres; que je trouvois comme elle que Monsieur avoit tort de n'avoir pas monté à cheval, que je l'avois souhaité passionnément, que j'y avois fait tout mon possible; mais qu'il ne falloit pas inférer delà qu'il trom-

pât Mr. le Prince, & qu'il n'étoit pas homme que l'on pût mener ainsi. Elle fut un peu embarrassée, & elle avoit sujet de l'être, & se devoit contenter de ce qu'elle avoit fait sans accuser les autres. Cet embarras lui avoit fait oublier ses charmes, il n'y en avoit pas un d'étalé ce jour-là; comme elle est fort brune naturellement, cela paroissoit extrêmement en plein jour. Elle s'avisa de faire écrire un billet à Mr. le Prince pour lui mander qu'il vînt absolument, & que tous ses amis & serviteurs le lui conseilloient, & que c'étoit Mademoiselle, & Madame de Châtillon, le Comte de Fiesque, & le Président Viole. Elle me le montra, & me demanda si je l'approuvois. Je lui dis qu'il étoit fort inutile de lui rien mander, qu'il savoit ce qu'il avoit à faire, & que pour son billet, il n'en feroit ni plus ni moins. Elle me répondit: Il verra au moins par-là l'inquiétude où l'on est pour lui. Ce zele me déplut fort, je me souvenois que c'étoit elle qui lui avoit attiré cette méchante affaire, je ne doutai pas qu'il ne le reçût mal. Le Comte de Béthune, qui est homme de mérite & de probité, me vint trouver; je lui témoignai le déplaisir que j'avois de ce que Monsieur n'avoit pas fait tout ce que je croyois qu'il devoit faire envers

Mr. le Prince, & pour lui-même. Il entra fort dans mon sens, & me dit qu'il alloit trouver Monsieur pour tâcher de le porter à raccommoder les affaires.

Le Gouverneur de la Bastille, nommé de Louviers, fils de Monsieur de Broussel, me manda, que pourvu qu'il eût un ordre de Monsieur par écrit, il étoit à lui, & qu'il feroit tout ce qu'on lui commanderoit. Je priai le Comte de Béthune de le dire à Monsieur, lequel le lui envoya par Monsieur le Prince de Guimené. L'Abbé d'Effiat, qui m'étoit venu voir comme beaucoup d'autres, vit qu'il étoit tard, & que je n'avois pas dîné. Il jugea bien par la hâte dont j'étois sortie de mon logis, que je n'avois pas mangé, & que j'en avois besoin, & que même je ne m'en aviserois point, parce que j'avois bien d'autres affaires dans la tête. Il m'en offrit; son logis étoit tout proche, je l'acceptai, il m'en fit apporter très-proprement & fort à propos. J'avois bien faim; Me. de Châtillon dîna avec moi: elle faisoit des mines les plus ridicules du monde, & dont l'on se seroit bien moqué si l'on eût été en humeur de cela.

Le Comte de Béthune me manda sur les deux heures que Monsieur viendroit où j'étois: j'envoyai à l'instant le Comte

de

de Fiesque le dire à Monsieur le Prince, ce Comte fit mille voyages ce jour-là; il alloit & venoit sans cesse. Monsieur de Rohan, qui avoit été saigné le matin, pensa s'évanouir de toutes les fatigues qu'il eut: sa femme demeura tout le jour auprès de moi & de lui. Mr. le Prince vint, je le vis venir par la fenêtre, je m'en allai au-devant de lui sur le degré: il me parut tout autre qu'il n'étoit le matin, quoiqu'il n'eût changé de rien; il avoit la mine riante & l'air gai: il m'aborda, & me fit mille compliments & remerciements de ce qu'il trouvoit que je l'avois assez servi. Je lui dis: J'ai une grace à vous demander, c'est de ne rien témoigner à Monsieur de la faute qu'il a faite envers vous. Il me répondit: Je n'ai qu'à le remercier, sans lui je ne serois pas ici. Je me mis à rire, & lui dis: Trêve de railleries, je sais les sujets que vous avez de vous plaindre de lui, j'en suis au desespoir; pour l'amour de moi n'en parlez point. Il me le promit sérieusement, persuadé que Monsieur avoit effectivement de l'amitié pour lui, & que c'étoient les amis du Cardinal de Retz qui l'avoient empêché de faire ce qu'il avoit desiré, & qu'il savoit bien le respect qu'il lui devoit; qu'il savoit bien

aussi, il y avoit long-temps, à quoi s'en tenir. Nous entrâmes dans la salle, où la Comtesse de Fiesque étoit avec Madame de Châtillon & Monsieur de Rohan. Il s'approcha d'eux, & il fit les plus terribles yeux du monde à Madame de Châtillon, & lui marqua par sa mine qu'il la méprisoit fort. J'en fus fort aise, & elle en fut si sensiblement touchée, qu'elle pensa s'évanouir; il lui fallut donner de l'eau, ensuite elle s'en alla. Monsieur arriva, il embrassa Monsieur le Prince avec une mine aussi gaye que s'il ne lui eût manqué en rien. Il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir hors d'un si grand péril, & lui fit conter le combat; il avoua qu'il n'avoit jamais été en une occasion si périlleuse. L'on plaignit les morts & les blessés. Le Marquis de Laigues, de la Religion, avoit été le matin dangereusement blessé; le Comte de Bossu, Flamand, Colonel de Cavalerie dans les troupes de Clinchamp, mourut le soir; Sester, neveu de Monsieur le Maréchal de Rantzau, qui commandoit un Régiment d'Allemands dans l'armée de Monsieur le Prince, fut tué sur la place. Je demandai le Régiment pour le neveu de la Maréchale de Rantzau, qui en étoit Major, nommé Baudits, fils du feu Géné-

ral Baudits qui servoit le Roi de Suede: Monsieur lui accorda le Régiment à ma priere. Il y eut beaucoup d'autres Officiers morts ou blessés; il seroit fort long de les nommer. Monsieur & Mr. le Prince résolurent que l'armée rentreroit sur le soir dans la Ville; delà Mr. s'en alla à l'Hôtel-de-Ville pour remercier le Corps-de-Ville, & Mr. le Prince s'en retourna à son armée: Mr. de Beaufort se démena extrêmement, & crut avoir tout fait.

Comme ils furent partis, je m'en allai à la Bastille où je n'avois jamais été. Je me promenai long-temps sur les tours, & je fis charger le canon qui étoit tout pointé du côté de la Ville; j'en fis mettre du côté de l'eau & du côté du Fauxbourg pour défendre le bastion. Je regardai avec une lunette d'aproche, je vis beaucoup de monde sur la hauteur de Charonne, & même des carrosses: ce qui me fit juger que c'étoit le Roi, & j'ai appris depuis que je ne m'étois point trompée. Je vis aussi toute l'armée ennemie dans le fond vers Bagnolet, elle me parut très-forte en Cavalerie. L'on voyoit les Généraux sans connoître les visages, on les reconnoissoit par leur suite. Je vis le partage qu'ils firent de leur Cavalerie pour nous venir couper entre le

Fauxbourg & le foſſé. Les uns furent envoyés du côté de Pincourt, & les autres par Neuilly le long de l'eau ; & s'ils l'euſſent fait plutôt, nous étions perdus. J'envoyai un Page à toute bride en donner avis à Mr. le Prince : il étoit alors au haut du clocher de l'Abbaye St. Antoine ; & comme je lui confirmai ce qu'il voyoit, il commanda que l'on marchât pour entrer dans la Ville. Je m'en revins dans la maiſon où j'avois été tout le jour pour voir paſſer l'armée ; je ſavois bien que tous les Officiers ſeroient ravis de me voir. Je ne veux pas oublier de dire que le matin tous les Officiers & Soldats étoient fort conſternés, ils jugeoient qu'il n'y avoit point de quartier. Dès qu'ils ſurent que j'étois à la porte, ils firent des cris de joie non-pareils, & dirent : Faiſons merveille, nous avons une retraite aſſurée, Mademoiſelle eſt à la porte qui nous la fera ouvrir ſi nous ſommes trop preſſés. Mr. le Prince me manda de leur envoyer du vin : ce que je fis avec beaucoup de diligence ; & comme ils paſſoient devant les fenêtres où j'étois, ils crioient : Nous avons bu à votre ſanté, vous êtes notre Libératrice : il n'y a point d'honnêtes gens qui ne m'euſſent tenu le même diſcours s'ils y euſſent été. Comme le

Régiment de Sester passa, j'appellai Baudits, qui étoit à la tête, fort affligé de la perte de son Colonel, qui étoit son ami, pour lui dire que j'avois demandé à Monsieur le Régiment pour lui, & qu'il me l'avoit accordé. Mr. le Prince vint me voir lorsqu'il rentra dans la Ville, & comme j'avois envie de lui reprocher tout ce qui s'étoit passé, je lui dis : Voilà de belles troupes, je ne les trouve point déchues depuis que je les vis à Etampes ; & si elles ont soutenu un siege, essuyé deux combats, Dieu les garde des négociations. Il devint rouge, & ne répondit rien ; je continuai & je lui dis : Au moins, mon cousin, vous me promettez qu'il n'y en aura plus : il me dit, non. Je lui répliquai : Je ne puis m'empêcher de vous dire que cette occasion vous doit faire distinguer vos véritables amis d'avec ceux qui ne le sont que pour leurs intérêts particuliers, & qui ont exposé votre personne dans l'espérance d'avoir cinquante mille écus. Pour moi je ne vous en parle que par amitié, & pour vous y faire penser ; d'autres n'oseront vous le dire. Les larmes lui vinrent aux yeux de colere ; je finis cette conversation, & je lui dis : c'est assez pousser l'affaire, j'espere que vous vous corrigerez. Il s'en alla, & je

demeurai jufqu'à ce que toutes les troupes fuffent paffées.

Celles que Meffieurs les Maréchaux de Turenne & de la Ferté avoient envoyées pour pouffer les nôtres, s'avancerent près de la Ville; l'on tira de la Baftille deux ou trois volées de canon, comme je l'avois ordonné, lorfque j'en fortis. Cela fit peur. Le canon avoit emporté un rang de Cavalerie; fans cela toute l'Infanterie étrangere, la Gendarmerie, & quelque Cavalerie qui étoient à l'arriere-garde auroient été défaites; parce que ces troupes avoient été obligées d'attendre du canon que l'on étoit allé retirer près de l'Eglife de Sainte-Marguerite. Cela me donna de l'inquiétude de ce qu'elles étoient fi long-temps à paffer : je renvoyai le Comte de Holac, qui m'étoit venu voir, les faire hâter; & quand elles furent toutes paffées, j'allai me repofer quelque temps à l'hôtel de Chavigny pour me rafraîchir : il faifoit un chaud horrible ce jour-là. Nous parlâmes fort de ce qui s'étoit fait, puis je m'en allai au Luxembourg, où tout le monde me régaloit de ce qui s'étoit paffé. Monfieur le Prince me fit mille compliments, & dit à Monfieur que j'avois affez bien fait pour qu'il me pût louer. Il me vint dire qu'il

étoit ſatisfait de moi : ce ne fut pas avec la tendreſſe qu'il auroit dû me marquer ; j'attribuai cela au repentir qu'il devoit avoir que j'euſſe fait ce qu'il devoit faire, de ſorte que ſon indifférence, qui m'eſt ſi rude à ſupporter, me conſola ce jour-là : je le croyois dans des ſentiments où j'aurois ſouhaité qu'il eût toujours été.

Quand je ſongeai le ſoir, & toutes les fois que j'y ſonge encore, que j'avois ſauvé cette armée, j'avoue que ce m'étoit une grande ſatisfaction, & en même-temps un grand étonnement de penſer que j'avois auſſi fait rouler les canons du Roi d'Eſpagne dans Paris, & paſſer les drapeaux rouges avec les Croix de St. André. La joie que je ſentis d'avoir rendu un ſervice ſi conſidérable au parti, & de m'être comportée en cette occaſion d'une maniere ſi peu ordinaire, & qui n'eſt peut-être jamais arrivée à perſonne de ma condition, m'empêcha d'y faire les réflexions qui ſe pouvoient faire. Le Marquis de Flamarin fut tué, dont j'eus beaucoup de déplaiſir; il étoit mon ami particulier depuis le voyage d'Orléans, où il m'avoit ſuivie & très-bien ſervie. On lui avoit prédit qu'il mourroit la corde au cou, & il l'avoit dit ſouvent pendant le

voyage; il s'en moquoit & le disoit comme une ridiculité, il ne pouvoit se persuader qu'il seroit pendu. Comme on alla chercher son corps, on le trouva la corde au cou en la même place où quelques années auparavant il avoit tué Canillac en duel. Je ne dormis point toute la nuit; j'eus tous ces pauvres morts dans la tête. Le lendemain je demeurai au logis, où il vint quantité de monde, & sur-tout les Officiers de l'armée; l'on ne parla que de la bravoure de Monsieur le Prince & de toutes les belles actions qu'il avoit faites, ils en étoient tous en admiration. Il me vint voir, & voulut avoir un éclaircissement avec moi sur tout ce qui s'étoit passé avant le combat, & la conclusion fut qu'il ne souhaitoit de l'avantage au parti que pour être en état de pouvoir contribuer à me voir mariée aussi avantageusement qu'il souhaitoit, & que c'étoit ce qu'il desiroit avec le plus de passion.

La bonne volonté que le peuple témoigna le jour du combat, fut toute extraordinaire. Ils alloient querir les morts pour les faire enterrer, ils donnoient à boire aux sains & aux blessés, comme ils passoient, & faisoient tout ce qui leur étoit possible, & crioient : *Vive*

le Roi, & point de Mazarin. Nous sûmes que Monsieur de St. Maigrin, Lieutenant Général, & Lieutenant des Chevaux-Légers du Roi, étoit mort; Mancini, neveu du Cardinal Mazarin, blessé dangereusement; & Fouilloux, Enseigne des Gardes de la Reine. C'étoit une espece de favori que le Cardinal poussoit auprès du Roi. Le Marquis de Nantouillet volontaire y fut tué aussi; St. Maigrin le fut à la tête des Chevaux-Légers, en très-galant homme comme il étoit: il y avoit long-temps qu'il servoit, & avoit beaucoup d'acquis. Mancini n'avoit que seize ans, c'étoit un fort joli garçon & de grande espérance, il fit des merveilles à la tête du Régiment de la Marine, dont il étoit Mestre-de Camp: il fut fort regretté. Le combat avoit duré assez long-temps le matin, & avoit été opiniâtre: ils croyoient à la Cour que la victoire leur étoit certaine, par l'inégalité des troupes, qui est un coup certain, quand Dieu n'assiste pas le parti le plus foible de sa protection, comme il le fit connoître.

La Reine, qui étoit demeurée à St. Denis, envoya un de ses carrosses pour y amener Monsieur le Prince qu'elle croyoit être prisonnier. J'appris d'un homme qui étoit avec le Roi, que, comme Sa Majesté

entendit tirer le canon de la Baſtille, le Cardinal dit : Bon, ils tirent ſur les Ennemit, & jugeoit cela par l'intelligence qu'il avoit dans Paris ; il ne doutoit pas d'y entrer par la porte du Temple, où Mr. de Guenegaud, Tréſorier de l'Epargne, devoit ce jour-là être de garde en qualité de Colonel de ſon quartier. Comme le canon tira encore pluſieurs coups, quelqu'un dit : J'ai peur que ce ſoit contre nous ; d'autres dirent : C'eſt peut-être Mademoiſelle qui eſt allée à la Baſtille, & l'on a tiré à ſon arrivée. Le Maréchal de Villeroi dit : Si c'eſt Mademoiſelle, elle aura fait tirer ſur nous : ils furent quelque temps ſans en être éclaircis.

Les Généraux, qui avoient envoyé, comme j'ai déja dit, leur cavalerie pour nous couper, marcherent avec toute l'Infanterie pour forcer les barricades. Lorſqu'ils croyoient nous prendre de tous côtés, ils ne trouverent plus perſonne, ils ne douterent point que nos gens ne fuſſent rentrés triomphants à Paris. On l'alla dire au Roi & au Cardinal, qui le ramena à St. Denis, où ils n'arriverent qu'à minuit, après avoir eu cent fauſſes allarmes. Ils firent ſouvent halte, & ſe mettoient en ordre de bataille ; ils croyoient qu'on les

vouloit attaquer, jamais gens n'ont eu tant de peur sans sujet. Les troupes étoient si fatiguées, qu'il n'y avoit ni Officier ni soldat qui ne songeât à se reposer.

L'on dit à la Reine que nous avions été battus, & qu'il n'étoit rentré dans Paris que des morts & des blessés, & que cela n'étoit de rien au Roi de ce que l'on avoit donné retraite aux troupes; que le peu de gens & le mauvais état où ils étoient feroient connoître au peuple de Paris l'impuissance des Princes, & par-là qu'il se dégoûteroit d'eux. Le Comte de Quinsky, Colonel Allemand, fut pris prisonnier, & quelques autres Officiers. Nous en eûmes aussi quelques-uns, & entr'autres des Capitaines du régiment des Gardes : l'on prit treize des drapeaux, dont la plupart étoient des Gardes. Comme nos troupes rentroient dans Paris, l'on portoit ces drapeaux à la tête du régiment de S. A. R.; je leur envoyai dire que cela n'étoit pas bien d'en faire trophée, & qu'ils étoient au Roi à qui nous devions respect, & qu'ils les fissent porter auprès des leurs, afin qu'on les crût être du régiment.

Il y avoit long-temps que l'on parloit de faire une assemblée générale à l'Hôtel-de-Ville pour faire une union entre-

elle, le Parlement, Monsieur & Mr. le Prince, pour trouver un fonds pour payer les troupes & pour en lever de nouvelles. Cette assemblée fut donc convoquée, & elle se tint le 4 de Juillet. Pour se reconnoître, Mr. le Prince avoit fait prendre à tous ses soldats de la paille; je ne sais comment cela fut su parmi le peuple, ils crurent que pour être zélés pour le parti il en falloit avoir; de sorte que le matin du 4 cela courut tellement que les Religieux furent contraints d'en porter, & ceux qui n'en avoient point on leur crioit, *aux Mazarins*, & ils étoient battus. Je m'en allai au Luxembourg dès que j'eus dîné, je trouvai Monsieur fort en colere contre Mr. le Prince qui le pressoit d'aller à l'Hôtel-de-Ville : il ne le vouloit point; je ne savois ce que c'étoit que tout ce mystere, cela m'effraya fort, j'envoyai promptement chercher Mr. le Prince qui étoit dans la chambre de Monsieur, & lui demandai ce que c'étoit que la colere où étoit Monsieur, qu'il paroissoit que c'étoit contre lui. Il me dit, ce n'est rien, Monsieur craint une sédition à cause de la paille; je lui dis que je ne comprenois pas ce que c'étoit, & qu'il me l'expliquât; ce qu'il fit en la maniere dont j'ai parlé. Il me fit connoître que rien n'étoit si né-

ceſſaire, en l'état où étoient nos affaires, que l'aſſemblée que l'on tenoit à l'Hôtel-de-Ville ; que ſi Monſieur n'y alloit point cela feroit un très-mauvais effet ; de ſorte que quand Monſieur m'en vint parler, je le preſſai fort d'y aller. Il me paroiſſoit être bien contraire aux ſentiments de Mr. le Prince ; tout d'un coup il s'y réſolut & y alla un peu tard à la vérité. L'aſſemblée devoit commencer à deux heures, & S. A. R. n'y alla qu'à quatre ; ce qui fut cauſe qu'il s'aſſembla quantité de peuple autour de l'Hôtel-de-Ville, & force canaille. L'on devoit reconnoître Monſieur en cette aſſemblée pour Lieutenant-Général de l'Etat, comme l'on avoit fait au Parlement, avec pouvoir de donner ordre à tout en vertu de l'autorité du Roi qu'il avoit entre les mains, tant que Sa Majeſté feroit priſonniere en celles du Cardinal Mazarin, déclaré ennemi de l'Etat, perturbateur du repos public, par Arrêt de tous les Parlements, banni pour jamais du Royaume, & ces arrêts depuis confirmés par pluſieurs déclarations du Roi ; que depuis l'on avoit mis ſa tête à prix ; que toutes ces circonſtances le rendoient indigne d'être dépoſitaire d'une perſonne auſſi ſacrée que celle du Roi, & que tout cela bien conſidéré, il n'y avoit

que Monſieur en France en droit de commander au nom du Roi, & que les peuples qui connoiſſoient le zele de S. A. R. pour l'Etat & pour Sa Majeſté, ſon amour pour la patrie & pour le bien public, étoient perſuadés que toutes les affaires proſpereroient par ſon miniſtere. Mr. le Prince, conformément à la déclaration du Parlement, devoit auſſi être déclaré Généraliſſime des armées du Roi : cet emploi ne lui convenoit pas mal, & je crois que perſonne ne doutoit qu'il ne s'en acquitât bien. Il me ſemble que tout cela étoit aſſez conſidérable pour obliger Monſieur à ne pas faire difficulté d'y aller, encore que lui & Mr. le Prince n'aſſiſtaſſent pas aux délibérations de l'Hôtel-de-Ville, parce qu'ils n'étoient pas de leur corps; après avoir déclaré en pleine aſſemblée, comme ils avoient fait en Parlement, qu'ils n'avoient d'intérêt que le ſervice du Roi & le bien public, qu'ils ne faiſoient la guerre qu'à cette fin, & pour chaſſer le Cardinal Mazarin hors du Royaume, & que dès qu'il en ſeroit dehors, ils mettroient bas les armes.

Pendant qu'ils étoient à l'Hôtel-de-Ville, & que je ne ſavois que faire, je m'étois allé promener dans les rues avec un bouquet de paille à mon éventail,

noué d'un ruban bleu, qui étoit la couleur du parti. Tout le peuple crioit fort ce jour-là : *Vive le Roi, les Princes, & point de Mazarins.* Je m'en retournai au Luxembourg, où Monfieur arriva un moment après, & entra dans fa chambre pour changer de chemife, parce qu'il avoit eu grand chaud à l'Hôtel-de-Ville. Mr. le Prince demeura avec moi dans l'anti-chambre, où étoient Madame la Ducheffe de Sully, la Comteffe de Fiefque & Madame de Villars. Il s'amufa à lire des lettres qu'un trompette de Mr. de Turenne lui apporta : je lui demandai ce que c'étoit, il me dit : C'eft pour des prifonniers ; fi cela pouvoit vous divertir, je vous montrerois les lettres. Dans ce moment, il vint un bourgeois effoufflé, & qui ne pouvoit prefque parler, tant la vîteffe dont il étoit venu & la frayeur qu'il avoit l'avoient faifi, il nous dit : le feu eft à l'Hôtel-de-Ville, l'on y tire, l'on s'y tue, & c'eft la plus grande pitié du monde. Mr. le Prince entra pour le dire à Monfieur, qui fut fi furpris de cette nouvelle, que cela lui fit oublier qu'il n'étoit pas habillé ; il fortit, & vint tout en chemife devant toutes les Dames que j'ai nommées : il dit à Mr. le Prince : Mon coufin, allez à l'Hôtel-de-Ville, vous donnerez ordre à

tout. Il lui répondit : Monſieur, il n'y a point d'occaſion où je n'aille pour votre ſervice; cependant je ne ſuis pas homme de ſédition, je ne m'y entends point, & j'y ſuis fort poltron; envoyez-y Mr. de Beaufort, il eſt connu & aimé parmi le peuple, il y ſervira plus utilement que je ne pourrois faire. L'on envoya Mr. de Beaufort. Monſieur & Mr. le Prince me parurent fort étonnés de cet accident, & ſouhaitoient fort d'y remédier; ils agiſſoient, & diſoient tout ce qui étoit néceſſaire pour cela. J'entrai dans le cabinet de Monſieur; & lui propoſai & à Mr. le Prince, que s'ils vouloient, j'irois tout pacifier, que ce feroit faire un coup de partie ſi l'on ſe ſervoit de cette rencontre pour mettre le Maréchal de l'Hôpital dehors, & le Prévôt des Marchands; que le peuple en ſeroit fort content, & que nous ne pouvions donner une plus grande marque de l'autorité que nous avions, que de les tirer de l'embarras où ils étoient d'être entre les bras d'un peuple irrité contre eux.

Ils dirent, que ſi je pouvois réuſſir, ce ſeroit une affaire très-utile & très-avantageuſe, & que je m'y en allaſſe. Mr. le Prince voulut venir avec moi, je ne le voulus pas : tout ce qu'il y avoit de gens de S. A. R. & de Mr. le Prince me ſuivirent :

Madame de Sully, qui étoit avec moi, & Mad. de Villars-Orondate, & les Comtesses de Fiesque & de Frontenac avoient assez peur. Nous trouvâmes au sortir du Luxembourg un homme mort dans la rue, cela ne servit pas à les rassurer : si nous avions été jusques dans la Grêve, comme c'étoit ma pensée, l'on auroit couru quelques risques, & beaucoup plus que dans de belles occasions; de sorte que nous nous mîmes à prier Dieu, dans la pensée que nous allions nous exposer, & chacun songea tout de bon à sa conscience. Comme je fus au bout de la rue de Gêvres prête à tourner sur le pont Notre-Dame, nous vîmes rapporter mort Mr. Ferrand, Conseiller au Parlement, fort de nos amis; j'en eus beaucoup de regret : ceux qui venoient delà disoient que l'on avoit tiré même sur le Saint Sacrement; de sorte que l'on m'empêcha d'y aller : tout ce qu'il y avoit de gens avec moi mirent pied à terre, & entourerent mon carrosse. J'avois beau envoyer à l'Hôtel-de-Ville, il n'en venoit point de réponse : l'on y tua encore un autre Conseiller, nommé Miron, fort honnête homme, & fort de nos amis. Après avoir été long-temps sans savoir même ce qui se passoit, j'avois résolu d'envoyer un trompette, & de le

faire ſonner, il ne s'en trouva point; je m'en allai à l'hôtel de Nemours pour en demander un, où je n'en trouvai point : Mr. de Nemours ſe portoit aſſez bien de ſa bleſſure, elle avoit été très-légere. Il m'arriva un accident ſur le Petit-Pont, que m'auroit bien effrayée un autre jour qui j'aurois eu moins d'affaires dans la tête : mon carroſſe s'accrocha à la charette que l'on mêne toutes les nuits pleine de morts de l'Hôtel-Dieu, je ne fis que changer de portiere, de crainte que quelques pieds ou mains qui ſortoient ne me donnaſſent par le nez. Je m'en retournai au Luxembourg, où je rendis compte de mon voyage, j'eus peu de choſes à dire. Monſieur voulut que j'y retournaſſe encore, ce que je fis avec les mêmes perſonnes dans mon carroſſe, hors Madame de Villars qui étoit demeurée à l'hôtel de Nemours, & la bonne-femme Comteſſe de Fieſque qui s'en alla coucher. J'étois moins accompagnée que la premiere fois; ceux qui ſavoient qu'il étoit minuit, & que j'étois au Luxembourg, crurent qu'il n'y avoit plus rien à faire; je trouvai toutes les rues pleines de corps-de-garde, & point de peuple, tout le monde étoit retiré; tous les corps-de-garde me donnoient une eſcouade pour m'eſcorter. Je trouvai Mad.

le Riche, une vendeuſe de rubans, en chemiſe : il avoit fait fort grand chaud ce jour-là, & la nuit étoit la plus belle qui ſe puiſſe voir ; elle étoit avec le Bedeau de St. Jacques de la Boucherie, qu'elle appelloit ſon compere Paquier, il étoit en caleçon. Cette maſcarade me parut aſſez plaiſante, ils ſe mirent à me faire mille contes en leur patois de francs badauts, qui me firent rire nonobſtant l'embarras où l'on étoit. Comme je fus dans la Place de Greve, où mon carroſſe étoit arrêté, il vint un homme qui mit la main ſur la portiere où j'étois, & demanda : Le Prince eſt-il là ? Je lui répondis, non. Il s'en alla, il étoit ſans manteau : je vis à la lueur des flambeaux qui étoient devant mon carroſſe, qu'il avoit quelques armes ſous ſon bras, que je ne pus pas bien diſcerner.

Après qu'il s'en fut allé, & que j'y eus fait réflexion, je jugeai que c'étoit un homme qui vouloit tuer Mr. le Prince : je fus bien fâchée de n'avoir pas eu cette penſée d'abord ; je l'aurois fait arrêter, je ne ſais même ſi je le lui ai dit depuis. Mr. de Beaufort vint au-devant de moi, qui fit avancer mon carroſſe, & qui me mena dans l'Hôtel-de-Ville : nous paſſâmes par-deſſus des poutres qui étoient encore toutes fumantes du feu qui y avoit été ; je ne vis

jamais un lieu si solitaire, nous tournâmes tout autour sans trouver qui que ce fût. Comme je fus dans la grande Salle, je m'amusai à regarder les échafauds, & la disposition de l'assemblée qui y avoit été : il vint pendant ce temps-là un nommé le Fevre, qui est Maitre-d'Hôtel de la Ville & qui est aussi Officier de S. A. R., qui me dit que Mr. le Prévôt des Marchands étoit dans un cabinet, & qu'il seroit bien-aise de me voir : je m'y en allai. Je laissai les Dames dans la salle, & je menai avec moi Mrs. les Comtes de Fiesque & de Béthune, & Présontaine. Je trouvai Mr. le Prévôt des Marchands avec une perruque qui le déguisoit, avec un visage aussi serein & aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé. Je lui dis, S. A. R. m'a envoyée ici pour vous tirer d'affaire, j'ai accepté cette commission avec joie, j'ai toujours eu de l'estime pour vous : je n'entre point dans les sujets de plainte, sans doute vous avez cru bien faire ; & si vous avez manqué, ce n'a pas été votre intention ; quelquefois on a des amis qui embarquent dans des affaires fâcheuses. Il me répondit que je lui faisois beaucoup d'honneur d'avoir cette pensée de lui, qu'il étoit très-humble serviteur de S. A. R. & le mien, & qu'il ne manqueroit jamais de recon-

noiſſance des obligations qu'il nous avoit, qu'il agiſſoit ſelon qu'il croyoit devoir faire en honneur & en conſcience, qu'il voyoit bien qu'on le vouloit dépoſer, qu'il étoit tout prêt à me donner ſa démiſſion, & qu'il s'eſtimeroit fort heureux, dans un temps comme celui-ci, de n'être point en charge. Il demanda du papier & de l'encre. Je lui dis : Je rendrai compte à S. A. R. de ce que vous me dites ; ſi l'on veut votre démiſſion, on vous l'envoyera demander ; pour moi, je ne m'en veux point charger, & je ſerois très-fâchée d'exiger rien d'un homme à qui je viens ſauver la vie. Mr. de Beaufort lui demanda, que voulez-vous devenir ? Il lui répondit qu'il ſeroit bien-aiſe de retourner à ſon logis, & qu'il s'y croiroit en ſûreté : de ſorte que pour plus grande précaution, Mr. de Beaufort alla reconnoître une petite porte par où il vouloit paſſer avec un de ſes gens, puis il le vint querir. Le bon-homme me parut aſſez aiſe de s'en aller, & me fit mille compliments de la bonté que j'avois eue pour lui ; à dire le vrai, je le tirai d'un mauvais pas. Je demeurai là juſques à ce que Mr. de Beaufort fût de retour, puis je m'en allai dans la grande ſalle, où j'appris de Madame de Sully qu'il avoit paſſé entre la Comteſſe de Fieſque & elle une

balle de mouſquet d'un coup que l'on avoit tiré dans la place, qui leur avoit fait grande peur. Je m'en allai au bout de la ſalle pour entrer dans une chambre, où l'on m'avoit dit qu'étoit le Maréchal de l'Hôpital, pour le ſauver de même que le Prévôt des Marchands; je le lui avois mandé, & il m'avoit dit que je lui ferois beaucoup d'honneur. Je ne ſais ſi ce fut qu'il ſe méfiât de Mr. de Beaufort, qu'il croyoit avoir cauſé tout ce déſordre pour être Gouverneur de Paris, ou s'il ne trouva pas que cela fût de ſa dignité de chercher ſûreté entre les bras de ſes ennemis; au-lieu de m'attendre, il paſſa par des fenêtres, & ſe ſauva: de ſorte qu'après avoir été longtemps à la porte ſans qu'on me répondît, je m'ennuyai. Le jour commençoit à être aſſez grand, le Peuple ſe raſſembloit, & il y avoit à craindre que dans l'humeur où il étoit il n'eût de la méfiance du long ſéjour que je faiſois à l'Hôtel-de-Ville. Comme j'en ſortis, tout ce qu'il y avoit de gens me diſoit: Dieu vous béniſſe, tout ce que vous faites eſt bien fait. Je n'allai point au Luxembourg, il étoit quatre heures du matin, je m'en allai coucher; & je dormis le lendemain tout le jour. Sur le ſoir Mr. le Comte de Fieſque me vint dire qu'il avoit rendu compte à S. A. R.

de ce qui s'étoit paſſé, & qu'elle l'avoit chargé avec le Comte de Béthune d'aller chez Mr. le Prévôt des Marchands pour lui demander la démiſſion qu'il m'avoit promiſe devant eux, & que Préſontaine qui en avoit été témoin y allât auſſi. Il ne fit nulle difficulté de la donner, & le jour d'après on fit une aſſemblée à l'Hôtel-de-Ville pour créer Mr. de Brouſſel Prévôt des Marchands, qui vint enſuite au Luxembourg, & prêta le ferment entre les mains de S. A. R. comme l'on a accoutumé de faire entre les mains du Roi, & Mr. le Préſident de Thou fit le Secretaire d'Etat. J'étois dans la galerie du Luxembourg lorſque cela ſe paſſa, & j'avoue que cela me parut être une comédie. L'on a parlé diverſement de cette affaire, & l'on s'accordoit toujours à en donner le blâme à S. A. R. & à Mr. le Prince; je ne leur en ai jamais parlé, & je ſuis bien-aiſe de l'ignorer, parce que s'ils avoient tort, je ſerois fâchée de le ſavoir.

Il ſe paſſa quelques jours ſans qu'il arrivât rien de nouveau; cette affaire fut le coup de maſſue du parti, elle ôta la confiance aux gens les mieux intentionnés, intimida les plus hardis, ralentit le zele de ceux qui en avoient beaucoup, & fit les plus mauvais effets qui puſſent arriver.

L'on parla de tenir un Conseil plus réglé que l'on n'avoit fait encore, il fallut pour cela voir ceux qui y entreroient; & comme il y avoit beaucoup de Princes, il naquit des disputes qui sont ordinaires en ce Royaume, où rien n'est réglé, & où il sera difficile, tant qu'il y aura des Princes Etrangers, que les préséances le puissent être. Les Maisons de Lorraine & de Savoye ne la cédoient point. Depuis l'affaire d'Orléans, l'on avoit toujours cru que Monsieur de Nemours en vouloit à Monsieur de Beaufort : cependant le jour du combat du Fauxbourg Saint-Antoine, ils s'étoient fait mille amitiés, ce qui donna bien de la joie à la pauvre Madame de Nemours, qui aimoit beaucoup son mari, quoiqu'il ne l'aimât guere, & qui eut toujours beaucoup de tendresse pour son frere, qui l'y obligeoit bien par sa conduite & par une tendresse réciproque. Il s'émut donc quelque dispute pour le rang entr'eux. Mr. de Beaufort prit l'affaire avec autant de douceur que Mr. de Nemours la prit avec aigreur; cela donna beaucoup d'inquiétude à Me. de Nemours. Mr. son mari ne sortoit point encore à cause de la blessure qu'il avoit reçue à la porte St. Antoine. Lorsqu'il sortit, son inquiétude redoubla, & ce jour-là

jour-là même S. A. R. & Mr. le Prince lui demanderent sa parole pour vingt-quatre heures, qu'il ne diroit rien à Mr. de Beaufort. J'étois à mon logis toute seule, il n'y avoit avec moi que deux Conseillers au Parlement, le Coudray & Bermont, & un Capitaine du Régiment de Cavalerie de mon frere, qui avoit des béquilles; il avoit été blessé à la derniere occasion. Il vint un homme qui demanda à parler à une de mes Femmes; il lui dit: Je vous prie de dire à Mademoiselle que Mr. de Beaufort a querelle, & qu'il se promene dans le jardin des Tuileries. Je priai ces deux Mrs. d'y aller; il ne se trouva au logis pas un de mes Gentilshommes, ni Pages, ni valets-de-pied, & qui que ce soit qu'un valet de chambre que j'envoyai chez Bautru, où S. A. R. alloit souvent jouer, pour l'en avertir. Cette solitude dans ma maison étoit assez extraordinaire, il y avoit à cette heure-là tous les jours cent Officiers qui me venoient faire leur cour. Mon valet de chambre me rapporta qu'il n'avoit point trouvé S. A. R., & qu'il avoit trouvé le Comte de Bury, qui lui avoit dit: Assurez Mademoiselle que je ne quitterai point Mr. de Beaufort. Il vint un de ses Pages à mon logis, je l'envoyai querir pour lui

demander où étoit ſon maître ; il me dit qu'il lui avoit commandé de le venir attendre chez moi. Ces Mrs. les Conſeillers que j'avois envoyés aux Tuileries, le chercherent, & me vinrent rapporter qu'ils ne l'avoient point trouvé en querelle ; qu'il y avoit quatre ou cinq Gentilshommes avec lui, ce qui faiſoit juger qu'il n'avoit point de querelle. Madame de Chavigny entra lorſque nous étions en cette inquiétude, qui me dit que ce n'étoit point ſans raiſon, parce que Madame de Nemours venoit d'écrire un billet à Mr. de Chavigny, pour l'avertir de prendre garde à ſon mari & à ſon frere. S. A. R. arriva là-deſſus, à qui je dis tout ce que j'avois appris : il ſe moqua de mes avis, & me dit : Vous croyez toujours que les gens ont querelle ; & par la crainte que vous en avez, vous feriez toute propre à faire aviſer les gens d'en avoir. Il s'en alla aux Tuileries chez Renard, qui étoit la promenade ordinaire depuis que l'on n'alloit point au Cours. J'y allai auſſi ; & comme j'allois plus doucement, je demeurai derriere à parler à Gerſé. Comme je montois un degré qui mene à la terraſſe du jardin de Renard, un Page de Madame de Châtillon me tira par ma robe, & me dit : Madame vous mande que Mr. de

Nemours est aux Petits-Peres, qui va se battre avec Mr. de Beaufort; elle vous prie d'en avertir Monsieur. Je pris ma course pour aller jusques au banc où il étoit assis: je lui dis: Avois-je tort tantôt de vous avertir? Madame de Châtillon me le confirme. Il fut fort surpris, & commanda au Comte de Fiesque & à Fontrailles, qui se trouverent-là, de s'y en aller: ils y arriverent trop tard. Un moment après, un laquais de l'hôtel de Vendôme vint dire, Mr. de Nemours vient de mourir, Mr. de Beaufort l'a tué. Monsieur s'en alla aussi-tôt au Luxembourg, & Mr. le Prince chez Madame de Nemours, où j'allai aussi. Elle étoit dans son lit sans connoissance, dans une affliction terrible, ses rideaux ouverts, tout le monde autour d'elle; rien n'étoit plus pitoyable, aussi-bien que la maniere dont elle apprit ce malheureux accident. Elle étoit dans sa chambre, dont une fenêtre donne sur la cour; elle entendit crier, il est mort: elle s'évanouit. Parmi toute cette désolation, Madame de Béthune dit je ne sais quoi d'un ton lamentable qui fit rire Madame de Guise, qui étoit la plus sérieuse femme du monde; de sorte que Mr. le Prince & moi qui la vîmes rire, nous éclatâmes. C'étoit le plus grand

ſcandale du monde. Nous allâmes Madame de Guiſe, Mr. le Prince & moi, viſiter Mr de Reims, frere de Mr. de Nemours, où nous eûmes encore aſſez envie de rire : il étoit dans ſon lit tous les rideaux fermés, & parloit au travers. Il y eut une grande fatalité à cette mort; Monſieur & Monſieur le Prince ne ſe mirent point en peine de la prévenir, parce qu'ils avoient la parole de Mr. de Nemours pour vingt-quatre heures; Mr. de Beaufort fit tout ce qu'il put au monde pour s'en diſpenſer, à tel point que Mr. de Nemours ſe penſa fâcher contre lui. Comme Mr. de Beaufort ne put plus refuſer, il trouva des difficultés pour l'exécution, parce qu'il avoit beaucoup de Gentilshommes avec lui dont il ne ſe pouvoit défaire, & qu'il falloit remettre la partie à un autre jour. Mr. de Nemours voyant cela s'en retourna à ſon logis, où il trouva par malheur le nombre de Gentilshommes dont il avoit à faire : il revint trouver Mr. de Beaufort, & ils ſe battirent dans le marché aux chevaux, derriere l'hôtel de Vendôme. Mr. de Nemours avoit avec lui Villars, le Chevalier de la Chaiſe, Campan, & Luſerche. Mr. de Beaufort avoit le Comte de Bury, de Ris, Brillet, & Hericourt : le Comte de Bury fut fort bleſſé: de Ris & Heri-

court moururent dans les vingt-quatre heures; pour les autres, s'il y en eut de blessés, ce fut légérement. Mr. de Nemours avoit porté les épées & les pistolets, & ils avoient été chargés chez lui. Comme ils furent en présence, Mr. de Beaufort lui dit : Ah, mon frere, quelle honte! Oublions le passé, soyons bons amis. Mr. de Nemours lui cria : Ah, coquin, il faut que tu me tues, ou que je te tue : il tira un pistolet qui manqua, & vint à Mr. de Beaufort l'épée à la main, de sorte qu'il fut obligé de se défendre : il tira, & le tua tout roide de trois balles qui étoient dans le pistolet. Il courut du monde qui étoit dans le jardin de l'hôtel de Vendôme, & entr'autres Mr. l'Abbé de St. Spire qui étoit à Mr. de Reims; il lui cria, *Jesus Maria*, il dit qu'il lui serra la main. Les Médecins & Chirurgiens dirent que c'étoit un mouvement convulsif, & qu'à moins d'un miracle, il falloit mourir tout à l'instant. Il faut espérer que Dieu lui aura donné ce moment de vie pour se reconnoître, afin que l'on ne désespérât pas de son salut, & que l'on osât prier Dieu pour lui. Mr. l'Archevêque de Paris défendit que l'on fît des prieres publiques pour lui en sa paroisse, qui est celle de Saint-André, où son corps fut jusqu'à ce

que l'on le portât à Nemours. Cet Archevêque disoit qu'il étoit défendu dans l'Eglise de Paris, de prier pour des personnes qui meurent de cette maniere : cela donna beaucoup de déplaisir à Madame de Nemours.

Bien des gens ont voulu blâmer Mr. de Beaufort, & ont dit qu'il auroit pu éviter cette fâcheuse rencontre ; que Mr. de Nemours étoit un homme foible de sa blessure, qui n'avoit pas la force de tirer un coup de pistolet. On peut répondre à cela, qu'un enfant de cinq ans le tireroit ; & pour sa blessure, il en étoit si bien guéri, que la veille, pour s'essayer & voir si les forces lui étoient revenues, il arracha un petit arbre dans le jardin de l'Arsenal. Il me vint voir, & me montra sa main, où il ne paroissoit point qu'il eût été blessé, hors qu'elle étoit un peu rouge. Monsieur de Nemours avoit de bonnes qualités, il étoit brave autant qu'homme du monde : il avoit l'esprit fort agréable dans la conversation, enjoué, plaisant ; il y auroit eu à craindre que cette humeur ne lui fût pas demeurée s'il eût vieilli. Il est bon que l'esprit des personnes s'avance comme leurs années ; il étoit assez changeant & inégal, chagrin quand les affaires n'alloient pas

à sa fantaisie, & laissoit aisément ses amis sans savoir pourquoi : il étoit fort inconstant en amour; le seul ami qu'il a eu jusques à la mort, c'est Monsieur de Belebat. Il aimoit fort Madame de Choisy, & avoit une telle confiance en elle, qu'il ne lui céloit rien : je ne sais si c'est louer son jugement. Il étoit bien fait à tout prendre, & ne l'étoit point en détail; il avoit la quarrure étroite & les épaules hautes; il étoit rousseau, avoit les cheveux plats, fort picoté de petite-vérole; & si, avec tout cela, il avoit un certain agrément qui faisoit qu'il plaisoit. Il avoit conçu une telle rage contre Mr. le Prince depuis quelque temps, qui ne pouvoit venir que de jalousie, que, quoiqu'il reçût de lui tous les bons traitements imaginables, il avoit résolu de se battre contre lui. Je ne sais s'il eût exécuté ce dessein; s'il avoit dit l'avoir pris, je crois que l'on l'en eût détourné. Son chagrin l'eût porté à quitter le parti plutôt qu'à se battre : il en parloit souvent, & de s'en aller à la Cour de Savoye, où il eût été aussi-tôt las d'être qu'en celle de France.

Si Dieu lui eût fait la grace de lui donner le temps de se confesser, ses amis ne

l'euffent pas regretté, puifqu'il s'ennuyoit du monde, & que le monde fe feroit bientôt ennuyé de lui. Auffi d'abord qu'il paffa en Flandre, il fut aimé des troupes, qu'il aima au dernier point; & lorfqu'il mourut, tous les Officiers étoient enragés contre lui. Au combat de Saint-Antoine, il en avoit fait des railleries, & avoit dit : Rien n'égale mes troupes pour bien fuir, & il n'y eut jamais de fi bons Officiers pour une prompte retraite : cela les avoit mis au défefpoir : ce n'eft pas la faute des Officiers, quand les troupes fuyent. Au retour donc de ce combat de St. Antoine, nos troupes allerent camper dans les fauxbourgs de St. Victor & de Saint-Marcel, où elles refterent dix ou douze jours, & après retournerent à St. Cloud.

Monfieur le Prince témoigna beaucoup de regret de la mort de Monfieur de Nemours; l'on voyoit affez au travers de fon affliction, qu'il fe trouvoit débarraffé d'un homme dont il commençoit à être las. Il y en avoit qui difoient qu'il étoit bien-aife d'être défait d'un rival; c'eft de quoi il ne fe foucioit guere. Mr. de Nemours ne payoit que d'agréments, & Monfieur le Prince donnoit des terres. La premiere fois que Mad. de Châtillon

ſortit après la mort de Monſieur de Nemours, elle alla aux filles de Ste. Marie rue St. Antoine, où Madame de Nemours s'étoit retirée, & où je l'avois été voir, & enſuite elle vint aux Tuileries. Elle avoit un habit tout uni, & une grande coëffe comme un voile qui la cachoit toute; elle entra dans ma chambre, je m'en allai au-devant d'elle, & je lui fis un complîment ſur la perte qu'elle avoit faite d'un bon ami : ce que j'avois déjà fait par un billet dès le lendemain. Nous nous allâmes aſſeoir dans un coin, où elle fit de grandes lamentations. Comme nous étions ſur le mépris du monde, S. A. R. & Monſieur le Prince entrerent, & s'approcherent de nous. Elle leva ſon voile, & ſe mit à faire une mine douce & riante : je crus voir une autre perſonne ſous cette coëffe. Elle étoit poudrée, & avoit des pendants d'oreilles, rien n'étoit plus ajuſté. Dès que Monſieur le Prince alloit d'un autre côté, elle rabaiſſoit ſa coëffe, & faiſoit mille ſoupirs. Cette farce dura une heure, & réjouit bien les ſpectateurs.

Le lendemain de la mort de Mr. de Nemours, il arriva une affaire entre Mr. le Prince & Mr. le Comte de Rieux, fils de Mr. le Duc d'Elbœuf, qui ſurprit aſſez. Ce fut pour quelque diſpute de

rang. Je pense que c'étoit avec Monsieur le Prince de Tarente, fils aîné de Mr. le Duc de la Tremouille; il a épousé une fille de Mr. le Landgrave de Hesse, & ce mariage a fait qu'il a été long-temps en Allemagne, où il a été traité comme les autres Princes. Il n'a pas cru diminuer lorsqu'il est venu en son pays, où la Maison de la Tremouille a toujours tenu les premiers rangs entre les plus considérables du Royaume. Ces Mrs. là souffrent assez mal-aisément les Princes étrangers, & sur-tout la quantité de cadets de la branche d'Elbœuf. Le mérite qu'avoient autrefois en France les Lorrains du temps du Balafré & de tous ces illustres Mrs. de Guise, n'a pas continué dans tout ce qui est resté du même nom; les personnes se trouvant moins considérables, cela leur a fait disputer plus aisément leurs prérogatives.

Mr. le Prince prit le parti du Prince de Tarente, qui lui est très-proche, contre le Comte de Rieux, & il s'échauffa un jour dans la dispute. Il crut que Mr. le Comte de Rieux l'avoit poussé, ce qui l'obligea à lui donner un soufflet; le Comte de Rieux lui donna ensuite un coup. Mr. le Prince, qui n'avoit point d'épée, sauta à celle du Baron de Migenne, qui

se trouva-là. Mr. de Rohan qui y étoit, se mit entre deux, & fit sortir le Comte de Rieux, que S. A. R. envoya à la Bastille pour avoir osé manquer de respect. Plusieurs ont dit que Mr. le Prince avoit frappé le premier. S'il l'a fait, il prit quelques gestes du Comte de Rieux pour une insulte; quoiqu'il soit bien emporté, il ne l'est pas à tel point qu'il eût pu faire une action de cette nature. Je le vis l'après-dînée, & il me dit: Vous voyez un homme qui a été battu pour la premiere fois. Le Comte de Rieux demeura à la Bastille jusqu'à la venue de Mr. de Lorraine, qui le fit sortir, & blâma fort ce qu'il avoit fait.

Nous fîmes un acte sans exemple pour Monsieur de Rohan. Il avoit eu, comme j'ai dit, lorsqu'il se maria, le brevet & les lettres de Duc pour faire revivre le Duché de Rohan en sa personne; il étoit question de la vérification au Parlement: il crut que le temps lui étoit favorable pour cela, il ménagea les amis qu'il avoit dans le Parlement, fit sa brigue; & quand il crut l'affaire en état, il supplia S. A. R. & Mr. le Prince d'y vouloir aller. Je pense qu'il avoit assez de méfiance de beaucoup de gens, même de notre parti; de sorte que S. A. R. & Mr. le Prince ne

m'envoyerent folliciter pour lui que la veille qu'ils voulurent aller au Parlement : il me fit la même priere ; j'écrivis à tout ce que je connoiffois de Confeillers de mes amis, & j'allai au palais dans la lanterne voir comme cela fe pafferoit. Mad. de Rohan, Mad. la Comteffe de Fiefque, & Mlle. Chabot y vinrent avec moi. J'entrai par le Greffe, où je parlai à beaucoup de Confeillers, à qui je tâchai de prouver par de vives raifons, qu'ils me pouvoient promettre avant que d'entrer, d'être de l'avis que je defirois, puifque c'étoit une affaire de faveur, & où il n'alloit point de leur confcience. Ils m'alléguoient toutes les déclarations de 1648, je leur rapportois des cas où elles avoient été enfreintes ; ils me repliquoient que ce n'étoit point par eux. Comme neuf heures fonnerent, j'eus peur que l'on ne fe levât à la Grand'Chambre : je mandai à Mr. le premier Préfident que S. A. R. alloit venir, qu'il prioit la compagnie de l'attendre. A l'inftant j'envoyai dans les chambres des Enquêtes pour leur dire d'y venir prendre leurs places, ce qu'ils firent. Comme S. A. R. fut venue, l'on délibéra, & la propofition ne paffa que de deux voix, qui fut de deux Confeillers de mes amis qui le firent à ma priere ; de

ſorte qu'il prêta ſon ſerment en la forme accoutumée, & prit la place de Duc. Ce fut une grande marque du crédit que nous avions dans la compagnie; l'affaire fut fort débattue, & l'on demeura longtemps aux opinions. Cela étoit aſſez plaiſant : les ſerviteurs particuliers de S. A. R. les amis de Mr. le Prince & les miens, quand ils avoient opiné en faveur de Mr. de Rohan, nous regardoient, & leur mine faiſoit aſſez connoître à toute la compagnie vers qui ils dreſſoient leurs intentions.

L'on avoit propoſé de faire de nouvelles troupes. Comme il y avoit quantité de Princes & de grands Seigneurs dans notre parti, qui vouloient avoir des régiments d'infanterie, de cavalerie, & des compagnies d'ordonnance, cela faiſoit que, de peur de mécontenter les uns ou les autres, rien ne s'avançoit. Mr. le Prince dit que pour lever cette difficulté il falloit que S. A. R. & lui & Mr. le Prince de Conti les miſſent tous ſous des noms de leurs terres ou de leurs gouvernements : il lui prit encore fantaiſie de dire : Il faut que l'on en faſſe ſous celui de Mademoiſelle, elle a tant fait d'actions extraordinaires dans cette guerre, qu'il faut que nous en faſſions une qui la ſoit tou-

à-fait pour elle. Le soir à son logis, comme il étoit avec de ses amis particuliers & domestiques, il se mit à parler de cette proposition: Songeons à qui Mademoiselle donnera son régiment de Cavalerie. Mr. le Prince, après avoir un peu pensé, dit, ce sera au Comte de Brancas; c'est un homme de qualité, qui a l'honneur d'être son parent, il doit servir de Lieutenant-Général, & il n'y a que sa brouillerie avec Mr de Beaufort qui l'en empêche: ce sera son fait; & si l'on voit que Mademoiselle travaille à les raccommoder, cela sera sûrement. Le même jour que Mr. le Prince en parla, Brancas m'étoit venu voir pour me prier de faire cette proposition à S. A. R., & de la communiquer devant à Mr. le Prince. Il me dit: Ils seront trop heureux dans l'embarras ou ils sont de faire des troupes, d'en mettre sous votre nom; vous aurez un beau régiment qui les servira bien. Comme j'ouvrois la bouche pour en parler à Mr. le Prince, il devina ce que je lui voulois dire, & me dit tout ce qu'il en avoit dit le soir: Nous parlâmes à S A. R.; il en parla le premier, afin de l'y disposer, & lui faire connoître comment cela seroit à propos. Je lui en parlai ensuite, il le trouva très-bon, & Mr. de Brancas

l'en remercia. L'on fut huit jours à ne parler que de mon régiment, il n'y avoit personne qui ne voulût y avoir des compagnies, & il n'y en avoit que douze. Je ne pouvois en refuser; de sorte que Brancas & moi comptions depuis le matin jusqu'au soir pour trouver moyen de ne fâcher personne. S. A. R. me demanda une compagnie pour un Capitaine de son régiment d'infanterie, nommé d'Alais. Mr. le Prince m'en demanda une pour du Bourg, qui avoit été Enseigne-Colonel de Conti. J'en donnai aux Chevaliers de Béthune & de Sourdis, les autres je ne m'en souviens pas. Comme cela fut résolu, le Comte de Holac me demanda une compagnie de Gendarmes; je la lui accordai, & je le chargeai de proposer au Comte d'Escars celle de Chevaux-Légers; ce qu'il fit, & il me l'amena le lendemain pour m'en remercier. Comme il fut question d'en parler à S. A. R., il se fâcha, & dit que tous les Officiers le quittoient pour se donner à moi: on lui représenta que Holac ne quitteroit point son régiment, & que ce seroit un nouvel attachement qu'il prendroit à son service; que pour le Comte d'Escars qui servoit de Maréchal-de-camp, il ne servoit plus dans son régiment, & qu'il lui

avoit promis de faire un autre régiment sous son nom pour lui donner, & qu'il aimeroit autant avoir ma compagnie. A la fin, il y consentit, & je donnai la sous-Lieutenance de mes Gendarmes au Comte de Lussan de Languedoc, qui étoit Capitaine de cavalerie dans le régiment de S. A. R. qui se fâcha encore. Je donnai l'Enseigne au Marquis de la Noue, & le Guidon au frere de Mr. le Marquis d'Humieres, qui étoit un petit garçon de quinze ans, & qui étoit encore à l'Académie. Toutes ces dispositions faites, elles demeurerent sans être exécutées.

Mr. de Valois, mon frere, mourut : ce qui fut une grande affliction pour S. A. R. Jamais je ne fus plus surprise : je me promenois chez Renard, l'on vint me dire, Mr. votre frere est fort malade; je m'en allai au Luxembourg, Madame me dit qu'il s'étoit trouvé un peu mal, & que ce n'étoit rien, qu'il dormoit. Le lendemain je vins de fort bonne heure, & j'allai droit dans sa chambre; on le tenoit sur les bras, il n'avoit que deux ans; les Médecins me dirent qu'il étoit mieux, & qu'il en échapperoit. Son mal étoit un dévoyement qu'il avoit depuis six semaines. Je rencontrai le soir Mr. le Prince à la promenade, je lui dis que mon frere

ſe mouroit. Cette nouvelle le ſurprit fort. J'y envoyai le ſoir, on me manda qu'il étoit mieux, le matin à mon réveil on me dit ſa mort. Je m'en allai en diligence au Luxembourg, où je trouvai Monſieur fort pénétré de douleur, & Madame qui mangeoit un potage, qui me dit : Je ſuis obligée de me conſerver, je ſuis groſſe. Je m'en allai dans la chambre de l'enfant, qui étoit dans ſon berceau beau comme un Ange ; des Prêtres prioient Dieu autour de lui, ou pour mieux dire le louoient de la grace qu'il lui avoit faite. Cela m'attendrit furieuſement, je pleurai juſques aux ſanglots, & l'on fut obligé de m'en ôter. L'on a grand tort de pleurer les enfants qui meurent à cet âge, & c'eſt bien une marque du peu de connoiſſance que nous avons du vrai bien & de notre foibleſſe naturelle ; l'on s'en devroit réjouir. Pour le monde, cet enfant ne donnoit nulle eſpérance. A deux ans il ne parloit ni ne marchoit, & n'avoit point la connoiſſance que les autres ont à cet âge : il auroit eu une difformité extraordinaire, s'il eût vécu, une jambe toute cambrée ſans être boîteux, & les médecins diſoient que cela venoit de ce que Madame s'étoit tenue toute d'un côté pendant ſa groſſeſſe. Je reçus

beaucoup de complimens ſur cette mort. L'on en prit le plus grand deuil qu'il fut poſſible. Mr. le Prince avoit un manteau qui traînoit à terre ; s'il ne fut affligé dans ſon ame, il le contrefaiſoit bien ; il parut l'être en cette rencontre, & en uſa tout-à fait obligeamment pour Monſieur. L'on mit ſon corps en dépôt au Calvaire. Monſieur en donna part à la Cour ; & au-lieu d'en recevoir des lettres de compliments, celle qu'il en eut fut un refus de l'enterrer à Saint-Denis. On lui marquoit auſſi que cette mort étoit une viſible punition de Dieu de l'injuſte guerre qu'il faiſoit, & quantité de pareils diſcours. L'on attribua cette lettre à Mr. Servien, on diſoit qu'elle étoit de ſon ſtyle, & cela fut aſſez mal reçu. Les reproches ne peuvent être à propos dans le temps d'une affliction, ni en nul autre. Ce qui fait que je ne les blâme pas tout-à-fait, quoique cela ſoit aſſez blâmable, c'eſt que je ſuis aſſez ſujette à en faire ; & c'eſt un de mes défauts.

Comme j'aime fort à me promener, j'étois au déſeſpoir que ma promenade ſe bornât à aller tous les jours chez Renard, & de n'oſer aller plus loin. J'aime fort à aller à cheval, je demandai permiſſion à S. A. R. d'aller au bois de Boulogne, & que j'en-

voyerois chercher de l'efcorte. Il me le permit, j'y envoyai un Page au galop, & à dire le vrai, je le fuivois de près, & je ne jugeai pas qu'il y eût beaucoup de péril. De forte que je me promenai longtemps dans le bois avant qu'elle fût venue, & elle ne me fervit que pour le retour, qu'elle m'accompagna jufques au Cours: ce qui réjouit tous ceux qui fe promenoient chez Renard; il y avoit beaucoup de trompettes qui faifoient un beau concert. J'y allai encore un autre fois; & comme mon Page n'y trouva point d'Officiers-Généraux François, parce qu'ils étoient tous allés à Ruel, il alla au quartier des étrangers, qui furent bien-aifes de me rendre ce fervice. J'avoue que quand je fongeois que pour m'aller promener au bois de Boulogne, il me falloit une efcorte de troupes du Roi d'Efpagne, & qu'en tout ce qui étoit avec moi il n'y avoit pas un François que mes gens, j'étois étonnée, & je ne pus m'empêcher de faire paroître mon étonnement à l'Officier appellé Barlot, qui parloit françois. Il me dit fur cela un bon mot, qu'il ne falloit pas s'étonner de voir des Efpagnols dans le parc de Madrid.

J'eus un petit démêlé avec Monfieur le Prince pour le Comte de Holac, fur

ce que Tavannes avoit fait mettre un Officier de ſon régiment en arrêt; & comme Holac le fut, il le trouva mauvais, & dit que les Allemands ont toujours eu le privilege d'être les maîtres de leurs gens. Le tort qu'eut Holac fut de ne s'en pas aller plaindre à Mr. le Prince, & qu'il envoya appeller Tavannes par Luſſan à l'hôtel de Condé. Luſſan, qui croyoit que l'on n'en ſauroit rien, vint chez moi, où Monſieur le trouva : il le gronda fort, l'envoya à la Baſtille, & dit qu'il en feroit autant de Holac, que j'envoyai avertir de ne ſe pas montrer, ni même d'être à ſon logis; mais de venir dans la chambre de Préfontaine, ce qu'il fit.

Je trouvai chez Renard Monſieur le Prince qui me fit de grandes plaintes de Holac avec beaucoup de colere & d'emportement, diſant qu'il le feroit mettre à la Baſtille : je lui maintins qu'il n'en feroit rien, & qu'il avoit trop de conſidération pour moi; je voulus tourner l'affaire en raillerie. Commé je vis qu'il étoit toujours en colere, je m'y mis auſſi, & je lui reprochai un peu les obligations qu'il m'avoit; que Holac n'avoit point manqué; que c'étoit un homme que je protégeois, un étranger que j'avois en-

gagé au service de Monsieur, & que tous les mauvais traitements qu'on lui feroit, je m'en tiendrois offensée; que j'avois assez bien servi le parti, pour y être d'une maniere à y protéger qui il me plairoit. Nous nous separâmes dans une grande aigreur : je ne fus pas à mon logis que M^r. le Prince courut après moi, pour me dire : il faut accommoder Holac & Tavannes, envoyez-les querir tous deux; & puis quand cela sera fait, vous m'envoyerez Holac à qui je vous promets que je ferai bon accueil, comme si de rien n'étoit. Je me récriai : Vous êtes bien radouci, quelle fantaisie vous a-t-il pris? Vous avez tort présentement, & tantôt vous disiez merveilles. Il se mit à rire, & me dit : Si l'on manque un moment à ce que l'on vous doit, croyez que vous êtes toujours la maîtresse, & que l'on en est bien fâché. Après j'envoyai querir Holac, qui étoit enragé, & qui attribuoit cela à un mépris que l'on avoit pour lui, & les Allemands sont fort glorieux; de sorte que j'avois presque autant de peine avec lui qu'avec Monsieur le Prince : pourtant il étoit fort soumis à toutes mes volontés. Tavannes ne put venir, à ce que me manda Monsieur le Prince, parce qu'il étoit tout seul Officier-Général au quartier;

de forte que je fis l'accommodement le lendemain , & j'envoyai enfuite Holac voir Monfieur le Prince , qui le reçut fort bien, & l'on fit fortir Luffan de la Baftille. Je fus fort fâchée de cette rencontre : Tavannes eft mon parent & de mes amis, & j'étois obligée d'être contre lui. Cette affaire fit affez de bruit, & l'on connut que je portois avec quelque hauteur les intérêts des gens qui étoient en ma protection. Ils furent encore quelque temps fans fe parler ; & même Holac, qui étoit Maréchal-de-camp, quand il étoit de jour, & que Tavannes étoit au quartier , envoyoit prendre l'ordre par un autre. Cette froideur pouvoit préjudicier au fervice, & ne me fembla pas être bienféante entre deux perfonnes que j'avois raccommodée : je les raccommodai une feconde fois, & depuis ils furent bon amis comme devant.

L'on jugea à propos de faire revenir l'armée de St. Cloud, près de Paris; on la mit à la Salpétriere, derriere le fauxbourg de St. Victor. Comme ils avoient logé dans ce fauxbourg & dans celui de St. Marcel, fans favoir s'il falloit aller aux mêmes logements, il y eut quantité de cavaliers Allemands qui y allerent. Cela fâcha le bourgeois, l'on en battit quelques-

uns; de ſorte que cela fit remuer, & l'on en vint avertir Monſieur, qui ſe promenoit chez Renard. Mr. le Prince y alla auſſi-tôt, & trouva la rumeur appaiſée. Holac, qui étoit à Paris, & qui s'en alloit au quartier, trouva tout en déſordre à la porte St. Marcel, & battit des cavaliers, & dit aux bourgeois : Voulez-vous que je les tue ? Ordonnez, l'on en ſera telle juſtice qu'il vous plaira : de ſorte qu'ils furent contents. Comme il s'en alloit, il trouva un bataillon du régiment de Languedoc, qui marchoit vers la Ville, il le renvoya. Jugez quel malheur c'eût été s'ils n'euſſent trouvé perſonne. Tout cela arriva, parce que Vallon qui étoit de jour Lieutenant-Général, & qui devoit marcher avec l'armée, étoit demeuré derriere, & venoit en carroſſe : s'il eût été au logement, cela ne fut point arrivé ; de ſorte que Mr. le Prince le gronda fort, & lui commanda expreſſément de s'en aller coucher au quartier, & qu'il iroit le lendemain au matin. Le lendemain Vallon vint à l'hôtel de Condé : Mr. le Prince lui demanda : Venez-vous de l'armée ? Il lui dit que non, & qu'il s'y en alloit. Mr. le Prince lui dit : Allez-y donc promptement, je vous en prie, je m'y en vais. Mr. le Prince monta à che-

val, & s'y en alla. Comme il arriva, il croyoit trouver les troupes en bataille, comme il avoit commandé à Mr. Vallon de les y faire mettre; il n'y étoit point: il commanda qu'on prît les armes; & comme Vallon fût venu, il lui dit qu'il falloit que tous les corps donnassent un soldat pour être passé par les armes, à cause de ce qui étoit arrivé, & que dorénavant tous les Commandants répondroient de leurs Corps. Mr. le Prince avoit avec lui des Echevins qu'il avoit envoyé querir, afin qu'ils vissent la justice qu'il en feroit faire. Vallon lui répondit qu'il ordonnât ce qu'il voudroit, & qu'il n'iroit point chercher des gens pour les faire pendre, qu'il n'étoit point bourreau. Mr. le Prince se fâcha tout de bon, & voulut le tuer; heureusement pour tous deux, Mr. de Beaufort se mit devant Vallon, & l'emmena. Mr. le Prince n'en parla point à S. A. R., ni S. A. R. à Mr. le Prince. Cette affaire pensa causer un grand désordre; Vallon alla dire aux Officiers que Mr. le Prince les vouloit faire pendre. Après que Mr. le Prince eût fait faire justice, & qu'il fut parti, tout ce qu'il y avoit d'Officiers d'infanterie s'en allerent faire leur cour à Mr. de Vallon, & tout le Régiment de Languedoc & celui de

Valois

Valois jetterent les armes bas, & s'en allerent. Si les Ennemis fussent venus attaquer l'armée en ce moment, ils eussent trouvé peu de gens pour les recevoir, parce qu'il ne demeura que les Régimens de Mr. le Prince pour l'Infanterie, celle des Etrangers étoit alors fort déchue. J'allai au Luxembourg l'après-dinée; je parlai de ce qui s'étoit passé à Mr. le Prince: il m'avoua que Mr. de Baaufort lui avoit fait un fort grand plaisir de se mettre devant Vallon, parce qu'avant qu'il eût tiré son épée, sa colere étoit passée, & qu'il eût été fort fâché de tuer Vallon.

Nous raisonnâmes sur la faute qu'il avoit faite, & nous admirâmes la bonté de S. A. R. de n'en dire mot. Mr. le Prince disoit: Si c'étoit à un autre que cela fût arrivé, je ferois tout mon possible pour que l'on remédiât aux inconvénients qui en pourroient arriver; & parce que c'est à moi je laisserai tout en désordre, puisque S. A. R. le trouve bon ainsi: il me semble que les Officiers doivent quelque respect à leur Général, & que c'est l'intérêt de S. A. R. que l'ordre soit maintenu, & qu'il va en cela de son service; peut-être que je ne suis pas d'assez bonne Maison pour que l'on m'obéisse, ou que S. A. R. doute de ma capacité, & trouve que Vallon en a

davantage. Vallon fort sottement s'en alla chez lui, & tous les Officiers de Languedoc qu'il commandoit le suivirent, après avoir jetté leurs armes: beaucoup de l'Altesse & de Valois en firent de même. Mr. le Prince n'en disoit rien à Monsieur; c'étoit un désordre épouvantable. J'envoyai querir les principaux Officiers de l'Altesse, je les priai pour l'amour de moi de retourner au quartier, & d'aller le lendemain chez Mr. le Prince. Ils étoient outrés; il falloit avoir autant d'autorité que j'en avois sur eux, & eux autant de respect pour moi, pour les y faire retourner: ils y furent, & firent le lendemain leur cour à Mr. le Prince, qui les traita fort bien, à la réserve de ceux de Languedoc qui n'y allerent point. On laissa passer le premier feu à Vallon, puis Mr. le Prince me dit: Le service souffre de la mésintelligence de Vallon & de moi; si Monsieur avoit fait ce qui est dû à la place que je tiens de Général d'armée, quand je ne serois pas ce que je suis, tous les Officiers de Languedoc seroient châtiés, & Vallon à la Bastille: ce n'est pas son humeur, on ne le changera pas; pour ne nuire à rien, il faut passer sur bien des circonstances. Il me dit: Je vous prie d'envoyer chercher Vallon, & de nous raccommoder, ce que je fis. Il me-

vint trouver, je lui dis ce qu'il falloit, il me répondit : Vous m'êtes suspecte, entre vous autres Princes, vous vous maintenez les uns les autres. Quand je vis que je ne gagnerois rien à lui parler avec toute la douceur & l'honnêteté imaginables, je changeai de ton, & lui parlai aux termes que je le devois ; je le menaçai de le faire mettre à la Bastille, que Monsieur le devoit, que je lui ferois bien faire, qu'il m'en croiroit, que je l'avois assez bien servi pour l'obliger à m'accorder ce que je lui demandois en une occasion si pressante que celle de la perte de son armée ; que je ne leur avois pas sauvé la vie pour se révolter ; que si le Régiment de Languedoc ne reprenoit les armes le lendemain, & que les Officiers n'allassent pas au camp, sa tête m'en répondroit ; qu'après l'avoir considéré, il y avoit long-temps, j'avois pitié de l'état où je le voyois ; qu'il songeât à ne pas abuser de la bonté de Monsieur & de la mienne. Il s'en alla là-dessus. Le lendemain il vint me demander pardon, & me dire qu'il feroit tout ce que je voudrois. Mr. le Prince vint à mon logis, je les raccommodai ; je dis raccommodai, parce que Mr. le Prince l'embrassa, & le traita comme s'il eût été son égal. Monsieur ne m'en parla point, ni à Mr. le Prince. Cette occasion aussi-

bien que plusieurs autres, feront connoître qu'ils n'étoient pas malheureux de m'avoir, puisque je leur redressois bien des affaires.

Je ne puis m'empêcher de dire, que le soir & le lendemain de l'affaire de la porte St. Antoine, j'envoyai chez tous les blessés savoir de leurs nouvelles de la part de Monsieur & de Mr. le Prince, faire des compliments aux parents. Ils ne s'en seroient jamais avisés, & ces sortes de soins gagnent les cœurs, conservent l'affection qu'on a pour les Grands, & leur font des amis & des serviteurs. Le même jour on eut nouvelle de Bordeaux, que Madame la Princesse se mouroit: elle avoit la fievre continue, & étoit grosse de huit mois; Monsieur lui en demanda des nouvelles, il lui dit qu'elle étoit dans un état que la premiere qu'il en recevroit seroit celle de sa mort. Mr. de Chavigny causoit avec Madame de Frontenac, laquelle commençoit à revenir au monde, son mari se portoit mieux; nous étions tous sur la terrasse de la porte du Luxembourg, je m'en allai à eux, & leur demandai ce qu'ils disoient. Mr. de Chavigny me dit: Nous parlons de la pauvre Madame la Princesse, & nous remarions Mr. le Prince; je rougis, & m'en allai. Madame de Frontenac me dit ensuite,

que Mr. de Chavigny lui contoit que Mr. le Prince en étoit déja consolé dans l'espérance de m'épouser; qu'ils en avoient parlé ensemble tout le matin, & qu'ils avoient résolu de faire le Duc d'Enguien Cardinal. Après cela je me fus promener chez Renard, Mr. le Prince y étoit, nous fîmes deux tours d'allées sans nous dire un seul mot, je crus qu'il étoit persuadé que tout le monde le regardoit, & j'avois la même pensée que lui. Pour moi j'avois dans l'esprit tout ce que Me. de Frontenac m'avoit dit; ainsi nous étions tous deux fort embarrassés. Un jour ou deux après, comme je me promenois chez le même Renard, où j'attendois S. A. R., je vis entrer son Ecuyer qui me dit, S. A. R. ne viendra point ce soir ici, il est chez Mr. de Chavigny, & vous mande de l'y venir trouver, & de n'amener avec vous que Me. la Comtesse de Fiesque, & Me. de Frontenac. La premiere n'y étoit pas, je l'envoyai chercher; comme on me vit partir promptement, on s'imagina qu'on vouloit m'envoyer en quelque lieu pour quelque grand dessein, pour voir si j'y réussirois aussi-bien que j'avois fait à Orléans; de sorte que tout le monde me vouloit suivre: je m'en défis fort bien, & j'assurai que si j'avois quelque voyage à faire j'en avertirois. En che-

min, Mᵉ. de Frontenac me dit : Je crois que Madame la Princesse est morte, & que l'on vous veut parler de mariage, le résoudre, & le faire promptement avant qu'on le sache à la Cour, qui feroit tout son possible pour l'empêcher. A cela je ne disois rien, & ne savois que pènser. Lorsque je descendis de carrosse chez Mʳ. de Chavigny, je trouvai Mʳ. de Clinchamp, je lui demandai, qu'est-ce que l'on me veut? Il me répondit, vous le saurez là-dedans; l'on peut juger si cela redoubla ma curiosité. S.A.R. & Mʳ. le Prince quitterent le jeu, vinrent à moi, & me dirent: Devinez ce que l'on vous veut; je ne le pus comprendre, & ne devinai jamais rien. Mʳ. le Prince qui tenoit une lettre de Mʳ. de Lorraine, me la montra, & elle portoit: Si vous voulez que j'aille vous trouver, obtenez mon pardon de Mademoiselle, qu'elle me le commande, & Mᵉ. de Frontenac aussi, sans cela je n'irai jamais. Saint-Etienne, qui avoit apporté la lettre, me tint le même discours; de sorte qu'on m'obligea d'écrire une lettre à Mʳ. de Lorraine, par laquelle je lui pardonnois tout le mal qu'il nous avoit fait, dans l'espérance qu'il viendroit pour le réparer, & que j'avois beaucoup d'impatience de le voir. Mᵉ. de Frontenac lui écrivit aussi,

& nos dépêches faites, je m'en retournai fort satisfaite de ma curiosité.

Je demandai permission à Monsieur de m'aller promener le lendemain à Vincennes, j'avois envie de voir mes compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Légers, qui étoient sur pied. Je ne voulus pas lever un régiment de Cavalerie, parce qu'il falloit pour cela cent mille livres : je m'attachai plutôt à mes deux compagnies, parce qu'il ne falloit que vingt mille livres pour les lever; je ne voulus pas même que l'on sût que j'en donnois l'argent. J'envoyai les Comtes de Holac & d'Escars chez Mr. le Prince, pour lui dire qu'ils vouloient lever ces deux compagnies à leurs dépens, & qu'ils le supplioient d'en obtenir la permission de S. A. R.; ce qui ne fut pas bien difficile, parce qu'il ne lui en coûtoit rien. Ces deux compagnies vinrent au-devant de moi comme j'allois à Vincennes, & passerent la riviere : je n'avois pas voulu qu'elles me vinssent prendre à mon logis. L'armée étoit pour lors à la Salpétriere, mes compagnies ne me joignirent qu'au fauxbourg Saint-Antoine. J'avoue que je les trouvai fort belles; elles vinrent au-devant de moi en escadron, les Officiers à leur tête, l'épée nue à la main, (les François ont pris cette

mode des Allemands) puis elles se mirent devant & derriere mon carrosse. Il n'y avoit point de Cornette à mes Chevaux-Légers, parce que Madame la Marquise de Bréauté me l'avoit demandée pour un de ses neveux qui ne vint point; un Capitaine du régiment de cavalerie de S. A. R. nommé le Chevalier de la Motte, me la demanda avec beaucoup d'instance, je la lui donnai. Le soir à mon retour de Vincennes, je permis que mes Compagnies me suivissent jusques à mon logis, & cela fut assez beau à voir: j'avoue que je fus un peu enfant pour cela, je sentis beaucoup de joie, & que le son des trompettes me réjouissoit fort; jamais troupes n'ont été en si bon ordre que mes deux compagnies. Le Comte de Holac fut fort fâché d'être obligé de me quitter à la porte St. Antoine, il y trouva Mr. le Prince & ses Valets-de-pied, qui lui dirent que Mr. le Prince étoit allé à Charenton pour voir où camperoit l'armée le lendemain; & comme le Comte de Holac étoit de jour, il me demanda la permission d'aller joindre Mr. le Prince, lequel seroit assurément fort fâché contre lui s'il avoit quitté le quartier pour autre raison que pour me suivre. Je revins depuis le bois de Vincennes jusques à la Ville à cheval,

& je me fis montrer par d'Esears & par Holac toutes les attaques, & comme tout se passa le jour du combat.

Je ne fus pas plutôt arrivée aux Tuileries, que S. A. R. m'envoya Saintorin, pour me dire qu'il venoit d'avoir des nouvelles de Mr. de Lorraine, & qu'il étoit à Brie-Comte-Robert; qu'il avoit trouvé les Maréchaux-des-logis de l'armée de la Ferté, qui faisoient des logements, & qu'il s'y étoit mis avec ses troupes. Cette nouvelle me réjouit fort, le lendemain on m'éveilla pour me donner une lettre de Mr. de Lorraine: c'étoit la réponse à celle que je lui avois écrite. Elle me fut rendue par un Gentilhomme de Mr. le Prince, lequel me dit que Mr. de Lorraine seroit le soir même à Paris. A deux heures de-là Monsieur me manda que Mr. de Lorraine étoit arrivé, & que j'allasse au Luxembourg sur les quatre heures. Comme j'étois un peu embarrassée de tout ce que j'avois dis de lui, non pas pour lui, il est fort honnête homme qui entend raillerie, c'étoit pour Madame qui avoit peur qu'il ne me picotât; pour cette raison, je n'allai point au Luxembourg: l'on m'envoya querir deux fois, je mandai qu'il faisoit trop chaud, & que j'avois peur que cela ne me fît mal de sortir. Sur les sept heures, je re-

folus de fortir, j'efpérois de trouver M^r^. de Lorraine parti, parce que je favois que M^r^. le Prince le preffoit de s'en retourner en fon quartier, & qu'il n'y avoit pas de fûreté d'aller la nuit fans efcorte ; il monta fur le premier cheval qu'il trouva à la porte du Luxembourg pour venir chez moi ; je le rencontrai près de la porte St. Germain, il mit pied à terre, & fe mit à genoux dans la rue, & ne voulut pas fe relever que je ne lui euffe pardonné. Je le relevai & l'embraffai, M^r^. le Prince arriva là-deffus, qui le preffoit de s'en aller : je lui dis : Montez dans mon carroffe, je vous menerai jufques à la porte St. Bernard. Notre armée étoit campée pour lors à Limée & aux villages voifins, celle de M^r^. de Lorraine étoit à Charenton, les Ennemis étoient à Villeneuve-Saint-Georges & lieux circonvoifins. Les armées s'étoient retranchées pour être hors d'infulte. Après que M^r^. de Lorraine y eut été deux jours, il y laiffa M^r^. le Prince tout feul, & s'en revint en cette Ville. M^r^. le Chevalier de Guife commandoit fon armée, il avoit pris cet emploi dès le premier voyage que fit ici M^r^. de Lorraine, & s'en étoit allé avec lui : il y avoit des gens qui trouvoient à redire qu'il eût quitté la France ; fa Maifon y avoit de fi

grands établiſſements, qu'il n'eût pas ſu prendre un meilleur parti. A cela on diſoit que pour lui il n'avoit aucune charge à la Cour; que les premieres années de la régence il avoit ſuivi S. A. R. aux campagnes de Flandres; qu'enſuite il avoit été à Malthe ſervir la Religion; qu'en l'âge où il étoit, il lui étoit bien rude de ſuivre toujours la perſonne du Roi ſans avoir quelque emploi, & qu'il lui eût été encore plus fâcheux d'en demander un pour ſervir contre Son Alteſſe Royale de qui il étoit beau-frere. De ſorte que ſur la rupture de Son Alteſſe Royale avec la Cour, il partit de Poitiers, & vint en cette Ville voir ce qu'il pouvoit faire, il trouva que Son Alteſſe Royale avoit donné le commandement de ſon armée à Mr. de Beaufort : ainſi il crut ne pouvoir prendre un meilleur parti que celui de ſuivre ſon Souverain & l'aîné de ſa Maiſon, qui lui donna le commandement de ſon armée

Sitôt que Mr. de Lorraine fut en cette Ville, il vint me voir; j'étois au lit, parque je me trouvois mal, il ſe mit à genoux devant mon lit, & me dit : Juſques à cette heure j'ai raillé avec vous, & je ne vous ai point parlé ſérieuſement; je ſais ce que vous valez : je veux être votre ſervi-

teur, & avoir en vous toute confiance possible; c'est pourquoi je me veux justifier de tout ce qui s'est passé à mon dernier voyage, & vous dire comme le tout est. Il m'avoua qu'il étoit venu ici en intention de servir S. A. R. en tout ce qu'il pourroit, & qu'il n'avoit rien promis aux Espagnols; qu'à l'égard de M^r. le Prince, il n'avoit eu aucun dessein de secourir Etampes, parce qu'aussi-tôt qu'il avoit été ici, il s'étoit laissé empaumer par des amis du Cardinal de Retz qui l'en avoient dissuadé, & qu'il avoit aussi écouté des propositions de la Cour; que tout cela ensemble l'avoit tellement embarrassé, qu'il s'en étoit allé comme je l'avois vu. La conclusion fut, qu'il venoit de bonne foi, qu'il agiroit en tout ce qu'il pourroit pour le parti & pour celui de M^r. le Prince, parce qu'il étoit de mes amis, & que tous deux feroient leur possible pour porter les affaires à un accommodement avantageux, où l'on pût me procurer un établissement tel que je le méritois; que Madame étoit sa sœur, qu'il me supplioit très-humblement de croire qu'il me considéroit plus que ses filles, & que mes intérêts alloient devant les leurs; qu'il étoit fort fâché que Madame & moi ne fussions pas bien ensemble; que de crainte

que l'on pût croire qu'il se partialisât, il ne vouloit point se mêler de nous raccommoder; qu'enfin il étoit mon serviteur. Je répondis à cela comme je le devois: il ajouta qu'il me feroit part de tout ce qui se passeroit, qu'il me prioit de trouver bon qu'il me priât de parler à Mr. le Prince; parce que, comme il étoit fort prompt, & lui aussi, il craignoit d'avoir des démêlés, & que j'étois toute propre à les empêcher.

Alors on eut des nouvelles que Me. la Princesse étoit hors de danger; de sorte que cela fit cesser les bruits qui avoient couru de mon mariage avec Mr. le Prince: je ne sais si cela lui en fit cesser la pensée. Me. la Princesse resta dans un grand abattement, que tout le monde disoit n'être pas bon à une femme grosse de neuf mois.

Monsieur alla à l'armée rendre une visite à Mr. le Prince & à Mr. de Lorraine, qui alloit & venoit. Pour ôter l'embarras de donner l'ordre, Monsieur le donna pour huit jours: ils desirerent que j'allasse à l'armée, ce que je fis volontiers; ce ne fut pas sans embarras. Me. de Châtillon voulut y venir avec moi, & Me. la Duchesse de Montbazon. Je m'en excusai sur ce que j'avois promis toutes les pla-

ces de mon carrosse. Me. la Duchesse de Sully devoit venir avec moi, Me. de Choisy, la Comtesse de Fiesque, Me. de Frontenac, Mlle. de Beaumont, Me. de Bonnelle, Mad. de Raré, Gouvernante de mes sœurs, parce que Me. la Comtesse de Fiesque la mere, & Mad. de Bréauté sa fille, étoient affligées de la mort de Mr. le Comte de Tilliers, frere de la premiere, qui étoit arrivée ce jour-là, & Mr. de Lorraine & moi c'étoient neuf; le carrosse eût été bien rempli.

Ces Dames eurent quelque envie de s'en fâcher, elles virent bien que mon excuse étoit fondée en raison : j'étois bien-aise en mon ame de l'avoir eue : les étrangers auroient trouvé fort à redire que j'eusse mené ces Dames, & auroient sans doute dit : Quoi, Mademoiselle amene avec elle la maîtresse de Mr. le Prince, & celle de Mr. de Beaufort? Ces Messieurs croyoient tout ce qu'on leur disoit sans examen. Me. de Sully se trouva mal la nuit, elle envoya s'excuser ; Me. de Choisy en fit autant ; de sorte que nous n'étions que sept dans mon carrosse. J'allai prendre Mr. de Lorraine à l'hôtel de Chavigny, où je lui avois donné rendez-vous, il me fit attendre quelque temps, & s'excusa sur ce qu'il vouloit entendre la messe. Je portois le deuil de

mon ſrere, j'étois habillée de noir, & je nouai à ma manche un cordon bleu, & toutes les Dames qui étoient avec moi auſſi ; & au milieu du bleu qui étoit ſort touſſu, on y mit un petit ruban jaune, à cauſe que c'étoit la couleur des Lorrains. Je leur dis : Il ne faut point faire de façon d'y mettre un ruban de couleur de feu parmi, on l'expliquera comme on le voudra. Nous partîmes de l'hôtel de Chavigny à onze heures & demie, nous trouvâmes au pont de Charenton Mr. le Prince avec les trois compagnies de Mr. de Lorraine, qui venoient pour nous eſcorter. Mr. le Prince n'avoit pas voulu amener de nos troupes, & ces trois compagnies étoient de cent hommes chacune, montées, l'une ſur des chevaux bais, l'autre ſur des noirs, & la troiſieme ſur des blancs ; de ſorte qu'on les appelloit les compagnies baye, noire & blanche : tous les Cavaliers avoient des cuiraſſes, cela étoit beau à voir. Mr. de Beauſort & beaucoup d'Officiers accompagnerent Mr. le Prince : il ſe mit dans mon carroſſe, il étoit fort ajuſté contre ſon ordinaire, c'eſt l'homme du monde le plus mal-propre. Il avoit la barbe faite & les cheveux poudrés, un collet de buffle avec une écharpe bleue, un mouchoir blanc à ſon cou. Sa propreté étonna la compagnie,

& il en fit des excuses comme d'un grand crime, sur ce qu'on lui avoit dit que ces nouvelles troupes étrangeres, qui étoient arrivées, disoient qu'il ne se distinguoit pas des autres, & qu'il étoit fait comme un simple Cavalier. Mr. de Lorraine & lui convinrent d'envoyer dire aux Ennemis qu'il falloit faire trêve pendant que je serois à l'armée, parce qu'il seroit ridicule que l'on tirât en un lieu où je serois. Je ne le voulois point : ils dirent que l'on me devoit ce respect; je me rendis à cette raison, j'aime fort qu'on me respecte. Nous arrivâmes à Gros-Bois, où nous dînâmes; Mr. le Prince y fit grande chere, quoique Mr. de Lorraine ne lui eût mandé que le matin que j'irois à l'armée. Les Dames qui étoient venues avec moi y dînerent aussi avec Mr. le Prince, Mr. de Lorraine, Mr. de Beaufort & le Chevalier de Guise, qui étoient venus au-devant de moi à Charenton. Ils burent à ma santé à genoux, firent sonner les trompettes, & toutes les simagrées que l'on a accoutumé de faire à l'armée en pareille occasion; même je crois qu'ils firent tirer quelques petites pieces de canon qui étoient dans le château. Mr. le Prince reçut la réponse des Maréchaux de Turenne & de la Ferté, qui lui firent mille civilités pour moi, & lui manderent que

je pouvois commander; que j'étois maîtresse dans leur armée comme dans la nôtre.

Pendant le dîner, Mr. de Lorraine dit à Mr. le Prince : Il y a long-temps que nous n'avions dîné en si bonne compagnie ; il lui répondit qu'il seroit assez difficile d'en trouver de meilleure. Je pris la parole, & leur dis : Il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût encore meilleure, je voulois amener Mesdames de Montbazon & de Châtillon, je n'ai pu, parce que je croyois que Mesdames de Sully & de Choisy viendroient, elles se sont envoyé excuser comme je montois en carrosse. Mr. le Prince fit là-dessus une terrible mine, & il me sembla qu'il avoit pris cela plutôt pour une picoterie que pour une civilité : pour Mr. de Beaufort, il prit cela en bonne part. Mr. de Clinchamp, qui nous voyoit dîner, me dit au sortir de table : Je suis ravi que vous ne les ayiez pas amenées, nos Allemands sont des gens qui n'entendent pas le François, & ils auroient pris ces Dames pour d'autres qu'elles ne sont.

Aussi-tôt après le dîner, je montai à cheval, & je m'en allai voir l'armée ; je trouvai celle de Mr. de Clinchamp fort grosse, les Espagnols avoient envoyé de nouvelles troupes ; le Duc Ulric de Wir-

temberg les avoit amenées, & il étoit malade à Paris dans l'hôtel de Condé, où Mr. le Prince l'avoit logé. Il avoit deux ſergents de bataille, ſavoir le Comte d'Hennin, fils-aîné du Duc de Bournonville, & le frere du Comte de St. Amour: je les avois vus à Paris, où ils m'étoient venus faire la révérence, ils me ſuivirent toujours. Je parlois aux Officiers que j'avois vus à Etampes, ils étoient très-étonnés que je les connuſſe, & que j'euſſe retenu leurs noms. Je penſe que les Princeſſes de la Maiſon d'Autriche parlent peu en pareille occaſion : ils admiroient ma civilité, & je leur donnois lieu de dire mille biens de moi. Je ne vis point l'infanterie Françoiſe. Mr. le Prince me dit : Vous connoiſſez tous nos régiments, bien qu'il y en ait une trentaine ; encore eſt-il bon d'en laiſſer quelqu'un pour garder le quartier pendant que tout eſt dehors ; c'eſt pourquoi je n'ai point laiſſé ſortir l'infanterie ; pour la cavalerie, elle étoit dehors avec l'eſcorte de l'armée. Je vis les eſcadrons où étoient mes Gendarmes, ils eſcadronnoient avec ceux de S. A. R. & de Valois ; cela n'eſt pas trop honorable à dire, que trois compagnies ne fiſſent qu'un eſcadron : la vérité me force à le dire.

Après que les Officiers m'eurent ſaluée, ils me vinrent dire le déplaiſir qu'ils avoient eu de ne point venir au-devant de moi; que Mr. le Prince le leur avoit défendu, pour laiſſer l'honneur de m'eſcorter aux troupes Lorraines. Je paſſai plus avant, & même notre garde avancée; j'allai juſqu'à celle des ennemis, il vint trois ou quatre cavaliers à nous: je crus que c'étoit Mr. de Turenne: ce n'étoit que Meſolieu, premier Capitaine de ſon Régiment de Cavalerie, qui embraſſa bien les jambes de Mr. le Prince avec les larmes aux yeux. Je conçus de cette action une bonne opinion de lui, qui s'eſt confirmée depuis que je l'ai connu: c'eſt un fort honnête homme. Le Comte de Quinçay le fils y étoit auſſi, je leur parlai quelque tems; après je pouſſai mon cheual, parce que j'avois grande envie d'aller juſques dans le camp des Ennemis. Mr. le Prince courut au-devant, ſauta à la bride de mon cheval, le fit tourner pour aller au quartier des Lorrains, me dit que je mettrois Mr. de Turenne au déſeſpoir ſi je l'allois voir, ce que je ne pouvois croire: je ne jugeois pas que l'on pût s'embarraſſer de ſi peu. J'ai trouvé que Mr. le Prince avoit eu raiſon de me parler de lui de cette ſorte. Comme je

m'étois avancée, il fallut faire assez de chemin pour gagner le quartier des Lorraits; de sorte qu'il étoit clair de Lune avant que j'eusse joint toutes les troupes. Je les trouvai fort belles & en fort bon état; je les avois déja vues à Villeneuve-Saint-Georges, & elles n'étoient pas rangées si avantageusement, selon ce que j'en ai entendu dire; elles étoient plus belles à voir qu'à combattre, jusqu'alors elles n'avoient pas fait grandes merveilles. Mr. le Prince me vint dire, l'ordre que Monsieur a donné est fini aujourd'hui, donnez-le-nous; & pour ne le point donner à l'un ou l'autre le premier, quand vous parlerez à Mr. de Lorraine, j'avancerai auprès de vous, & vous nous le donnerez à tous deux en même-temps. Ainsi, comme nous étions Monsieur de Lorraine & moi ensemble, Mr. le prince fit ce qu'il m'avoit dit, me demanda l'ordre, je fis quelque façon de le donner, ils men prierent tous les deux, je leur dis : *Saint Louis & Paris.* Mr. le Prince dit: Vous me le donnâtes tout pareil le jour que vous arrivâtes d'Orléans, que j'envoyai un parti à la campagne. Ces Messieurs me le demanderent pour le lendemain, je leur donnai *Ste Anne & Orléans.* Mr. le Prince dit : J'aurois de-

viné entre tous les Saints & Saintes du Paradis celle que vous nous avez donnée, & entre toutes les Villes de France Orléans; & si je fais jamais la guerre contre vous, & qu'il n'y ait que deux jours à donner l'ordre, je passerai par-tout à coup sûr.

Après avoir tout vu, je m'en revins à Paris escortée par les troupes Lorraines. Je ne voulus pas que Mr. le Prince vint à Charenton, je le laissai à l'armée, & Mr. de Lorraine revint avec moi : il venoit souvent souper avec moi, & après souper nous jouiions à de petits jeux, il y avoit ordinairement Me. la Duchesse d'Epernon. Me. de Choisy, qui n'y étoit point venue souper depuis le démêlé dont j'ai parlé, fut bien-aise d'être agréable à Mr. de Lorraine, & de tâcher par-là à se remettre dans le particulier avec moi : Mesdames de Fiesque & de Frontenac & Mademoiselle de Mortemar en étoient aussi. Mr. de Lorraine nous faisoit des histoires admirables, c'est un fort plaisant homme : entr'autres histoires il nous en fit une de Mr. de Bregy qui avoit été envoyé de la Cour vers lui, avant qu'il vînt la premiere fois. Il disoit qu'il avoit dressé des articles d'accommodements sur la restitution de ses Etats, de la forme & de la

maniere que cela se feroit. A chaque article, Mr. de Lorraine disoit, qui me sera caution de l'exécution? Mr. de Bregy disoit, ce sera moi; & Mr. de Lorraine ajoutoit, apostillez donc les articles; ensorte que de Bregy mettoit, *& le Comte de Bregy répond de l'exécution.* Ainsi il le lui fit mettre à tous les articles, sans que Mr. de Bregy s'apperçût qu'il se moquoit de lui : il nous fit ce conte assez plaisamment. Comme Mr. de Bregy prit congé de lui, il lui dit: Ne revenez plus que les affaires ne soient faites, & même quand vous serez une fois parti d'ici, ne tournez point la tête du côté de deçà, & il ordonna à deux Officiers de ses troupes de l'accompagner, & leur dit : Si Mr. le Comte tourne la tête, donnez-lui un coup de pistolet, il m'a promis de ne point regarder derriere lui.

Mr. le Prince vint un matin dîner à Paris; il me vint voir l'après-dîner, je me faisois peindre, il y avoit beaucoup de monde chez moi : il m'envoya prier de lui parler à la porte. Comme nous étions ensemble, le Roi d'Angleterre entra chez moi : la Reine sa mere s'étoit raccommodée pour lors avec Monsieur, & j'ose bien dire que j'avois contribué à cet accommodement, parce que j'avois eu

l'honneur de la voir devant Monſieur. Elle avoit fait un voyage à St. Germain avec le Roi ſon fils, je les avois accompagnés juſques à la porte de la Ville. Mr. le Prince fit des excuſes au Roi d'Angleterre de ſe montrer ſi mal-propre, & dit qu'il venoit de l'armée, & s'y en retournoit. Le Roi d'Angleterre lui dit qu'il pouvoit bien ſe montrer devant lui, puiſqu'il ſe montroit bien devant moi. Je ſuppliai le Roi d'Angleterre de me permettre de dire un mot à Mr. le Prince à qui j'avois affaire : de ſorte qu'il s'en alla avec toute la compagnie qui étoit dans ma chambre. Mr. le Prince me dit : Mr. l'Abbé Fouquet a été ici, Monſieur l'a vu chez Monſieur de Chavigny, & enſuite il a écrit une Lettre que je vous envoyerai, je n'ai pas le loiſir de vous en dire davantage. Ce jour-là Mad. de Choiſy me donnoit une Comédie & une collation, où je priai le Roi d'Angleterre de venir : je m'en allai au Luxembourg, où je trouva encore Mr. le Prince, quoiqu'il fût fort tard : ce qui me ſurprit, parce qu'il m'avoit dit qu'il devoit s'en aller. Je lui demandai ce qui l'avoit retenu, & s'il ne viendroit pas chez Madame de Choiſy : il me dit que non, qu'il avoit un grand mal de tête, qu'il ſe mouroit,

& que cela l'empêchoit de retourner à l'armée. J'eus la curiosité d'envoyer voir s'il étoit au logis, & je trouvai qu'après être sorti du Luxembourg & arrivé chez lui, il s'étoit mis au lit : La fête chez Me. de Choisy étoit fort jolie, & tout ce qu'il y avoit d'hommes à Paris y vint ; pour de femmes il n'y eut que celles que j'ai nommées, & qui étoient d'ordinaire chez moi les soirs.

Monsieur avoit vu Mr. l'Abbé Fouquet au Luxembourg une fois, à ce que l'on disoit, & Mr. le Prince prétendoit que c'étoit sans sa participation ; & Monsieur de son côté disoit que Mr. le Prince en avoit fait de même. Mr. le Prince m'envoya par Gersé la Lettre de l'Abbé Fouquet, comme il me l'avoit promis, & m'écrivit un billet pour me prier de la faire copier, parcequ'elle étoit de sa main : Je ne sais si Monsieur avoit voulu avoir l'original ; quoi qu'il en soit, je la copiai moi-même. Elle fut prise par des Cavaliers du Régiment de Holac, qui étoient allés en parti : ils apporterent cette Lettre à Mr. Ide, qui la donna à Mr. le Prince, qui la fit voir à S. A. R. lequel en fut un peu étonné ; & c'est par-là que l'on apprit toutes les circonstances qui avoient été cachées jusqu'alors. En voici le contenu.

*Ce matin N*** avoit promis de venir : il a appris que Mr. de Turenne avoit envoyé deux mille chevaux au fourrage, il est allé après. J'ai été au Palais-Royal, où il est venu un grand nombre de Bourgeois, qui pour signal avoient mis du papier à leurs chapeaux : lorsqu'ils m'ont vu, ils sont venus à moi avec la derniere joie, & m'ont demandé ce qu'ils avoient à faire, & quels ordres il y avoit pour eux. Ils vouloient aller au Palais d'Orléans, & exciter des séditions par les rues ; je n'ai pas cru que l'affaire se dût embarquer ; j'ai cru qu'il étoit nécessaire que j'envoyasse demander en diligence les hommes de commandement que l'on vouloit mettre à leur tête. Il n'y fallut pas perdre un moment de temps ; le Maréchal d'Etampes passa, ils l'obligerent à prendre du papier, dont il a été assez embarrassé ; & sur ce que je lui ai dit qu'il en verroit bien d'autres, il m'a répondu qu'il ne falloit point faire de rodomontade, qu'il falloit faire la paix. J'ai été une heure avec lui, j'ai trouvé seulement qu'il a un peu insisté sur les Troupes, & disoit qu'il ne vouloit que sortir honorablement de cette affaire : je lui ai dit que quand même on les accorderoit, elles seroient cassées au premier jour. Il m'a dit que si l'on en réformoit d'autres, il consen-*

toit que celles-là le fussent aussi : il m'a dit de plus, qu'il n'étoit point d'avis que l'on mît par un article séparé, que M. de Beaufort sortiroit de Paris, & qu'il lui feroit faire ce qu'il trouveroit juste aussi-bien que la récompense que l'on propose de donner au fils de Mr. de Broussel pour son Gouvernement. Il m'a dit que pour le Parlement il seroit bien-aise que la réunion se fît de maniere qu'elle ne blessât point l'autorité du Roi; qu'il seroit bien-aise que le Parlement ne fût pas mal-satisfait de lui; & par-dessus tout, Mr. de Chavigny m'a assuré, que quand Mr. le Prince ne s'accommoderoit pas, Monsieur s'accommoderoit. J'ai vu qu'il vouloit être médiateur entre la Cour & Mr. le Prince : il vouloit entrer dans le détail des articles. Nous aurons contentement de celui de la Rochelle & de la Cour des Aides, pourvu qu'il ne vienne point de faux-jours à travers qui détournent Mr. le Duc d'Orléans. Tous les amis de Mr. le Prince approuvent les propositions de la maniere que la Cour souhaite qu'elles se passent; j'espere une treve dès demain. Il y a une circonstance que Mr. de Chavigny me propose; c'est que Monsieur le Duc d'Orléans auroit peine à consentir que Mr. le Cardinal fût nommé dans l'amnistie; qu'il croyoit qu'il étoit bon que l'on cassât

tous les Arrêts qui ont été donnés, & que Mr. le Cardinal fût justifié par une Déclaration particuliere; & la raison de cela est qu'il falloit que Monsieur reçût l'amnistie, & qu'il aimoit mieux solliciter secrétement la justification, & que la réunion étoit le premier article. Si cela étoit stipulé, il n'y auroit rien de fait; ainsi que Mr. le Cardinal auroit sa sûreté toute entiere. Mr. de Chavigny & Mr. de Rohan sont allés au Camp pour amener ici demain Mr. le Prince. Autant que je le puis conjecturer, les affaires iront bien. Peut-être demandera-t-on quelque argent pour le rétablissement de Taillebourg: pour Gersé, je n'ai point d'ordre de rien accorder, je me tiendrai ferme là-dessus. Mr. de Broussel s'est démis de la Prévôté des Marchands, dont il s'est repenti deux heures après; & sur ce repentir, Mr. le Duc d'Orléans demanda à Chavigny ce qu'il avoit à faire. Il lui répondit: Il s'en est démis sans vous en parler, parlez-lui-en sans le rétablir. Si les affaires s'échauffent un peu, c'est un homme que je vois bien que l'on pourra accabler. Le Cardinal de Retz fut hier deux heures avec Mr. de Lorraine, & lui fit espérer de grands avantages, s'il se vouloit lier avec lui, & dit en même-temps qu'il a fait dire aux têtes de papier

(c'est ainsi que l'on nomme la nouvelle union) qu'il gouvernoit tout à la Cour, & qu'ils ne réussiront jamais s'ils ne le demandoient pour leur Chef, dont la plupart me sont venus demander avis. Je leur ai dit qu'il étoit bon d'avoir des Gens de guerre à leur tête; qu'il falloit faire beaucoup de civilités au Cardinal de Retz; & même, s'il a des amis, lui demander secours; que pour suivre ses ordres, je ne croyois pas cela nécessaire; qu'il étoit bon que je me raccommodasse avec lui en apparence, si je croyois qu'il voulût servir. Demain à dix heures du matin, j'aurai la derniere résolution de toutes les affaires. Mr. le Prince, si la paix ne se conclut point, ne croit plus de sûreté pour lui dans Paris; il est nécessaire que l'on vous envoye des placards imprimés.

Je me souviens que la veille que cette sédition du papier arriva, Mr. de Lorraine étoit à mon logis, & nous dit que la Comtesse de Fiesque étoit au lit, & qu'il alloit force Dames jouer chez elle. Mr. de Lorraine me proposa d'y aller, nous y allâmes. J'y demeurai tout le soir, j'envoyai querir mon souper & les Comédiens. Au milieu de la Comédie on vint dire à Mr. de Lorraine que S. A. R. le demandoit. Il eut de la peine à y aller: on revint une

ſeconde fois le demander, ce qui l'obligea de quitter la Comédie qu'on n'acheva point : nous attendîmes ſon retour. Il nous dit : Ce n'eſt rien, c'eſt votre pere à qui on donne des terreurs paniques : Mr. de Chavigny eſt venu ſans manchettes ni collet, effrayé au dernier point, pour lui donner avis que demain il ſe paſſera quelque affaire conſidérable & fort terrible, & que l'on a beaucoup à craindre. Pour moi je m'en mets l'eſprit en repos ; & s'il arrive quelque accident, je périrai en bonne compagnie. Le lendemain à mon réveil, j'appris que l'aſſemblée dont la lettre parle s'étoit faite au Palais-Royal, & que l'on prenoit du papier. J'allai au Palais d'Orléans, & je dis à S. A. R. : voici une occaſion de ma force, je vous ſupplie de me permettre d'aller au Palais-Royal avec ce qu'il y a de gens ici, je prendrai les principaux Chefs ; & ſi l'on me croit, on en pendra quelques-uns ; & s'il y a des Officiers des troupes, on les mettra à la Baſtille. S. A. R. ne voulut point me permettre d'y aller. En même-temps Grammont, qui eſt à S. A. R., reçut une lettre d'un de ſes neveux qui eſt Capitaine dans le Régiment de Piémont, lequel lui mandoit : Nous ſommes commandés cent Officiers ſous Mr. de

Pradelles, avec ordre de faire main-basse sans exception ; je souhaite que vous évitiez cette occasion, ou que ce dessein manque ; je vous en avertis, afin que vous vous en défendiez. Pradelles vint avec Mad. de Fouquerolles sans passe-port pour lui ; cette Dame en avoit un de S. A. R. que Mad. de Saujon lui avoit fait donner : elle favorisoit volontiers les gens mal-intentionnés pour le parti. Monsieur se mit fort en colere contre Mad. de Fouquerolles, & lui dit qu'elle répondroit de Pradelles. On le fit chercher pour l'arrêter, & on ne le trouva pas. Cette affaire alla à rien, & les Ennemis purent connoître le peu de crédit qu'ils avoient dans Paris ; leurs placards firent horreur. Ils disoient que le Roi autorisoit ce nouveau parti pour la destruction du nôtre, & qu'il donneroit grace à tous ceux qui en seroient, & qui tueroient qui ce fût sans exception de personne. Mr. le Prince étoit dans son lit malade d'une douleur de tête fort grande ; force gens crurent qu'il avoit une autre maladie, cela étoit faux, & on lui faisoit tort aussi-bien qu'à la Dame que l'on disoit la lui avoir donnée.

L'on établit un Parlement à Pontoise pour ne plus reconnoître celui de Paris, à qui on avoit donné ordre d'aller à Mon-

targis, à quoi il n'avoit pas obéi. Depuis ce temps-là, celui de Pontoiſe ſe nommoit le Parlement de Paris transféré en ce lieu par les ordres du Roi : il étoit juſtement compoſé de ce qu'il falloit de Juges pour faire un arrêt : je ne penſe pas qu'il y en eût plus de douze ; & pour marquer leur petit nombre, Benſerade, homme d'eſprit & qui s'eſt ſignalé dans ces temps par ſes beaux vers, dit un jour à la Reine, qui demandoit d'où il venoit, je viens de la prairie, Madame, où tout le Parlement étoit dans un carroſſe coupé.

Monſieur de Lorraine recevoit ſouvent des lettres de la Cour ; Bartet le vint trouver de la part de Mr. le Cardinal : il me montroit toutes ſes lettres, & ſouvent y faiſoit réponſe dans mon cabinet : il vouloit même me faire voir celles que la Cour lui envoyoit. Je n'oſai les voir, j'avois peur que cela ne fâchât Monſieur, Mad. de Châtillon mouroit d'envie de donner dans la vue à Mr. de Lorraine : elle vint un ſoir chez moi, parée, ajuſtée, la gorge découverte, & diſoit : Au moins je ne ſuis pas boſſue, ma robe eſt-elle bien faite ? Je ne vous le demande pas, Monſieur, les hommes ne ſe connoiſſent pas à cela ; pour aux pierreries, vous vous y connoiſſez, je vous prie de me dire

comme vous trouvez mes perles? Il ne prit presque pas la peine de lui répondre, il me disoit : Ne la retenez pas à souper, je vous en prie, je voudrois qu'elle s'en fût déja allée : à la fin elle s'en alla. Dès qu'elle fut partie, Mr. de Lorraine nous dit : Voilà la plus sotte femme du monde, elle me déplaît au dernier point : il me conta qu'il avoit été la voir il n'y avoit qu'un jour ou deux, & qu'elle avoit fait trouver chez elle un marchand avec quantité de pierreries; dans l'intention, à ce qu'il croyoit, qu'il lui feroit quelque présent. Il l'attrappa bien, il dit au marchand qu'il n'avoit point d'argent. Elle lui disoit, on vous fera crédit, si vous avez envie de quelques pierreries. Il nous fit cette histoire le plus agréablement du monde, & le plus ridiculement pour elle.

Un soir que Mr. de Lorraine étoit chez moi, un des amis du Maréchal d'Hocquincourt me vint trouver pour me dire qu'il étoit plus que jamais dans le dessein de traiter avec nous. Je lui dis : Je ne comprends pas pourquoi; c'est un homme établi qui n'a que faire de nous, & je n'ai jamais été si surprise lorsque Monsieur m'a commandé de lui écrire, que pour toute réponse, il me mandât qu'il avoit bu à ma santé. Je ne trouvai pas qu'il pût

répondre plus à propos que de ne répondre rien. Ce Gentilhomme, nommé le Marquis de Vignacourt, me dit qu'il étoit las d'être inutile, & qu'à quelque prix que ce fût, il vouloit traiter avec moi sans vouloir traiter avec Mr. le Prince. J'en parlai à Mr. de Lorraine. Il me dit : Voici la meilleure affaire du monde ; Peronne est sur le chemin de Flandres, on ira & on viendra aisément, & il n'y aura rien que les Espagnols ne fassent pour cela. Je lui dis que je ne voulois point traiter avec les Espagnols. Il me dit : Voici un expédient, vous traiterez avec moi, & moi avec les Espagnols ; faisons cette affaire sans en parler à S. A. R. ni à Mr. le Prince ; ils seront trop heureux lorsqu'elle sera faite, de l'apprendre. Mr. de Lorraine dit à Mr. de Vignacourt : Croyez-vous que le Maréchal d'Hocquincourt remette Ham & Peronne entre les mains de Mademoiselle, c'est-à-dire, s'il souhaite qu'elle en soit la maîtresse, pourvu que l'on lui donne un corps à commander? Il n'en fit aucune difficulté, & dit qu'il feroit tout ce qu'on desireroit. A l'instant Mr. de Lorraine appella Clinchamp, qui étoit dans ma chambre ; nous entrâmes ensemble dans mon cabinet pour lui dire ce que nous venions de dire. Nous résolû-

mes que l'on payeroit les garnisons de Ham & de Peronne à Mr. d'Hocquincourt ; qu'on lui donneroit encore trois régiments de cavalerie ; savoir, le sien, celui d'un de ses fils, & un autre pour un Gentilhomme de ses amis nommé Blainville, qui serviroit de Maréchal-de-camp ; son régiment d'infanterie, un de Dragons, une compagnie de Gendarmes & de Chevaux-Légers. Je devois mettre sur pied un régiment d'infanterie & un de cavalerie sous mon nom ; je n'avois encore destiné personne pour en être Mestre-de-camp ; mes deux compagnies de Gendarmes & Chevaux-Légers eussent aussi servi dans cette armée ; c'auroit été la mienne. Monsieur avoit la sienne, & Mr. le Prince aussi ; de sorte que celle-là on l'eût appellée l'armée de Mademoiselle. Je prétendois que les Comtes d'Escars & de Holac eussent quitté celle de Monsieur pour servir dans la mienne, puisqu'il y avoit assez d'Officiers généraux dans celle de Monsieur. Les Espagnols auroient donné des troupes sans donner des Officiers généraux pour les commander, & toutes les nécessités pour cela.

Notre plan fait avec Mr. de Lorraine & de Clinchamp, lequel me répondit que le Comte de Fuensaldaigne seroit ravi d'a-

voir cette occaſion de me donner des marques de la vénération qu'il avoit pour moi, nous appellâmes Mr. de Vignacourt, lequel promit de partir le lendemain, & me demanda quelqu'un à moi pour aller avec lui. Il nous dit qu'il croyoit que lorſque les troupes ſeroient ſur pied, Mr. le Maréchal d'Hocquincourt ſeroit bien-aiſe que Mademoiſelle fît un tour à Peronne, pour faire voir que c'étoit entre ſes mains qu'il remet la place, & que c'eſt elle qui le met à la tête de ſon armée. Je lui dis : Quand nous en ſerons-là, j'irai très-volontiers. Mr. de Lorraine & Clinchamp écrivirent au Comte de Fuenſaldaigne : le Gentilhomme que j'y voulus envoyer tomba malade, & n'y put aller. Peu de temps après, Mr. de Lorraine partit avec l'armée; je penſe que cette marche & le retour du Roi à Paris firent connoître au Maréchal d'Hocquincourt qu'il étoit tard de s'engager avec nous : de ſorte que nous n'eûmes point de réponſe ; ainſi ce beau deſſein n'eut aucune ſuite.

Comme j'étois à Orléans, il ſe préſenta une occaſion ſemblable à celle-ci, en ce que c'étoit un grand deſſein, dont la fin fut auſſi pareille.

On me vint avertir qu'il y avoit force gens à la porte, & entr'autres un Gentil-

homme nommé des Brules, qui venoit de la Cour, & qui s'en alloit à Paris. Je lui emandai des nouvelles de la Cour, il me dit qu'il n'en ſavoit point, & qu'il y étoit allé pour faire ſortir un frere qu'il avoit priſonnier dans le château d'Amboiſe pour quelques affaires qui regardoient Briſac; il avoit deux autres freres dans Briſac. Je lui dis qu'il n'avoit qu'à s'en aller; il me ſupplia qu'il pût demeurer ce ſoir à coucher dans la Ville: j'en fis beaucoup de difficulté, il me demanda permiſſion de me dire un mot en particulier, je l'écoutai, il me dit: J'ai deux freres dans Briſac qui y ont qulque crédit, & je ſerai bien-aiſe de vous entretenir là-deſſus. Je lui permis de demeurer, & le ſoir il me conta que dans l'incertitude où étoit Charlevoi du parti qu'il avoit à prendre, ſes freres lui avoient propoſé de ſe mettre entre les mains de S. A. R., qu'il lui en avoit fait la propoſition; que S. A. R. lui avoit ordonné d'en parler à Mr. de Saujon, & qu'il lui avoit dit que Monſieur ne pouvoit pas donner les fonds pour payer ce qui étoit dû à la garniſon, & que l'affaire en étoit demeurée-là; que ſi les affaires étoient en même état, & que la Cour n'eût rien fait avec Charlevoi, il ne doutoit pas que ſi j'y voulois enten-

dre, il ne se donnât à moi avec bien plus de joie qu'il n'auroit fait à S. A. R. Je lui dis d'écrire à ses freres, que je trouverois du jour au lendemain de quoi payer la garnison, & récompenser Charlevoi, s'il vouloit sortir de la place; que je serois fort aise d'en être maîtresse.

Je trouvai la proposition la plus belle du monde & la plus digne de moi, cela m'auroit fait considérer dans notre parti, & particuliérement à la Cour, & auroit servi dans ce traité; j'y aurois mieux trouvé mon compte, outre que cela auroit contribué à mon établissement: cela auroit obligé de plus le Roi à me donner satisfaction sur beaucoup de démêlés que j'ai avec lui, lorsque je lui aurois remis la place pour raison de la succession de feu Mr. le Connétable de Bourbon, & mes prétentions sur Sedan, à cause du testament de Robert de la Marck en faveur de Mr. de Montpensier. Comme je prétendois faire l'affaire sans en rien dire à Monsieur qu'elle ne fût achevée, j'avois peur que si je lui en eusse parlé, il ne s'en fût rendu le maître: je m'étois proposé, que quand le Sr. des Brules auroit réponse de ses freres, j'envoyerois le Comte de Holac qui n'est pas loin de Brisac, lequel demanderoit congé à S. A. R. d'aller en son

pays ſous prétexte de quelque affaire preſſée; que je lui donnerois le Gouvernement de Briſac, & que j'y mettrois une garniſon de Suiſſes & d'Allemands; & qu'après je verrois ſi j'y en mettrois d'autres, & qu'il paroîtroit que le Comte de Holac pendant ſon ſéjour en ſon pays, auroit trouvé occaſion de s'en rendre maître, & me l'auroit enſuite envoyé offrir, & que je n'y aurois eu autre part. Voilà comme j'avois projetté l'affaire qui manqua, auſſi-bien que celle de Mr. d'Hocquincourt, parce que Charlevoi avoit traité avec la Cour. Ainſi S. A. R. par ſon bon ménage avoit laiſſé échapper cette entrepriſe, que je manquai de peu; l'argent ne me retiendra jamais dans toutes mes actions, j'ai la volonté & le pouvoir de le bien employer.

Mr. le Prince fut quelque temps malade, & on apprit que Me. ſa femme étoit accouchée d'un fils. Je lui envoyai faire compliment, il me manda qu'il n'y avoit pas ſujet de ſe réjouir, que l'enfant ne pouvoit vivre que deux ou trois jours; après on eut nouvelle que Mad. la Princeſſe étoit à l'extrémité. Cela réveilla fort les bruits paſſés de mon mariage avec Mr. le Prince. Mr. de Chavigny eût un grand démêlé avec lui, & le même jour il tom-

ba malade d'une maladie de laquelle il mourut dix ou douze jours après. Beaucoup ont cru que c'étoit de saisissement de ce que Mr. le Prince l'avoit gourmandé ; d'autres disoient que c'étoit de déplaisir de ce que Mr. le Prince n'avoit plus de confiance en lui. Le jour qu'il agonisoit, la Comtesse de Fiesque donna une fête chez elle fort jolie ; il y eut un festin fort magnifique, la Comédie & les violons. Me. de Frontenac n'y vint point, parceque Mr. de Chavigny étoit son proche parent. Jamais fête ne fut plus ennuyeuse. Mr. le Prince étoit de mauvaise humeur, & Mr. de Lorraine aussi ; Monsieur n'y voulut pas demeurer, Me. de Châtillon y vint étaler tous ses charmes que Mr. le Prince méprisa fort ; il ne la regarda point, & même on disoit que pendant sa maladie, il lui avoit fait refuser sa porte toutes les fois qu'elle étoit venue pour le voir : je n'en sais pas la vérité. Il étoit ce jour-là négligé au dernier point ; il avoit un juste-au-corps de velours, un manteau par-dessus, point poudré. Comme on lui demanda où il vouloit manger, il répondit : Je ne prends que des bouillons, je suis encore malade ; il se mit derriere moi durant la comédie, & il me disoit : Je servirai de Capitaine des gar-

des à Mademoiselle, je ne veux pas me montrer pour mettre mon chapeau; je suis vieux & malade : jamais on n'a vu une plus jolie fête, & où l'on se soit plus ennuyé.

Pendant la maladie de Mr. le Prince, les Ennemis décamperent, battirent aux champs, & partirent à la vue de notre armée, sans que l'on se mît en devoir de les charger; ce qui eût été fort à propos & assez aisé, & assurément fort avantageux. Quand Mr. le Prince le sut, il fut dans la derniere colere : il dit : Il faudroit donner des brides à Tavannes & à Vallon, ce sont des ânes. On loua fort Mr. de Turenne de cette retraite, & cette belle action ne surprit pas le monde; c'est un fort grand Capitaine, & celui de ce temps-là qui est le plus vanté pour savoir bien prendre son parti, & éviter de combattre quand il croit ne le pouvoir faire avantageusement. Il fit marcher son armée près de Melun, & prit Brie-Comte-Robert, où nous avions une foible garnison. Dès-lors on parla de faire décamper notre armée, parce que la proximité de Paris faisoit fort crier; & quand celle des ennemis étoit en présence, on disoit que nous n'étions aux portes de Paris que pour défendre la Ville des mauvais desseins que les Ennemis avoient sur elle.

Mr. de Lorraine continuoit à ne bouger de chez moi, il avoit dans la tête de me marier avec l'Archiduc, & de faire en ſorte que le Roi d'Eſpagne lui donnât les Pays-Bas. Il me diſoit : Vous ſerez la plus heureuſe perſonne du monde, il ne ſe mêlera de rien ; il ſera tout le jour avec les Jéſuites, ou à compoſer des vers, & les mettre en muſique, & vous gouvernerez. Je ſuis aſſuré que les Eſpagnols auront la derniere confiance en vous ; & la ſeule contrainte que vous aurez avec l'Archiduc, c'eſt qu'il vous fera voir des Comédies en muſique qui vous ennuyeront, parce que vous ne les aimez pas, ſans cela elles ſont aſſez divertiſſantes : c'eſt le meilleur homme du monde ; & ſérieuſement ne le voulez-vous pas bien? Je lui répondis : Je ſuis de ces gens qui veulent toujours leurs avantages, & la demeure de Flandres me plairoit aſſez. Il me diſoit : Il fera beau voir ce que nous ferons quand nous ſerons en Flandres. Il y avoit deux jours qu'il me diſoit : Aujourd'hui je vous trouve bien éloignée de mon deſſein. Je lui répondis : C'eſt que ſe marier eſt une ſi grande affaire, qu'on ne peut en entendre parler ſi ſouvent ſans chagrin. Mr. le Prince n'avoit aucune part à ce deſſein : il n'y avoit que Mr. de Lorraine, Me. de

Frontenac & moi. Le jour du départ de Mr le Prince & de Mr. de Lorraine arriva : ils vinrent tous deux le soir me dire adieu : ils témoignerent être fort satisfaits des assurances que S. A. R. leur avoit données de ne point traitrer sans leur participation, & de ne les point abandonner. Le Dimanche au matin, jour de leur départ, Mr. le Prince dit à Présontaine, qui étoit allé prendre congé de lui : Allez-vous-en dire à Mademoiselle que je la supplie de ne point sortir ; Mr. de Lorraine veut que nous allions recevoir ses commandements. Ils y vinrent tous deux, je les entretins séparément, puis tous deux ensemble. Ils me dirent : S. A. R. vient de nous donner encore les dernieres assurances qu'il ne traitera point sans notre participation ; qu'il ne souffrira point que les Capitaines des quartiers aillent à St. Germain supplier le Roi d'y revenir, & qu'il fera son possible pour les en empêcher : de sorte que nous nous en allons contents. Tâchez à faire quelque action considérable le reste de ce beau temps ; puis quand nous aurons mis les troupes en quartier d'hyver, nous reviendrons aux bals & aux comédies, & prendre du plaisir après toutes les peines que nous aurons eues.

Rien n'étoit ſi beau que de voir la grande allée des Tuileries toute pleine de monde bien vêtu : tout les habits étoient neufs, parce que ce jour-là on avoit quitté le deuil de Mr. de Valois, & que c'étoit auſſi la ſaiſon d'avoir des habits neufs d'hyver. Mr. le Prince en avoit un fort joli avec une petite oie de couleur de feu, de l'or & de l'argent & du noir ſur du gris, & l'écharpe bleue à l'Allemande, ſous un juſte-au-corps qui n'étoit point boutonné. J'eus grand regret de les voir partir; j'avoue que je pleurai lorſque je leur dis adieu : Mr. de Lorraine me divertiſſoit fort; ils me firent entendre la meſſe à deux heures ſonnées. Après leur départ, on ſe trouva ſi étonné de ne voir plus perſonne, que cela donnoit de l'ennui, & il fut bien augmenté par le bruit qui courut que le Roi venoit, & que nous ſerions tous chaſſés. Je recevois tous les jours des nouvelles de Mr. le Prince & de Mr. de Lorraine, & je leur en mandois de Paris. Monſieur me manda un jour d'aller me promener avec lui à cheval dans la plaine de Grenelle : je lui dis les mauvais bruits qui couroient, & que l'on diſoit que l'on me relégueroit en Dombes, que cela ne me plaiſoit guere : il m'aſſura fort du contraire. Du côté de

la Cour, on avoit levé tous les obstacles qui pouvoient empêcher le Roi d'être agréablement reçu : le Cardinal Mazarin étoit retourné en Allemagne. Les Capitaines des quartiers furent mandés par le Roi, & donnerent avis à S. A. R. qu'ils s'en alloient à St. Germain : je m'en allai au Luxembourg pour lui représenter ce qu'il avoit promis à Monsieur le Prince & à Mr. de Lorraine. Je trouvai Mr. de Rohan fort affairé, il me dit : Il faut que Monsieur empêche cela. Comme je lui en parlai, il me dit : Je n'ai rien promis à Mr. le Prince, il est en état de traiter quand il voudra, & moi je suis tout seul abandonné : cela ne me plut guere, je l'écrivis à Mr. le Prince.

Les Capitaines des quartiers partirent pour Saint-Germain. Mr. de Rohan me dit : Il faut que Monsieur monte à cheval, & aille aux portes pour les empêcher d'entrer : Mr. de Rohan envoya ses chevaux l'attendre devant les Tuileries, il se démena fort, fit grand bruit & peu de besogne. Le Samedi au matin, comme je me coëffois, Sanguin, Maître-d'Hôtel ordinaire du Roi, entra dans ma chambre, & me dit : Voilà une lettre que le Roi m'a commandé de vous rendre. Elle contenoit qu'il s'en alloit à Paris, qu'il n'a-

vint point d'autre logement à donner à Monſieur ſon frere que les Tuileries; qu'il me prioit d'en déloger dès demain midi, & que juſques à ce que j'euſſe trouvé un autre logis, je pouvois aller loger dans la rue de Tournon chez Damville. Je dis à Sanguin que j'obéirois aux ordres du Roi, & que je m'en allois en rendre compte à S. A. R. qu'il revînt l'après-diner, que je me donnerois l'honneur de faire réponſe à Sa Majeſté.

Je m'en allai au Luxemhourg, je trouvai S. A. R. fort étonnée; je lui demandai ce que j'avois à faire, il me dit d'obéir. J'envoyai chercher le Préſident Viole, & Croiſſy, Conſeiller au Parlement, à qui à ſon départ Mr. le Prince m'avoit priée de faire donner part de toutes les affaires, comme à ſes deux meilleurs amis, & en qui il avoit plus de confiance. Le Préſident Viole me dit que le bruit couroit que S. A. R. étoit d'accord avec la Cour, & me montra les articles. Je lui dis : Vous le connoiſſez, je ne réponds rien de lui : en quoi puis-je ſervir Mr. le Prince? c'eſt ce qu'il faut que nous voyions. Il fut d'avis que je m'en allaſſe loger à l'Arſenal, & que je ferois dépit à la Cour; Croiſſy fut du même avis. Je m'en allai le ſoir au Luxembourg, où je fis cette propoſition à Mon-

ſieur ; il me dit qu'il le trouvoit bon. Comme je revins chez moi, je trouvai Me. d'Epernon, & Me. de Châtillon, qui m'attendoient, & qui étoient fort affligées auſſi-bien que moi, de ce que je quittois les Tuileries, parce que c'eſt le plus agréable logement du monde, & que j'aimois fort, comme un lieu où j'avois demeuré toute ma vie. Ces Dames me demanderent ſi j'irois chez Damville, je leur dis que non, & que j'irois à l'Arſenal. Me. de Châtillon me dit : Je ne ſais pas qui vous a donné ce conſeil, rien n'eſt plus mal-à-propos, ni ſi inutile à Mr. le Prince ; & ſi quelqu'un de ſes amis vous a donné ce conſeil, je ne ſais pas à quoi il a penſé. Je lui dis que c'étoient le Préſident Viole & Croiſſy. Elle me répliqua : Quoi ! feriez-vous des barricades en l'état où ſont les affaires, & pourriez-vous tenir contre la Cour ? Ne vous mettez point cela dans la tête, ſongez ſeulement à votre retraite : je vous avertis, comme votre ſervante, que Monſieur votre pere a traité, qu'il eſt d'accord, & qu'il a dit qu'il ne répondoit point de vous, qu'il vous abandonnoit.

Je la remerciai de ſon avis que je trouvai de bonne foi, & j'ordonnai à Préfontaine d'aller de grand matin voir le Préſident Viole & Croiſſy, & leur dire ce que

j'avois appris, & que ſur cela il me paroiſſoit que je devois changer de réſolution. Ils en convinrent. Il y eut quelque gens qui furent d'avis que j'allaſſe loger au Palais Mazarin, parce que, pour m'en ôter, la Cour me donneroit quelque beau logement. S. A. R. ne fut point de cet avis, ni moi non plus. Je voulus aller loger en la maiſon de feu Mr. des Noyers, Secretaire d'Etat, parce qu'elle étoit vuide & commode, qu'il y avoit une porte dans les Tuileries pour me promener, & que mon écurie où logeoient preſque tous mes gens n'en étoit pas éloignée. Le fils de feu Mr. des Noyers ſe trouva à la campagne avec toutes les clefs; je les envoyai querir, & cependant je pris la réſolution d'aller coucher chez la Comteſſe de Fieſque la jeune. Je fus voir le logis de Mr. Demery que l'on vouloit louer: S. A. R. me vit dans cet embarras de ne ſavoir où loger, ſans m'offrir une chambre au Luxembourg; j'étois ſi peu accoutumée à recevoir de lui des marques d'amitié, que je ne m'apercevois pas qu'il dût m'offrir un logement. Je m'en allai coucher chez la Comteſſe de Fieſque, aſſez étourdie de ce que je voyois. Le lendemain, comme je revenois de la meſſe des Feuillants où j'étois allée par les Tuileries à pied, on me vint dire que Mon-

ſieur avoit eu ordre de s'en aller. J'envoyai au Luxembourg, & je lui écrivis un billet par un Page, auquel il commanda de me dire que je ne ſavois ce que je diſois. Mᵉ. de Châtillon entra comme je dînois, & que mes violons jouoient. Elle me dit : Avez-vous le cœur d'entendre ces violons, pendant que l'on aſſure que nous ſerons tous chaſſés ? Je lui répondis : Il faut attendre, & ſe réſoudre : je ne laiſſai pas de me faire coëffer dans l'incertitude où j'étois ſi je verrois la Reine ; après avoir vu Mᵉ. la Princeſſe la venir voir à Bourg au ſortir de Bordeaux, je trouvois qu'il n'y avoit pas de difficulté pour moi. Nous nous en allâmes chez Mᵉ. de Choiſy, dont le logis a une fenêtre qui donne ſur la place du Louvre, pour voir paſſer le Roi. Il y avoit un homme qui vendoit des lanternes pour mettre aux fenêtres, comme l'on fait les jours de réjouiſſances, & qui crioit : *Lanternes à la Royale.* Je lui criai étourdiment : N'en avez-vous point *à la Fronde* ? Mᵉ. de Choiſy me dit : Vous me voulez faire aſſommer.

Monſieur alla le matin au Palais aſſurer le Parlement qu'il n'avoit point fait de traité, & qu'il ne ſe ſépareroit point des intérêts de la Compagnie, & qu'il périroit avec elle. Il parla à ces Meſſieurs en ces termes :

termes; la Compagnie le remercia. C'étoit le Lundi au matin, on nous vint dire que S. A. R. avoit ordre de s'en aller : je m'en allai au plus vîte au Luxembourg. A mon entrée, je trouvai Mr. de Rohan qui étoit accusé, & avec assez de raison, d'être bien à la Cour, & d'avoir abandonné les intérêts de Mr. le Prince, à qui il avoit assez d'obligation; je lui en dis mon sentiment assez vertement. Puis j'entrai dans le cabinet de Madame, où je trouvai Monsieur à qui je demandai s'il avoit ordre de s'en aller : il me dit qu'il n'avoit point de compte à me rendre : je lui répliquai : Quoi ! vous abandonnez Mr. le Prince & Mr. de Lorraine ? Il me tint encore le même discours : je le suppliai de me dire si je serois chassée ; il me dit qu'il ne se mêloit point de ce qui me regardoit, que je m'étois si mal gouvernée avec la Cour qu'il déclaroit qu'il ne se mêleroit point de mes intérêts, puisque je n'avois pas cru ses conseils. Je pris la liberté de lui dire : Quand j'ai été à Orléans, ç'a été par votre ordre, je ne l'ai pas par écrit, parce que vous me le commandâtes vous-même ; mais j'ai plusieurs lettres de V. A. R. plus obligeantes qu'il ne m'appartenoit, par où vous me témoigniez des sentiments de bonté, & de tendresse qui ne me faisoient pas croire pour lors que V.

A. R. en dût user, comme elle fait présentement. Là-dessus il me dit : Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que l'affaire de St. Antoine ne vous ait pas nui à la Cour ? Vous avez été bien-aise de faire l'héroïne, & que l'on vous ait dit que vous l'étiez de notre parti, que vous l'aviez sauvé deux fois ; quoi qu'il vous arrive, vous vous en consolerez quand vous vous souviendrez des louanges que l'on vous a données. J'avoue que j'étois dans un grand étonnement de le voir de cette humeur. Je lui répondis : Je ne crois pas vous avoir plus mal servi à la porte St. Antoine qu'à Orléans : ces deux actions si reprochables je les ai faites par votre ordre ; si elles étoient à recommencer, je les ferois encore, parce que mon devoir m'y obligeroit, je ne pouvois pas me dispenser de vous obéir & de vous servir ; si vous êtes malheureux, il est juste que je partage votre disgrace & votre mauvaise fortune ; quand je ne vous aurois pas servi, je ne laisserois pas d'y participer : ainsi à mon sens il vaut mieux avoir fait ce que j'ai fait, que de pâtir pour n'avoir rien fait : je ne sais ce que c'est que d'être héroïne, je suis d'une naissance à ne jamais rien faire que de grand & d'élevé ; on appellera cela comme on voudra, pour moi j'appelle cela suivre mon inclination, & al-

ſer mon chemin, je ſuis née à n'en pas prendre d'autres.

Après que cette boutade de S. A. R. fut paſſée, il revint; je le ſuppliai de me permettre de loger au Luxembourg, ne jugeant pas à propos d'être ſi près du Louvre, puiſque je n'y allois plus. Il me répondit : Je n'ai point de logement. Je lui répondis : Il n'y a perſonne ici qui ne me cede le ſien, & je penſe que perſonne n'a plus de droit d'y loger que moi. Il me repartit : Tous ceux qui y ſont me ſont néceſſaires, & n'en délogeront point. Puiſque V. A. R. ne le veut pas, lui dis-je, je m'en vais loger à l'hôtel de Condé, où il n'y a perſonne. Il me dit : Je ne le veux pas. Je lui demandai où il vouloit que j'allaſſe; il me répondit : Où vous voudrez, & puis il s'en alla. Je m'en allai auſſi chez la Comteſſe de Fieſque qui étoit au lit, elle s'étoit bleſſée, il n'y avoit que deux jours : je lui demandai ſi elle n'avoit vu perſonne, & ſi elle n'avoit rien appris depuis que la Cour étoit arrivée. Elle me dit que les uns diſoient que je ſerois chaſſée, les autres que l'on me vouloit arrêter : ni l'un ni l'autre de ces bruits ne me plurent. Sa vieille mere étoit préſente, qui me dit : Je vois bien que ſur cela vous voulez prendre quelque

résolution, je suis vieille & mal-saine, je ne veux point me brouiller à la Cour: adieu, je m'en vais à ma chambre, afin que si on me demande de vos nouvelles, je puisse dire, en vérité, que je n'en sais point. Il resta avec nous Me. de Frontenac & Présontaine, lequel me dit qu'il ne voyoit pas quel sujet j'avois de m'inquiéter; que pour m'arrêter, c'étoit une terreur panique; que cela ne seroit point sûrement, & que pour me chasser le Roi étoit le maître, & qu'en quelque lieu que je fusse on me trouveroit bien pour me donner les ordres du Roi; que d'être dans Paris cachée, je menerois une vie assez incommode, & qu'il ne falloit pas que des personnes de ma condition fissent des mysteres de rien & inutilement. Je lui répondis: Je verrai ce que Monsieur fera, & je ne veux point coucher ici absolument. La Comtesse de Fiesque me proposa d'aller coucher chez Me. de Bonnelle, qui est son intime amie: je songeai que c'étoit une joueuse, que son mari tient quelquefois table, que c'étoit une maison où il alloit beaucoup de gens de la Cour; qu'ainsi on y seroit mal-aisément cachée. Me. de Frontenac me proposa la maison de Me. de Montmort sa belle-sœur; que c'étoient des gens retirés, qui ne

voyoient presque personne, & que la maison étoit fort grande : je trouvai cela fort à propos. Je m'en allai à ma chambre, je demandai mon souper, & dis : Que tout le monde sorte, je veux écrire, qu'il ne demeure que Madame de Frontenac, Présontaine & Pajot qui est une de mes Femmes-de-chambre. Comme la porte fut fermée, je sortis par une autre, & nous montâmes tout quatre dans le carrosse de Présontaine, nous allâmes droit chez Me. de Montmort qui n'y étoit pas, elle étoit allée voir arriver le Roi avec Me. de Beringhen. Nous allâmes chez Choisy, qui étoit tout proche : Présontaine descendit pour lui parler, & il n'y étoit pas. Le Président Viole, que j'avois envoyé chercher, arriva; il se mit dans mon carrosse, & il étoit fort étonné de tout ce qu'il voyoit, & de ne savoir ce que deviendroit Monsieur. Je ne puis m'empêcher de décrire une badinerie qui me fit assez rire, & dont je rirai bien encore lorsque je verrai le Président Viole. On avoit fait une Chanson, qui disoit:

Messieurs de la noire Cour
Rendez grace à la guerre,
Vous êtes Dieux sur la terre,
Et dansés au Luxembourg.
Petites Gens de chicane,

Tombera canne ſur vous,
Et l'on verra Madame Anne
Vous faire rouer de coups.

Il paſſa un petit garçon qui la chantoit: tout-d'un-coup le Préſident me dit: Je vous aſſure que je ne puis m'empêcher de dire que je ne trouve pas cette Chanſon de bon augure, & que je ne ſuis guere aiſe de l'entendre. Puis nous reprîmes notre converſation: je lui promis de lui faire ſavoir le lendemain de mes nouvelles, & je le chargeai de me mander ou de me venir dire ce qu'il apprendroit. Nous retournâmes chez M^e^. de Montmort, M^e^. de Frontenac entra la premiere, je demeurai dans le carroſſe: un moment après on le fit entrer, & M^e^. de Montmort me témoigna bien de la joie de la confiance que j'avois en elle. Dès que j'y fus, je lui demandai de quoi écrire, elle me mena dans un fort joli cabinet où j'écrivis à M^r^. le Prince & à M^r^. de Lorraine ce qui ſe paſſoit, & le déplaiſir que j'aurois s'il falloit que je paſſaſſe mon hyver à la campagne. Je regardois cela comme impoſſible, & je ne comprenois pas que l'on y pût vivre; de ſorte que je les priois de faire des actions ſi extraordinaires qu'ils fuſſent en état de faire la paix, afin que nous

puffions paffer tout le Carnaval à Paris avec bien de la joie. Je ne rendis pas de bons offices à S. A. R. auprès de ces Meffieurs. Je leur mandai la vérité, qui ne lui étoit pas avantageufe. Dans le moment que je leur écrivois, j'étois dans le deffein de refter à Paris cachée, & j'efpérois qu'il arriveroit quelque moment dans lequel je triompherois, & où je mettrois les affaires en un état de faire une paix avantageufe, parce que j'étois fort laffe de la guerre. Préfontaine, à qui je montrois mes lettres, me difoit : Je fuis au défefpoir que V. A R. qui a tant d'efprit fe repaiffe d'idées fi chimériques, & qu'elle n'ait pas des penfées plus folides dans une conjoncture de laquelle dépend fa bonne ou fa mauvaife fortune. Je lui dis : Taifez-vous, vous ne favez ce que vous dites. Je fermai mes lettres, & les envoyai à un Officier de M^r^. le Prince, qui devoit partir le lendemain de grand matin. Mad. de Montmort me fit de grandes excufes de ce qu'elle me donneroit mal à fouper : que tout le monde avoit foupé chez elle ; que fi on envoyoit à la Ville, on s'appercevroit qu'il y auroit quelqu'un d'extraordinaire. Je la priai de n'y pas envoyer, & l'affurai que je ferois fort contente de ce que l'on me donneroit.

J'allai ſouper d'une très-bonne fricaſſée de viande froide & de bonnes confitures, je mangeai fort bien, cela me remis un peu. Quelque belle réſolution que je témoignaſſe dans mes lettres, j'étois au déſeſpoir de ce qui ſe paſſoit, & je penſe que Mr. le Prince & Mr. de Lorraine s'en apperçurent bien lorſqu'ils les lurent: je ſais bien que quand je les relus, je pleurai fort. Le Comte de Holac n'avoit pas ſuivi Mr. le Prince, à cauſe d'une grande maladie qui lui ſurvint dans le temps de ſon départ : je demandai à Monſieur ce qu'il lui plaiſoit qu'il fît. Il me dit : Qu'il ſe tienne à Paris.

Après avoir ſoupé chez Me. de Montmort, je me mis à chercher les lieux obſcurs où je pourrois demeurer, afin que le long ſéjour que je ferois en chacun ne me pût point faire découvrir. Préfontaine me dit : Vous ne ſongez pas, Mademoiſelle, que la vie ſédentaire eſt fort contraire à votre ſanté, & que de ne bouger d'une chambre où vous ne prendrez point l'air, cela vous feroit mal; voici une ſaiſon dans laquelle vous êtes preſque toujours attaquée de votre mal de gorge; ſi vous venez à tomber malade, il faudra bien vous découvrir; c'eſt pourquoi prenez vos meſures là-deſſus, vous n'êtes pas maîtreſſe

de votre ſanté comme vous l'êtes de votre perſonne. Je trouvai qu'il avoit raiſon. Sur cela Me. de Frontenac me dit : Si vous voulez aller à Pons, Me. de Bouthillier y eſt, qui aura la plus grande joie du monde de vous y recevoir ; c'eſt un bon air, vous y ſerez fort ſecretement, & vous vous promenerez tant qu'il vous plaira. Je trouvai ſa propoſition admirable ; je me réſolus d'y aller : je donnai charge à Préſontaine de m'amener tout ce qui étoit néceſſaire pour partir le lendemain, d'en faire avertir le Comte de Holac, parce que delà il pouvoit facilement aller joindre Mr. le Prince. Je le chargeai de n'aller point aux Tuileries, & de ne rien dire à pas un de mes gens.

Le lendemain matin il me vint éveiller à huit heures & demie, & me dit que Goulas venoit de lui écrire un billet pour lui apprendre que S. A. R. étoit partie pour Limours ; qu'elle lui commandoit de l'aller trouver. Je l'envoyai ; il trouva Monſieur près de Berny ; il deſcendit du carroſſe, & lui dit : Je vous ai envoyé quérir, afin que vous diſiez à ma fille de ma part, qu'elle s'en aille au Bois-le-Vicomte, & qu'elle ne s'amuſe point aux eſpérances que Mr. de Beaufort, Me. de Montbazon & Me. de Bonnelle lui pourroient donner de ſervir Mr. le Prince par

quelque action considérable, il n'y a plus rien à faire ; vous savez que je suis plus aimé & plus consideré qu'elle ; néanmoins on m'a vu partir sans me rien dire, c'est pourquoi elle ne doit s'attendre à rien ; il faut qu'elle s'en aille. Présontaine lui dit : L'intention de Mademoiselle est de suivre Votre A. R., & de ne la point quitter, ou de demeurer auprès de Madame : quand la bienséance n'y seroit pas, V. A. R. considérera, s'il lui plaît, que Bois-le-Vicomte est une maison au milieu de la campagne, & que les armées sont tout autour, qui pillent ce qui passe ; ainsi les Pourvoyeurs de Mademoiselle seront tous les jours pillés, & il n'y a pas plaisir dans la conjoncture présente de dépendre à tout moment de ces Mrs. les Généraux. De plus, la bonté de Mademoiselle a fait qu'elle a permis pendant cette guerre à quantité de gens de se retirer dans ce château, où il y a plusieurs malades ; de sorte qu'il faudroit long-temps pour ôter l'infection qui y est. Monsieur lui répondit : Je ne veux point qu'elle vienne avec moi, ni qu'elle aille avec Madame, elle est prête d'accoucher, ma fille l'importuneroit ; pour Bois-le-Vicomte, si elle ne veut pas y aller, qu'elle aille en quelqu'une de ses autres maisons. Préfon-

taine le preſſa de me permettre de l'aller trouver, & lui dit même, quelque défenſe que V. A. R. lui en faſſe, je crois qu'elle ne laiſſera pas d'y aller, elle ne ſouhaite rien avec tant de paſſion que d'être auprès de V. A. R. Il ſe mit en colere, & lui dit : Non, je ne la veux pas ; & ſi elle y vient, je l'en chaſſerai. Préſontaine alla à Mr. de Rohan qui étoit à ſa ſuite, pour le prier de demander cette permiſſion à Monſieur, jamais il ne voulut, ce qui me fâcha fort lorſque Préſontaine me le dit ; auſſi il m'étoit bien ſenſible de me voir abandonner dans une diſgrace, de celui qui en étoit la cauſe. Le refus du logement au Luxembourg me revint alors dans l'eſprit, & je ne l'ai pu oublier depuis.

Holac me vint trouver en grande inquiétude de ce que Monſieur étoit parti ſans me dire adieu ; il fut fort conſolé de me trouver. Je lui donnai rendez-vous à la halle de St. Antoine, je le chargeai d'envoyer dans tous les logis garnis, où il ſauroit que tous les Officiers de Mr. le Prince avoient accoutumé de loger, pour les amener, afin qu'ils ſortiſſent de Paris avec moi. J'avois une honte & une douleur incroyable que S. A. R. les eût laiſſé expoſés, & il me ſembloit que les ſoins que

j'en prenois excusoient en quelque maniere sa négligence. Je reçus ce jour-là vingt billets d'écritures différentes, qui s'adressoient à la Comtesse de Fiesque, & qu'elle m'envoyoit pour me donner avis que l'on me vouloit arrêter, & que l'on envoyeroit des compagnies des Gardes investir la maison où l'on croyoit que j'étois, de peur que je ne me sauvasse.

J'envoyai avertir le Président Viole du dessein que j'avois de partir, & de l'heure résolue pour cela; il me manda qu'il ne pouvoit venir avec moi. Croissy me vint voir, qui trouva la résolution que j'avois prise fort bonne. J'avois envoyé Préfontaine à la Ville pour apprendre des nouvelles; à son retour il me trouva fort allarmée de ces billets que la Comtesse de Fiesque m'avoit envoyé, il trouva que tout cela n'avoit aucun fondement, & fit tout ce qu'il put pour me faire changer mon voyage de Pons en celui de Bois-le-Vicomte. Il me disoit qu'il n'y avoit rien à craindre pour ma liberté; que de m'éloigner sans ordre, c'étoit donner des marques de mes respects qui seroient agréables à Leurs Majestés; qu'il n'y avoit que quatre lieues de Paris à Bois-le-Vicomte; que les gens de la Cour me viendroient voir; que l'on se raccoutumeroit

à moi ; que lorſque l'on entendroit parler ſouvent de ma bonne conduite, il y auroit cent occaſions qui me pourroient faire aller & venir à Paris ; qu'après y avoir fait quelques voyages, ſans témoigner d'affectation d'y être, à la fin on trouveroit bon que j'y demeuraſſe. Il me repréſenta le mieux qu'il put tout ce qu'il croyoit être obligé de me dire, comme un bon & fidele ſerviteur, & c'eſt quelquefois ceux que l'on croit le moins. Je me fâchai contre lui, & lui dis, que s'il avoit envie de ne pas s'éloigner de Paris, je lui permettois d'y demeurer, & que je me paſſerois bien de lui. Il me dit qu'il ſe tairoit & me ſuivroit au bout du monde ſi j'y allois, & que je le lui vouluſſe permettre ; il s'en alla enſuite à ſon logis.

Le lendemain je m'éveillai fort matin avec une grande impatience d'être hors de Paris. Préfontaine ne vint qu'à neuf heures, je le grondai horriblement. Quand je lui eus dit tout ce que j'avois à lui dire, il me dit : Encore ne pouvez-vous ni ne devez pas ſortir de Paris ſans un ſol. Je viens de chercher de l'argent comme vous me l'aviez ordonné ; j'ai donné tous les ordres néceſſaires pour faire partir votre maiſon ; après cela, Mademoiſelle, je ne penſe pas mériter d'être grondé pour m'ê-

tre rendu ici un quart d'heure plus tard que vous ne ſouhaitez. Je me rendis à toutes ſes raiſons, je montai dans un carroſſe ſans armes, que Me. de Montmort me prêta avec deux chevaux & un cocher à moi, vêtu de gris, & quelques-uns de mes valets-de-pied habillés de même, un laquais de Préſontaine, & un de Me. de Frontenac, laquelle ſe mit dans le carroſſe avec moi, une Demoiſelle à elle, deux de mes femmes de chambre, & Préſontaine.

A la Halle du Fauxbourg St. Antoine, où étoit le rendez-vous, je trouvai mes quatre autres chevaux, un Gentilhomme à moi nommé la Guériniere, qui eſt un de mes Maîtres-d'hôtel, & qui étoit pour lors en quartier; un Ecuyer fort étourdi, que je ne voulus pas mener pour cette raiſon: il y avoit encore un Gentilhomme de Mr. de Frontenac, qui eſt un fort honnête-homme: j'avois voulu qu'il vînt avec moi. Nous ne trouvâmes point le Comte de Holac, cela me mit fort en inquiétude: Préſontaine vit un Cavalier avec un juſte-au-corps rouge, il s'imagina qu'il étoit au Comte de Holac, il l'appella en Allemand, & lui demanda où il étoit. Il lui répondit qu'il l'avoit vu le matin, & qu'il lui avoit dit qu'il ſeroit-

là à neuf heures. On l'envoya à la porte pour voir s'il ne venoit point, il vint dire que non, nous nous en allâmes au petit pas. Comme nous fûmes à Picpuce, Préfontaine qui me voyoit en inquiétude, s'en alla le chercher, & monta à cheval; comme j'étois au pont de Charonne, il arriva fort fatigué, il n'avoit presque pas la force de se soutenir, il monta en carrosse.

Dès que j'eus passé la riviere de Marne, je ne songeai plus à Paris, je me sentis toute résolue à faire tout ce que le destin voudroit de moi. Nous trouvâmes quantité de Cavaliers de la garnison de Melun, qui ne nous dirent mot. Nous fîmes repaître nos chevaux à Brie-Comte-Robert dans une hôtellerie hors de la Ville; l'hôte nous dit beaucoup de mal des troupes des Princes; nous renchérîmes là-dessus. Comme nous allions manger de la viande qui étoit dans le carrosse, on nous vint dire que l'on entendoit sonner une cloche : ce qui nous allarma. Nous demandâmes ce que c'étoit, l'hôtesse nous dit que l'on sonnoit cette cloche quand il arrivoit des carrosses ou des cavaliers; la peur nous prit, nous nous en allâmes, & achevâmes notre dîner dans le carrosse. Nous

arrivâmes à une heure de nuit à une maiſon de Mᵉ. de Bouthillier qui s'appelle l'Epine, où nous étions en ſûreté, parce qu'elle eſt foſſoyée. Mᵉ. de Frontenac dit au Concierge : C'eſt une Dame de mes amies qui eſt avec moi, qu'on lui accommode une chambre. Nous ſoupâmes fort bien de notre dîner, il en reſta pour faire des grillades. Comme Mᵉ. de Bouthillier a de ménageries par toutes ſes maiſons, nous fîmes des fricaſſées de poulets & de pigeons, il étoit trop tard pour en faire rôtir. Nous devions partir de grand matin, on en rôtit toute la nuit pour le lendemain, il y avoit des fromages admirables, jamais je n'ai tant mangé, je fis manger mes femmes avec moi, le Comte de Holac & mes gens. Ils étoient ſi étonnés de ſe voir ainſi à table avec moi, que pour peu que ceux qui nous ſervoient euſſent été habiles, ils euſſent aiſément reconnu que c'étoit une farce. Nous avions pris chacun un nom, nous nous appellions mon frere, ma ſœur, mon couſin & ma couſine : cette plaiſanterie nous réjouit quelques jours.

J'envoyai de-là la Guériniere trouver Mʳ. le Prince & Mʳ. de Lorraine, pour leur donner avis de la maniere dont j'étois ſortie de Paris, & comme Monſieur

en avoit usé pour moi, & que je m'en allois à Pons, où j'attendrois de leurs nouvelles devant que de m'en aller dans des Provinces plus éloignées. Je partis le lendemain de bon matin sans rencontrer personne qu'à Provins : comme j'étois descendue à une montagne, il passa l'Enseigne des Gendarmes de la Reine qui nous salua, comme on fait ordinairement des Dames qui ont l'air de qualité ; & après être passé, il se retourna & nous regarda, & ensuite fit quantité de révérences bien basses. Je me tins droite pour ne pas faire connoître que je croyois que ce fût à moi. Nous allâmes faire repaître nos chevaux à un village à deux lieues de-là ; lorsque j'arrivai je mis pied à terre, & j'entrai dans la cuisine du logis, où il y avoit un Jacobin qui étoit à table ; & comme il n'avoit point son manteau noir, & qu'il étoit vêtu de blanc, je ne savois de quel ordre il étoit. Je lui demandai, il me dit : Vous êtes bien curieuse ; je lui répondis que ma curiosité étoit raisonnable ; sur quoi il me dit : Je suis Jacobin. Je lui demandai d'où il venoit ; il me dit, de Nancy : il voulut savoir aussi d'où je venois : Je lui dis, de Paris. Je m'informai de lui quelle nouvelle on disoit de Lorraine, & particuliérement de Mr.

de Lorraine, & si on l'aimoit bien; il me dit que oui, & que c'étoit un brave Prince. Il me demanda ensuite si les nouvelles qu'il avoit apprises à Troyes du retour du Roi à Paris étoient véritables; je lui dis que oui, & qu'il étoit arrivé depuis deux jours, & que Mr. le Duc d'Orléans & Mademoiselle s'en étoient allés. Il me dit: J'en suis fâché, Monsieur est un bon homme, & Mademoiselle une brave fille; elle porteroit aussi-bien une pique qu'un masque; elle a du courage. Il me demanda: Ne la connoissez-vous point? Je lui répondis que non. Quoi, ne savez-vous pas qu'elle a sauté les murailles d'Orléans pour y entrer, & qu'elle a sauvé la vie à Mr. le Prince à la porte St. Antoine? Je lui dis que j'en avois entendu parler. Il me demanda si je ne l'avois jamais vue, je lui dis que non: il se mit à me dépeindre, & me dit: C'est une grande fille, de belle taille, grande comme vous, assez belle; elle a le visage assez long, le nez grand, je ne sais pas si vous lui ressemblez autant de visage que de taille; si vous ôtiez votre masque, je le verrois. Je lui dis que je ne le pouvois pas ôter, que j'avois eu la petite-vérole depuis peu, & que j'en étois encore rouge. Je lui demandai s'il avoit autrefois

parlé à elle : il me dit, mille fois, je la reconnoîtrois entre cent perſonnes, je la voyois aux Feuillants où elle entendoit la Meſſe, & en notre maiſon de Saint-Honoré, où elle venoit preſque tous les premiers Dimanches du mois avec la Reine, & je connois ſon Aumônier. Je lui demandai ſi elle étoit dévote ; il me dit que non, qu'il lui prit une fois envie de l'être ; mais qu'elle s'en ennuya, & que cela s'étoit paſſé, elle s'y étoit priſe trop violemment pour que cela pût durer. Je lui demandai s'il connoiſſoit ſa belle-mere ? Il me dit que oui : qu'elle étoit de ces Saintes qu'on ne fête point ; c'eſt une femme, dit-il, qui eſt toujours dans une chaiſe, qui ne fait pas un pas, & qui eſt une vraie cendreuſe. Pour Mademoiſelle, elle a de l'eſprit, & va vîte, il y a bien de la différence entre elles. Et vous, Madame, qui me queſtionnez tant, qui êtes-vous? Je lui dis que j'étois la véuve d'un Gentilhomme de Sologne, que ma maiſon avoit été pillée par l'armée lorſqu'elle avoit paſſé en ce pays-là ; que j'étois retirée pour lors à Orléans, d'où j'avois été aſſez malheureuſe de ſortir le jour que Mademoiſelle y arriva, & ma belle-ſœur qu'il voyoit avec moi. Il me dit : Si vous venez jamais à Paris, venez

nous voir dans notre Couvent de Saint-Honoré. Je lui dis que j'étois de la Religion ; il voulut me convertir ; je lui répondis que c'étoit une affaire trop férieufe pour la traiter à la paffade ; que j'efpérois d'aller l'hyver à Paris ; qu'alors nous parlerions de controverfe : il me dit fon nom, & je l'ai oublié, puis nous nous féparâmes. Comme il partoit, il fe plaignit d'être las, je lui demandai fi les Jacobins n'alloient point à cheval ou dans des coches ; il me dit que oui, & que lorfqu'il étoit parti de Troyes, il avoit voulu fe mettre dans le coche ; que le Cocher avoit été trop cher ; qu'il s'étoit dépité ; que depuis il l'avoit trouvé par le chemin qui n'avoit perfonne ; qu'il l'avoit prié de s'y mettre pour rien ; qu'il ne l'avoit pas voulu, & qu'il avoit du cœur ; que l'habit qu'il portoit n'empêchoit pas que l'on ne fentît le bien ou le mal..

Cette aventure me réjouit fort, & me fit bien augurer de la fuite de mon voyage. Nous arrivâmes de nuit à Pons, Mᵉ. de Bouthillier eut beaucoup de joie de me voir. J'étois la feule de fes amies qu'elle eût vu depuis la mort de Mʳ. de Chavigny fon fils qu'elle aimoit tendrement ; elle n'avoit jamais eu que lui. Je me trouvai en ce lieu-là en grand repos : c'eft

une maiſon, comme j'ai déja dit, où l'on fait grande chere, & le plus proprement du monde. Perſonne ne m'y connoiſſoit qu'une Demoiſelle de Me. de Bouthillier, & quelques anciens domeſtiques; le reſte me prit pour Me. Dupré. Il y vint une Dame des bonnes amies de Me. de Bouthillier, nommée Me. de Marſilly; elle étoit ſi accoutumée à la maiſon, que ſi on la lui eût refuſée, elle eût cru qu'il y auroit eu du myſtere; ainſi on la reçut, elle arriva comme j'étois au jardin, on me vint avertir, je n'en revins point qu'il ne fût nuit, & je montai à ma chambre. Me. de Bouthiller dit à cette Dame: Depuis quelques jours je me ſuis trouvée mal, je ſoupe & je me couche de bonne heure; elle la fit ſouper à ſix heures, & coucher à ſept ou huit, & puis on l'enferma dans ſa chambre. Après l'on mena ſes gens loger dans la baſſe-cour; & comme ils s'y promenoient, ils virent par les fenêtres de la cuiſine qui regardent dans le foſſé, que l'on apprêtoit un autre ſouper: ils le dirent le matin à leur maîtreſſe, laquelle pouſſée de curioſité, dit à Me. de Bouthillier: Qu'eſt-ce qu'il y a eu ici cette nuit? L'on m'a dit que l'on ne s'eſt point couché à la cuiſine, & que l'on a apprêté à manger: Eſt-ce qu'il

vous doit venir compagnie? Me. de Bouthillier dit qu'elle n'en ſavoit rien, & la fit partir le plûtôt qu'il lui fut poſſible.

J'allai à une foire à deux lieues de-là, où perſonne ne me connut: on donna la collation à Me. de Frontenac, qui étoit fort connue en ce pays-là, & on vouloit m'obliger à ôter mon maſque pour menger; je m'en excuſois ſur ce que j'avois eu la petite-vérole depuis peu. Quand Mr. le Comte de Holac ſe porta mieux, il partit pour aller trouver Mr. le Prince; je le priai quand les troupes de S. A. R. reviendroient, de garder ſon régiment: je ne doutois pas qu'il ne demeurât avec ma Compagnie de Gendarmes qu'il commandoit. Je le chargeai auſſi de dire au Comte d'Eſcars de demeurer, quelqu'ordre que je lui puſſe envoyer, auſſi-bien qu'au Comte de Holac, de revenir, parce que peut-être m'obligeroit-on de le leur ordonner. Comme je ſerois forcée à le faire, qu'ils m'obligeroient en cela de ne point exécuter mes ordres, & de demeurer auprès de Mr. le Prince; que ſi je changeois d'avis, je trouverois bien le moyen de le leur faire ſavoir.

On étoit en peine de ſavoir où j'étois à Paris auſſi-bien qu'à Blois: j'avois écrit une lettre à S. A. R. à mon départ de

Paris. Je lui mandois que puiſque j'étois aſſez malheureuſe pour qu'il ne me voulût pas ſouffrir auprès de lui, je m'en allois en un lieu de ſûreté chez une perſonne de conditions de mes amies, attendre ce que deviendroient les affaires, & que je croyois qu'après m'avoir dénié ſa protection, il ne trouveroit pas mauvais que j'en cherchaſſe parmi mes proches & mes amis. J'étois bien-aiſe de mettre cela pour lui donner de l'inquiétude & du ſoupçon; je croyois bien que par ces mots de proches & d'amis, il ſeroit perſuadé que je voulois parler de Mr. le Prince & de Mr. de Lorraine. Mad. la Comteſſe de Fieſque, qui ſe doutoit bien que je n'irois pas à Bois-le-Vicomte, ne bougea de Paris, & diſoit à tout le monde que j'étois allée en Flandres, & ſur cela me dauboit comme il falloit, au-lieu de m'excuſer: on tint beaucoup de diſcours ſur ce prétendu voyage. J'appris un accident qui étoit arrivé, lorſque mon train s'en alla à Bois-le-Vicomte, qui me donna quelques jours de l'inquiétude. Quatre ou cinq ſoldats vinrent attaquer le carroſſe de Préfontaine qui ſuivoit les miens, il ſembloit que cela le dût garantir de toute aventure; néanmoins la ſottiſe d'un de mes gens fut cauſe qu'il fut pillé. Au premier coup

que l'on tira, tous mes gens prirent la fuite, il n'y eut qu'un Page & un valet-de-chambre qui tâcherent à le fecourir, & ce fut inutilement. Dans ce carroffe étoient toutes les caffettes de Préfontaine avec mes papiers les plus importants : ce qui m'inquiétoit le plus, c'étoit une certaine vie de M^e^. de Fouquerolles que j'avois faite, un Royaume de la lune, des vers de Madame de Frontenac, & des papiers de cette conféquence. Je voulois envoyer un courier exprès à M^rs^. de Turenne & de la Ferté pour les avoir; Préfontaine étoit en colere de ce que je ne regrettois que cela. Deux jours après, nous eûmes nouvelles que par les foins & les diligences des gens de Préfontaine, on lui avoit rendu fes chevaux, qui fe trouverent encore à l'armée entre les mains des voleurs : ils avoient laiffé tous mes papiers dans les caffettes, & s'étoient contentés de prendre de l'argent, le linge, & les habits de Préfontaine, dont je ne me fouciois guere, dès que j'eus les papiers qui me tenoient au cœur. Pour lui, qui aimoit mieux le férieux, il auroit fort plaint fon argent fi l'on n'eût recouvré que ceux-là.

L'on vint avertir Madame de Bouthillier, qu'il avoit couché un Exempt à l'épine, (c'eft une petite maifon fur le chemin de

de Paris) lequel me cherchoit. Cette nouvelle m'effraya, j'avois encore dans la tête que l'on me vouloit arrêter. Madame de Bouthillier qui s'en apperçut me dit: Voyez si vous voulez aller à Fougeon, c'est un petit château fossoyé à une demie-lieue de Pons; si on vous vient chercher, je dirai que je ne sais où vous êtes : si vous voulez aller plus loin, j'ai deux fermes où il y a deux chambres logeables dans chacune; si vous voulez passer l'eau, il y aura toujours un bateau pour aller en Brie. Présontaine arriva là-dessus, il ne s'effrayoit pas aisément, il me dit: Vous ne sauriez courir si vîte qu'on ne vous attrape; si vous vous retirez dans d'autres maisons de Madame Bouthillier, vous la brouillerez avec la Cour; quand elle dira qu'elle ne sait pas où vous êtes, ce seroit abuser de la bonté qu'elle a pour V. A. R.; ainsi je suis d'avis que vous attendiez patiemment pour voir ce que l'on vous dira. Une heure après, je reçus des lettres, par lesquelles on me mandoit que Dominique me venoit chercher de la part de S. A. R.; cela me rassura fort : un moment après, je m'en allai me promener au-devant de lui, c'étoit un garçon que j'avois vu à Orléans, & sur qui j'avois autant de pouvoir que son maître. Il me donna une

lettre de S. A. R. assez aigre, par laquelle il me mandoit que je devois m'en aller en quelqu'une de mes maisons. Je lui fis réponse, & je lui mandai que c'étoit mon intention, & que j'étois bien heureuse qu'elle fût conforme à ses ordres.

La Gueriniere revint, il m'apporta une lettre de Mr. le Prince la plus obligeante du monde, par laquelle il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui, & au surplus, il remit le reste à la Gueriniere : il étoit d'avis que je me retirasse dans un château qui étoit à Madame de Guise, nommé Encerville, qui est sur la frontiere à deux ou trois lieues de Stenay, & qu'il m'y viendroit voir souvent avec Mr. de Lorraine ; que si j'avois besoin de troupes pour me garder, ils m'en donneroient ; que je ne devois faire aucune difficulté d'aller en ce lieu-là plutôt qu'en une de mes maisons, parce qu'il n'y avoit aucune sûreté pour moi au milieu de la France, après ce qui s'étoit passé ; que ce château appartenoit à ma grand'mere, & que personne ne pouvoit trouver à redire que j'y allasse : je ne fus pas de cet avis. La Guériniere me conta comment Mr. le Prince & Mr. de Lorraine l'avoient reçu, avec la plus grande joie du monde d'apprendre de mes nouvelles ; qu'il étoit arrivé le matin con-

me ils s'en alloient dîner chez la Comtesse de Fuensaldaigne, qu'ils lui avoient dit : Ne vous informez pas chez qui nous vous menons dîner, suivez-nous seulement : ils burent fort à ma santé. Le Comte du Fuensaldaigne lui dit qu'il le prioit de m'assurer du profond respect qu'il avoit pour moi, & qu'il ne m'osoit rien offrir ; qu'il me supplioit de croire que j'étois la maîtresse en Flandre, & que le Roi son Maître le désavoueroit s'il en usoit autrement ; qu'il s'en alloit au Conseil avec Mr. le Prince & Mr. de Lorraine pour délibérer ce qu'il y auroit à faire pour le dépêcher. Comme ils en sortirent, Mr. le Prince lui dit : Je n'écrirai pas par vous, j'envoyerai Saint-Mars (c'étoit son premier Gentilhomme de la Chambre) à Mademoiselle.

La Guériniere arriva charmé de la maniere dont il avoit oui parler de moi à tout le monde. Le lendemain Saint-Mars arriva, il dit à Madame de Bouthillier que c'étoit un Capitaine du Régiment de mon pere, afin que si on lui reprochoit qu'elle avoit reçu un des gens de Mr. le Prince, elle pût dire qu'elle n'en avoit point vu ; elle sut néanmoins ce qu'il étoit, il me donna la lettre que voici.

J'ai reçu par La Guériniere la lettre

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je crois que vous ne doutez point du sensible déplaisir que j'ai de ce qui est arrivé à Paris : la plus grande peine que j'ai, c'est de voir l'état où vous êtes. S'il ne falloit que ma vie pour vous en tirer, je vous l'offre de tout mon cœur : cependant je vous offre mes places & mon armée, Mr. de Lorraine en fait de même, & Mr. le Comte de Fuensaldaigne aussi. J'ai chargé Saint-Mars de vous dire tous mes sentiments, & de recevoir vos ordres que j'exécuterai fidélement, y allât-il de la perte de ma vie. Je vous supplie de le croire, & que je suis absolument à vous. Ce 26 d'Octobre 1652, & de l'autre côté de la lettre il y avoit de sa main : *Il est ordonné aux Sieurs Comtes de Boutteville, de Meille, & de Chamilly, d'obéir aux ordres de Mademoiselle, comme aux miens propres.*

Signé

LOUIS DE BOURBON.

Je fus fort contente de cette lettre, & fort surprise de l'ordre qui y étoit joint. Ensuite nous allâmes dîner. Saint Mars étoit le plus étonné du monde de se voir à table avec moi ; & à tout moment, au-lieu de me parler de Paris d'où il m'avoit dit

qu'il venoit, il me parloit de l'armée; cela étoit assez plaisant, Me. de Bouthillier ne faisoit pas semblant de l'entendre. Après dîner je m'en allai l'entretenir; il commença par me faire mille assurances des services de Mr. le Prince & du Comte de Fuensaldaigne, du déplaisir qu'il avoit de ce que j'étois sortie, & de la conduite que S. A. R. avoit tenue à mon égard & au sien. Ce chapitre étoit assez ample pour une longue conversation : je lui en contai une que S. A. R. avoit faite, qui me sembloit bien digne d'elle ; elle avoit demandé un passe-port pour s'en aller à Limours, comme si une personne de sa qualité ne passoit pas par-tout, particuliérement après avoir pris l'amnistie. Ce passe-port étoit daté du Samedi. Le Lundi suivant il alla faire tant de belles protestations d'amitié au Parlement, de le protéger & assister. Saint-Mars disoit qu'il ne comprenoit pas comme S. A. R. avoit quitté Paris, & que la Cour ne l'en auroit pu chasser. Je lui dis ce que S. A. R. m'avoit mandé par Préfontaine, & ce que j'avois appris que l'on disoit dans le monde, qu'à l'aproche du Roi, il avoit envoyé plusieurs personnes, & entr'autres Damville, demander au Roi qui étoit déja au Cours, permission de demeurer dans sa maison, & qu'on le lui avoit

refusé ; que. Mr. de Turenne avoit dit au Roi & à la Reine : Il y va de votre autorité de le faire sortir de Paris ; & s'il ne le veut de bon gré, il faut le lui faire faire de force, quand Votre Majesté devroit elle-même aller au Palais d'Orléans avec son régiment des Gardes. Cette rigoureuse réponse allarma tellement S. A. R., qu'elle délogea avec beaucoup de diligence. Je lui dis, pendant que je suis sur ce chapitre des manquements de mes proches envers Mr. le Prince : Parlons de Mr. de Guise, il alla au-devant du Roi à St. Germain, & le lendemain que le Parlement s'assembla au Louvre, il y alla prendre sa place, & fut présent à tout ce qui s'y passa contre tout le monde. Ces circonstances sont écrites en tant de lieux, qu'il n'est pas à propos de les mettre ici.

Mr. de Guise étoit prisonnier en Espagne, gardé d'une maniere qu'il ne fût jamais sorti. Mr. le Prince sans aucune habitude avec lui, par pure générosité, le demanda aux Espagnols au-lieu des sommes considérables qu'ils lui devoient : le Roi d'Espagne le lui accorda ; il revint à Paris, & deux jours après qu'il y fut, il en usa comme j'ai dit. Saint-Mars, qui savoit mieux que personne les obligations qu'il avoit à Mr. le Prince, en étoit aussi plus étonné

qu'un autre ; puis nous passâmes à mon sujet : il me dit que Mr. le Prince étoit d'avis que je m'en allasse à Honfleur, port de mer en Normandie, qui est à moi ; & que si je ne trouvois pas la place en bon état, sous prétexte de m'y loger & de faire ajuster la maison, je la ferois fortifier ; que Mr. de Longueville, qui ne s'étoit point encore déclaré, se déclareroit, si la Cour trouvoit mauvais que j'y fusse. Je lui dis : Voilà un beau dessein, Honfleur est en fort mauvais état ; & quelque prétexte que je prenne de m'y loger, il y a bien de la différence entre une cloison de sapin pour faire une alcove, & un bastion : si la Cour le trouvoit mauvais, & qu'elle vînt attaquer la place, je ne serois point en état de m'y défendre ; si j'en fortifie la garnison, c'est me déclarer, il n'y a que trois ou quatre jours de marche tout au plus de Paris à Honfleur. Ce sera alors, dit-il, que Mr. de Longueville vous secourera. Et avec quoi, lui répliquai-je, avec les Mortes-payes de ses châteaux qui sont à quarante lieues les uns des autres ? Pour la Noblesse de Normandie, c'est un foible secours ; trois jours passés les Normands ne découchent point de chez eux, & Mr. de Longueville y a si peu d'amis, qu'en pareille occasion il viendroit tout seul ; & je ne comprends pas que

Mr. le Prince faſſe quelque fondement ſur ces hommes-là : lorſque nous avons été les maitres de tout dans Paris, que S. A. R. étoit dedans, & que nous étions en un état que jamais parti en France n'a été ſi fort ni ſi heureux, & ſur lequel on ait eu lieu de fonder de plus certaines eſpérances d'un bel avenir, il n'a pas voulu ſe déclarer ; & lorſque Monſieur eſt à Blois, Mr. le Prince en Flandres ou en chemin, il prendroit ſon parti ? il n'eſt pas ſi fou. Saint-Mars me dit que tout ce que je diſois étoit fort bien dit, que Mr. de Longueville pouvoit enfin agir d'une maniere extraordinaire, que ſans lui je pourrois demeurer à Honfleur, que l'on me pourroit donner du ſecours par Oſtende, & que tout au pis je me pourrois ſauver par mer ; que l'on diroit dans le monde que la tyrannie étoit bien établie en France, puiſque l'on obligeoit une perſonne de ma naiſſance à ſortir du Royaume. Je répondis à cela : Je crains l'eau à un tel point, que ſi Mr. le Prince le ſavoit, il ne me conſeilleroit jamais de m'y haſarder. Après avoir longtemps raiſonné avec Saint-Mars, la concluſion fut que je ne devois point m'embarquer à faire aucun acte d'hoſtillité contre la Cour par toutes ſortes de raiſons, à moins qu'elle ne me pouſſât à bout ; que S. A.

R. m'avoit ordonné de m'en aller à une de mes maisons ; que je m'en irois à St. Fargeau, que j'en avois observé la situation avec soin ; que j'avois reconnu qu'elle étoit proche de tout ; qu'elle n'étoit qu'à trois journées de Paris, pour en avoir des nouvelles, & à pareille distance de Blois ; & qu'en cela je sauverois les apparences de ce côté-là. Je savois assez dès ce temps-là à quoi m'en tenir, & qu'en quatre jours tout au plus on alloit & venoit de St. Fargeau à Stenay, qui étoit un lieu où apparemment Mr. le Prince passeroit l'hyver ; qu'ainsi j'étois proche du monde, de mes amis, & de ceux qui devoient l'être, & cependant dans un grand désert ; & parce que St. Fargeau étoit un lieu peu connu, que l'on croiroit que je serois dans une autre maison. Voilà de quoi je le chargeai pour Mr. le Prince, avec une lettre par laquelle je le remercіois & lui témoignois ma reconnoissance de toutes les offres qu'il me faisoit : je lui en donnai aussi une pour Mr. de Lorraine, à qui je témoignois combien j'étois sensible aux marques d'affections qu'il m'avoit données par La Guériniere, & par sa lettre.

J'oubliois de dire que comme la Guériniere partit d'auprès de Mr. le Prince, le Comte de Fuensaldaigne lui dit : Mr.

le Prince & Mr. de Lorraine m'ont dit que je pouvois prendre la liberté de vous charger de dire à Mademoiselle que je lui offrois quelque place qu'il lui plût en Flandres, si elle est obligée d'y venir; que j'en ôterois la garnison; & qu'elle y en mettra une telle qu'il lui plaira; qu'on aura soin de tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance; que si elle ne veut point avoir de commerce avec les Espagnols, nous n'aurons pas l'honneur de la voir; si elle veut bien souffrir nos respects, que nous lui en rendrons avec la derniere joie; que nous avons pour sa personne aussi-bien que pour sa qualité toute la vénération possible. Je chargeai Saint-Mars de le remercier de toutes ses offres, & de lui dire que je les recevois avec beaucoup de reconnoissance, que j'étois bien-aise de connoître la bonne volonté que l'on avoit pour moi; mais que je serois fâchée d'être obligée de l'éprouver.

Je demeurai encore un jour à Pons, puis j'en partis pour St. Fargeau. A la couchée de Pons, qui est une petite maison à Me. de Bouthillier, nommée Micherie, il vint un de mes valets-de-pied, que Me. la Comtesse de Fiesque m'envoya pour me dire qu'elle avoit fait par-

ir quelques-uns de mes gens pour Saint-Fargeau, que toute ma maison ne partiroit point de Paris, qu'elle ne me fût partie de Pons, pour n'aller point à fausses enseignes, comme je les avois fait aller à Bois-le-Vicomte. Cela me fâcha fort, & encore plus de ce que ma maison étoit à Paris; j'avois ordonné qu'elle n'y passât pas, & même j'avois marqué les journées qu'elle feroit, & le chemin que je voulois qu'elle tînt. Il me semble que quand on est hors de la Cour, & de la maniere dont j'en étois éloignée, il étoit ridicule que mon train passât & repassât sans cesse par Paris. Ce ne fut pas seulement cela qui me fâcha; ce valet-de-pied me dit qu'elle avoit demandé des gardes du Roi pour escorter mon équipage, & qu'on lui en avoit promis douze. Cette peur, que l'on ne pillât mes mulets avec mes couvertures, me parut fort bisarre; il me sembloit que mes livrées les mettoient à couvert des voleurs & des gens de guerre qu'ils pourroient rencontrer par les chemins : cela me parut aller de la même force que le passe-port que Monsieur avoit demandé; la différence étoit, que je ne l'avois pas demandé, & je crois que l'on jugea bien à la Cour que cela me feroit beaucoup de dépit, & que Me.

la Comtesse de Fiesque seroit désavouée. Elle m'envoya une lettre du Roi, laquelle je crus qu'elle avoit demandée ; je ne comprenois pas autrement comment on se seroit avisé de m'écrire. Par cette lettre, le Roi me mandoit qu'il avoit appris la résolution que j'avois prise de choisir pour ma demeure ma maison de St. Fargeau, qu'il avoit été bien-aise de me témoigner que ce choix lui étoit fort agréable, & m'assurer en même-temps que j'y pourrois demeurer en toute sûreté. J'y fis réponse, & le remerciai de l'honneur qu'il lui avoit plu de me faire par les marques qu'il me donnoit de son souvenir ; que j'étois bien-aise que mon séjour à St Fargeau lui sût agréable ; que pour la sûreté de ma personne, je n'en avois point douté ; que je n'avois rien sur ma conscience qui me pût faire craindre le contraire ; que ma conduite & mes intentions avoient toujours été fidelles pour le service de Sa Majesté ; que je ne craignois rien, & que j'étois incapable de faire aucune action indigne de la qualité où Dieu m'avoit fait naître & d'une bonne Françoise.

Je poursuivis mon chemin vers St. Fargeau. Comme j'en fus à deux lieues, il vint un de mes valets-de-chambre pour

me dire qu'il y avoit à Châtillon, qui n'eſt qu'à huit lieues de St. Fargeau ſur le chemin de Paris, un Exempt des Gardes du Roi avec ſix Gardes; qu'il les avoit vus lorſqu'il y avoit paſſé; qu'il diſoit n'y ſéjourner que pour faire repoſer leurs chevaux qui étoient boîteux : ce qui n'étoit pas vrai, à ce que diſoit l'hôte du logis. Cet Exempt s'étoit enquis de mes gens quand j'arriverois, & ſi je pouvois prendre un autre chemin : cela m'allarma; il me dit encore que tous les environs de St. Fargeau étoient pleins de gens de guerre, qui faiſoient payer la taille. Les gens effrayés ſe font toujours des fantômes pour les combattre. Je dis : Aſſurément c'eſt pour moi que ces troupes ſont-là & non pour les tailles; la Comteſſe de Fieſque aura donné dans le panneau lorſqu'elle a demandé l'eſcorte; & les douze Gardes lorſqu'ils auront joint l'Officier, & ſix Gardes qui ſont à Châtillon, ils feront enſemble dix-huit. Cela me mettoit en grande inquietude : Préfontaine, qui a l'eſprit ferme & réſolu, me raſſura, & La Guériniere de même. On dit que j'ai l'eſprit aſſez ferme ; j'avoue qu'en cette rencontre j'étois ſi fort perſuadée que l'on me vouloit arrêter, & j'en avois une ſi grande crainte, que j'en étois hors de moi.

Nous arrivâmes à St. Fargeau à deux heures de nuit, il fallut mettre pied à terre, le pont étoit rompu : j'entrai dans une vieille maiſon où il n'y avoit ni porte ni fenêtres, & de l'herbe juſqu'aux genoux dans la cour. Cela me donna une grande averſion & une grande horreur de la maiſon; l'on me mena dans une vilaine chambre au milieu de laquelle il y avoit un poteau; la peur & le chagrin me ſurprirent à tel point, que je me mis à pleurer; je me trouvai bien malheureuſe d'être hors de la Cour, & de n'avoir pas une plus belle demeure. Comme cela fut paſſé, j'appellai Me. de Frontenac, Préfontaine & La Guériniere : ils avoient été tous deux s'informer s'il n'y avoit pas quelque lieu propre où je puſſe aller pour me guérir de la crainte où j'étois: ils me dirent qu'il y avoit un petit château foſſoyé à deux lieues de-là, qui appartenoit à un nommé Davaux, qui eſt Contrôleur de mes domaines, où je pouvois aller juſqu'à ce que je fuſſe éclaircie. Je chargeai le Gentilhomme de Frontenac, que j'avois avec moi, d'aller le lendemain à Châtillon pour ſavoir ce que l'Exempt y faiſoit aves ſes gardes.

Après que j'eus ſoupé, je donnai le bon ſoir, & dis : Je veux demain dormir tout

le jour, que l'on ne m'éveille point : ensuite je montai à cheval, Me. de Frontenac, & moi, & l'une de mes femmes-de-chambre, Préfontaine & La Guériniere. Jugez avec quel plaisir je fis cette traite : je m'étois levée deux heures devant le jour, j'avois fait vingt-deux lieues, & j'étois sur un cheval qui en avoit fait autant. Nous arrivâmes à la maison de Davaux, qui se nomme Dannery, sur les trois heures du matin; je me couchai en grande diligence. Le lendemain La Guériniere, qui étoit allé à St. Fargeau, revint & me dit que ma maison étoit bonne & forte, que l'on ne m'y pouvoit point surprendre; que s'il entroit des gens par une porte, je pouvois me sauver par l'autre, & même que l'on pourroit arrêter ceux qui me voudroient arrêter. Cela me plut fort, & j'attendois des nouvelles de Châtillon : le Gentilhomme que j'y avois envoyé revint, lequel me conta que lorsqu'il arriva à Châtillon en l'hôtellerie où étoit logé l'Exempt, il l'accosta, & lui demanda où étoit la Cour, parce qu'il venoit d'Italie, & qu'il étoit obligé d'aller à la Cour pour quelque affaire. L'Exempt lui répondit qu'elle étoit à Paris, & lui demanda où il avoit couché : le Gentilhomme lui dit, à St. Fargeau; l'Exempt

lui demanda si on n'y attendoit point Mademoiselle ; l'autre lui répondit, elle y arriva hier au soir. L'Exempt parut surpris, & dit : Je croyois qu'elle ne pouvoit passer que par ici. Le Gentilhomme lui demanda s'il seroit long-temps à Châtillon ; il lui répondit qu'il attendoit quelqu'ordre de la Cour, après quoi il marcheroit. Mes gens me presserent ensuite d'aller à St. Fargeau, je fus deux jours à m'y résoudre, je ne m'ennuyois point en cette petite maison ; j'y trouvois des livres, je me promenois, je me couchois de bonne heure, & je me levois tard. Je reçus une nouvelle qui me surprit fort, c'étoit la mort de M^lle^. de Chevreuse arrivée en trois jours, je la plaignis extrêmement ; c'étoit une belle & bonne fille, qui n'avoit pas beaucoup d'esprit. Un matin je m'en allai à St. Fargeau, on me mena dans un appartement que je n'avois pas vu, je le trouvai plus commode que celui où j'avois logé pour la premiere fois. M^r^. le Duc de Bellegarde l'avoit fait accommoder. Monsieur lui en avoit donné la jouissance, & la permission de demeurer dans cette maison pendant ma minorité, en considération des pertes qu'il avoit faites pour son service. Cet appartement étoit fait d'une partie d'une belle galerie re-

tranchée qui eſt ſur l'épaiſſeur d'une muraille. Dès ce même jour-là, je voulus changer les cheminées & les portes, y faire une alcove, & m'informai s'il n'y avoit point d'architecte dans le pays. Je fis commencer à ajuſter le dedans de l'appartement où j'étois, & pour cela il fallut le quitter, & m'en aller loger au grenier. Avec ce déſagrément j'étois mal couchée. Me. la Comteſſe de Fieſque fit ſi bien que mon lit n'arriva que dix jours après que je fus à Saint-Fargeau : mes gens avoient été aſſez ſots pour lui obéir ; je les grondai comme ils le méritoient du peu de ſoin qu'ils avoient eu de me venir trouver, & je les louai de leur bravoure à ſecourir le carroſſe de Préfontaine, lorſqu'il avoit été pillé. Par bonheur, le Bailli de St. Fargeau étoit marié depuis peu ; ainſi il avoit un lit neuf. Mf. la Ducheſſe de Sully & Me. de Laval me vinrent voir peu après mon arrivée. Je fus dans la plus grande honte du monde de n'avoir point de quoi les loger dans ma maiſon : il falloit qu'elles allaſſent tous les ſoirs coucher chez le Bailli, où étoit le lit dans lequel j'avois couché avant l'arrivée de mon train : il vint encore d'autres Dames qui logerent toutes dans la Ville. J'envoyai à Bois-le-Vicomte querir des meubles que j'y avois, afin de n'avoir plus cette honte.

Comme j'étois dans la maison de Davaux, j'eus une grande peur, je me réveillai, & j'entendis ouvrir le rideau de Me. de Frontenac qui étoit couchée dans un lit proche du mien, & à l'instant je l'entendis refermer. Je lui dis : Rêvez-vous à l'heure qu'il est d'ouvrir votre rideau ? Elle me répondit, c'est le vent. Nous étions logées dans une chambre basse où il n'y avoit de fenêtres que d'un côté, & ce jour-là il ne faisoit point de vent : la peur me prit, je lui dis : Venez coucher avec moi; elle ne s'en fit pas prier; & comme elle passoit de son lit au mien, j'entendis encore ouvrir le rideau; jusques à ce qu'il fût jour, ni elle ni moi ne parlâmes point. Comme le jour fut venu, elle m'avoua qu'elle avoit vu ouvrir son rideau, (il y a toujours de la lumiere dans ma chambre la nuit) que son premier mouvement avoit été de se jetter dans mon lit, qu'elle avoit conservé du jugement, crainte de me manquer de respect, & de me faire peur ; qu'elle avoit vu ouvrir & fermer deux fois son rideau. Nous nous entretînmes sur ce que ce pouvoit être sans le trouver. Quelques jours après, j'appris qu'un garçon qui étoit à moi & mon frere de lait, lequel s'en étoit allé avec le Comte de Holac, avoit été tué

dans ma Compagnie de Gendarmes : je ne doutai pas que ce ne fût lui qui me venoit dire adieu, je lui fis dire des Messes.

Après que Mr. le Prince eût reçu de mes nouvelles de Pons, & qu'il eût su que je ne voulois point être ailleurs qu'à Saint-Fargeau, il s'en alla prendre Château-Portien, Rethel, & d'autres petits châteaux. Mr. de Lorraine prit Bar-le-Duc avec son armée, & quelques châteaux. Foges l'un de ses Généraux fut tué : ensuite ils assiégerent Ste. Menehould. La Cour avoit dessein que S. A. R. fît revenir ses troupes, qui étoient avec Mr. le Prince : pour cet effet, Monsieur envoya Gedouin, Enseigne de ses Gendarmes, les quérir ; il arriva à l'armée de Mr. le Prince devant Ste. Menehould comme les troupes de S. A. R. faisoient un logement, après lequel on devoit donner l'assaut. Mr. le Prince consentit que les troupes partissent le lendemain, les Officiers ne le voulurent pas : après avoir fait leur logement avec toute la bravoure & le bonheur possible, ils dirent à Gedouin : Nous voulons donner l'assaut, ce qu'ils firent ; & après que la place eut capitulé, au-lieu d'entrer dedans, ils prirent congé de Mr. le Prince avec tous les regrets imaginables de le quitter, & toute la reconnoissance possi-

ble des honneurs qu'ils en avoient reçus: il leur témoigna auſſi avoir beaucoup d'eſtime des Officiers & des troupes, & un extrême déplaiſir de ce qu'ils le quittoient. Holac fit mettre ſon régiment en bataille, & dit aux Officiers & Cavaliers: Vous êtes à S. A. R.; vous avez l'honneur de porter ſon nom, allez le trouver; pour moi je demeurerai à la compagnie de Mr. le Prince. Dans l'inſtant ſon régiment, au-lieu de marcher avec les autres, rentra dans le Camp, & celui de Baudits le ſuivit, lequel dit à Gedouin qu'il étoit inutile à S. A. R., & qu'il pouvoit ſervir Mr. le Prince, qu'il croyoit qu'il n'en ſeroit pas fâché. Pour le Comte d'Eſcars, qui n'avoit de troupes que ma Compagnie de Chevaux-Légers, il demeura auſſi avec Mr. le Prince.

La Cour étoit à Paris, accablée de harangues de tous côtés, elle n'avoit point aſſez d'oreilles pour écouter tous les gens qui demandoient pardon. Mr. le Cardinal de Retz ſalua le Roi & la Reine, & ſe croyoit le mieux du monde à la Cour, lorſqu'un jour qu'il venoit la faire, Villequier, Capitaine des Gardes du Corps, l'arrêta, & le mena par la galerie du Louvre monter en carroſſe au pavillon, & de-là au Bois de Vincennes. Depuis que l'on eut pris

ce deſſein, on fut quelques jours ſans l'exécuter, parce qu'il ne venoit guere au Louvre. Quand on y entre, & qu'on a deſſein d'arrêter les gens, il eſt difficile de s'échapper; & rien n'eſt ſi véritable qu'un Vers de Nicomede, qui eſt une Tragédie de Corneille, qui fut miſe au jour auſſi-tôt après la liberté de Mr. le Prince, en laquelle il y a:

Quiconque entre au palais porte ſa tête aux Rois.

Quand la Reine envoya querir Villequier pour lui donner l'ordre, il n'y avoit avec elle que le Roi & Mr. le Tellier, à ce que je lui ai oui-dire depuis. Villequier lui dit: Madame, c'eſt un homme qui a toujours quantité de braves avec lui; s'ils ſe mettent en défenſe, que ferai-je? le prendrai-je mort ou vif? Tout le monde ſe regarda: Il répliqua, que le Roi me donne un mot de ſa main de ce que j'ai à faire. Le Roi écrivit qu'il lui ordonnoit de prendre le Cardinal de Retz de quelque maniere que ce fût. J'ai appris ceci de la Reine, lorſque je cauſois avec elle de ce qui s'étoit paſſé. Elle me diſoit ſouvent que Mr. le Prince avoit l'ame bonne, qu'on lui avoit conſeillé de s'en défaire, & qu'elle avoit fait une grande faute de ne s'en-être pas dé-

faite au Bois de Vincennes, qu elle ne se répentiroit jamais de ne l'avoir pas fait, qu'elle étoit incapable d'avoir cette pensée, quelque mal qu'il lui eût pu faire, non plus qu'à Monsieur le Cardinal.

A l'arrivée de la Cour à Paris, Mr. de Beaufort fut exilé, aussi-bien que Me. de Montbazon & Me. de Bonelle. Frontenac eut une lettre pour sa femme, elle étoit partie avec moi : la Comtesse de Fiesque eut le même ordre ; & parce qu'elle étoit malade, on lui donna des gardes, & elle ne voyoit personne.

Il se passa à la Cour une affaire moins importante que celle du Cardinal de Retz, qui y fit beaucoup de bruit ; ce fut le mariage du Marquis de Richelieu avec Mlle. de Beauvais, fille de la premiere femme-de-chambre de la Reine. Ce garçon étoit bien fait, jeune, plein d'esprit & de courage, & nourri dans l'élévation où sont d'ordinaire les gens de faveur. Son frere aîné n'a point d'enfants, & est fort mal-sain : ainsi toute la dépouille de cette faveur le regardoit & le regarde encore ; mais beaucoup moins à présent que dans ce temps-là, parce que Me. d'Aiguillon, qui en possede, une bonne partie & qui en est maîtresse, lui en ôtera tout ce

qu'elle pourra. Ce mariage surprit tout le monde; quoique cette fille soit jolie & aimable, elle n'est pas assez belle pour faire passer par-dessus mille considérations qu'il devoit avoir; ainsi dès le lendemain M^e^. d'Aiguillon l'enleva, & l'envoya en Italie, pour voir s'il persévéroit à l'aimer : au bout de quelque temps, il revint, & l'a toujours fort aimée. Elle disoit dans sa douleur : Mes neveux vont toujours de pis-en-pis, j'espere que le troisieme épousera la fille du bourreau : il est vrai qu'elle avoit grand sujet de se plaindre de ce que l'un & l'autre n'avoient pas pris de bonnes & de grandes alliances. M^e^. de Beauvais ne lui avoit nulle obligation, & n'étoit point obligée de négliger son bien à ses dépens, comme étoit M^e^. de Pons, fille de M^e^. de Vigean, dont la mere est comme la femme-de-charge de sa maison. Tout ce qui peut se dire là-dessus, c'est que si le Cardinal de Richelieu pouvoit voir de l'autre monde l'état où est sa maison, je crois que tous ceux qu'il a persécutés en seroient assez vengés.

Madame accoucha d'une quatrieme fille, que l'on nomma M^lle^. de Chartres : Monsieur en fut fâché, il espéroit toujours d'avoir un garçon : elle fut malade

à l'extrêmité, j'envoyai avec beaucoup de ſoin en apprendre des nouvelles à Paris, faire des compliments à Monſieur, & le prier d'avoir agréable que je l'allaſſe voir: il me manda qu'il n'étoit pas encore temps.

Pendant la maladie de Madame, la Reine l'alla voir avec beaucoup de bonté: Me. la Comteſſe de Fieſque lui fit demander ſi elle auroit agréable qu'elle la vît. La Reine répondit qu'elle la verroit comme Comteſſe de Fieſque, & non pas comme ma Gouvernante: elle me renonça, pour avoir cet honneur; & quand la Reine lui parla de moi, elle me dauba de toute ſa force. Comme Madame ſe porta mieux, je crus que S. A. R. qui étoit de meilleure humeur, ſeroit bien-aiſe de me voir: j'envoyai La Guériniere; & comme je vis qu'il ne venoit point, & que je ne pouvois pas croire que S. A. R. refuſât de me voir, je partis dans l'eſpérance de le trouver en chemin, ce qui arriva. Je le rencontrai au Pont de Gien, où j'avois mis pied à terre. Il me donna une lettre de Monſieur, par laquelle il me mandoit que je lui envoyaſſe deux lettres, l'une pour le Comte de Holac, & l'autre pour le Comte d'Eſcars, par leſquelles je leur ordonnaſſe de revenir avec mes Compagnies; & que juſques à

ce que cela fût fait, il ne me pouvoit voir ; parce que la Cour le trouveroit mauvais, & diroit que c'étoit de concert avec lui qu'ils y sont demeurés. Je poursuivis mon chemin jusques à Sully, où je devois coucher ; & dès que j'y fus arrivée, j'écrivis à S. A. R. Je lui mandai que j'étois bien malheureuse qu'il ne me voulût pas voir, que je ne pouvois pas répondre de ce que faisoient Messieurs d'Escars & de Holac ; & pour marque que je voulois contribuer à leur retour, j'envoyois à S. A. R. les deux lettres qu'elle me demandoit. Ces lettres n'étoient pas de ma main, & contenoient :

S. A. R. a desiré que je vous écrivisse pour vous mander de revenir, je pense que son commandement a assez de pouvoir sans que mes ordres y soient nécessaires ; tout ce que je puis faire, c'est d'en user comme je fais, &c. Je signai les deux lettres de ma main. Voilà à-peu-près ce qu'elles contenoient, je ne me souviens pas du reste. Je pense qu'il y avoit encore : *Si vous ne revenez, j'aurai sujet de me plaindre de vous.* Je dis à S. A. R. que si après avoir écrit ces deux lettres, la Cour n'étoit pas contente, ce seroit avoir une grande tyrannie pour moi de ce que feroient d'Escars & Holac. Je dé-

pêchai mon Courier, par lequel je demandois des carrosses de relais ; il revint le lendemain, & Monsieur me manda qu'il m'avoit envoyé des relais. J'allai au commencement de Décembre de Sully à Blois en un jour. J'avois avec moi Me. de Frontenac & Me. la Comtesse de Fiesque. J'oubliois de dire qu'elle arriva en litiere un matin que l'on ne songeoit pas à elle ; je lui dis : Ah, Madame ! comment êtes-vous venue ici, vous qui me croyiez en Flandres ? Elle me parla avec assez d'humilité ; cela me toucha le cœur, & je la traitai avec plus de bonté qu'elle ne méritoit.

J'arrivai, à Blois que Monsieur avoit soupé : j'avoue que je ne savois quelle mine il me feroit, & que j'en étois un peu inquiete : j'augurois cependant que l'on me feroit bon accueil, parce qu'au relais je trouvai des Gardes, & que Saujon n'auroit pas fait cela s'il eût cru que Monsieur l'eût trouvé mauvais. Il vint à la porte de sa chambre au-devant de moi, & me dit : Je n'oserois sortir parce que j'ai la bouche enflée ; il salua les Dames, & d'abord demanda des nouvelles de la maladie de Madame à Me. la Comtesse de Fiesque. J'étois cependant auprès du feu où je contois l'aventure du Jacobin

de Provins; Monſieur vint qui me la fit conter, & en rit : puis il me dit : Allez ſouper, dit-il, bon ſoir, ne revenez point, parce qu'il eſt tard.

Le lendemain il vint à ma chambre dès que je fus éveillée : je mangeai avec lui, parce que je n'avois point amené d'Officiers; il contoit mille affaires, & me parloit ſans ceſſe de Mr. le Prince; ſes gens avoient remarqué qu'il ne l'avoit pas nommé dequis qu'il étoit hors de Paris. Il me traita aſſez bien ce voyage-là; il eſt vrai qu'il dura peu, je ne reſtai que deux jours à Blois. Le Comte de Béthune y vint : puis il me conduiſit juſques à Chambord, où nous ſéjournâmes deux jours. Il remercia Madame de Frontenac d'être demeurée avec moi, témoigna à Madame la Comteſſe de Fieſque qu'elle n'avoit pas bien fait de me quitter, & dit à Préſontaine : Je ſuis fort content de vous; lorſque l'on m'a dit que c'étoit vous qui conſeilliez ma fille de s'en aller, je n'en ai rien cru. A Chambord il dit à Préſontaine : Je vous veux mener par-tout : il lui montra ſa maiſon avec plaiſir; cela m'en fit un fort grand, j'aimois fort que l'on conſidérât les gens qui me ſervoient bien. Le ſoir il lui dit : Préſontaine, je vous veux mener dans mon parc de grand ma-

tin. Dans la promenade il lui dit : J'aime bien ma fille ; j'ai cependant quelques considérations qui font que je ferai bien-aife qu'elle ne demeure guere ici. Préfontaine lui dit : V. A. R. voit qu'elle n'en a pas ufé comme une perfonne qui y veut demeurer, elle eft venue fans équipage. Il lui tint plufieurs difcours pour lui témoigner qu'il n'avoit fongé en fa vie à rien avec tant de paffion qu'à mon établiffement, que j'étois fi difficile que je n'avois pas voulu de Mr. l'Electeur de Baviere. Cela eft vrai, & il me femble que ce n'étoit pas un bon parti : il avoit fon pere & fa mere, il n'avoit que quinze ans, & l'on vivoit dans cette maifon un peu plus folitairement que dans un Couvent. Toute fa converfation ne tendit qu'à lui faire connoître la tendreffe qu'il avoit pour moi, le defir qu'il avoit eu lorfqu'il étoit en pouvoir, de me procurer un établiffement ; que de mon côté je n'avois pas correfpondu à fes bonnes intentions, & qu'en l'état où il étoit, je ne devois pas defirer de lui plus qu'il ne pouvoit. Préfontaine revint fort perfuadé qu'il difoit vrai, que c'étoit un homme de bonne amitié.

Pendant ce voyage, on parla de la laideur de ma maifon de Saint-Fargeau,

que j'en devois chercher quelqu'une qui fût plus belle, & plus proche de Blois. L'on dit que Château-neuf-ſur-Loire, qui étoit aux enſants de Mr. d'Emeri, étoit à vendre. Monſieur me dit: Si cela eſt, il ſaut que vous l'achetiez; je lui dis que je la verrois à mon retour. Je ne croyois être qu'une nuit à Orléans, où Mr. de Sourdis me donna à ſouper, & Mr. l'Evêque à dîner. Me. la Comteſſe de Fieſque ſe trouva mal: ce qui m'obligea à y demeurer ce jour-là. J'allai voir Château-neuf, que je trouvai une belle maiſon: ce n'eſt qu'un corps de logis qui eſt fort grand, de beaux jardins, & des parterres avec des fontaines, un grand rond d'eau, un canal & la riviere de Loire au bout du parc, qui en fait un grand que l'on voit de la maiſon. J'eus beaucoup de plaiſir à cette promenade, il faiſoit la plus belle journée du monde. Me. de Sully & Me. la Marquiſe de Laval, qui m'étoient venues trouver à Orléans, y vinrent avec moi. Madame de Sully avoit beaucoup de paſſion que je fiſſe cette acquiſition; c'étoit proche de Sully. Nous prîmes de grands deſſeins de bâtir des pavillons, & d'ajuſter les dedans; mais ce qui me déplaiſoit fort en ce lieu, c'eſt qu'il n'y avoit point du tout de couvert,

excepté deux petits bois de charmes fort mal venus.

A mon retour, je trouvai Mr. de Beaufort à Orléans, il ne m'avoit point trouvée à Chambord, il étoit venu après moi à tout hasard : il soupa avec nous, & nous fîmes la meilleure chere du monde sans avoir d'Officiers; il y a à Orléans un très bon Traiteur. Je repassai par Sully, où je fus encore un jour, & je m'établis tout-à-fait à Saint-Fargeau. Je changeai de chambre; lorsque j'y arrivai, il avoit fallu percer des cheminées en celles où j'étois; de sorte que j'en fis une autre qui avoit une belle vue : ce qui n'est pas extraordinaire, parce que c'est un grenier. Je travaillois depuis le matin jusques au soir à mon ouvrage, & je ne sortois de ma chambre que pour aller dîner en bas & à la Messe. Cet hyver-là étoit assez vilain, pour ne pouvoir s'aller promener : dès qu'il faisoit un moment de beau temps, j'allois à cheval; & quand il geloit trop, je me promenois à pied, & voyois mes ouvriers. Je fis d'abord faire un mail, où il y avoit des arbres entourés de tant de ronces, que l'on n'eût pas jugé possible d'y faire une allée. A force de couper des broussailles & d'enlever de la terre, & d'en porter, l'on forma une belle allée : je ne

la jugeois pas aſſez longue pour un mail, je la fis allonger de cent pas en terraſſe : ce qui fit un fort bel effet. De cette terraſſe on voit le château, un Fauxbourg, des bois, des vignes, une prairie où paſſe une riviere qui eſt l'hyver un étang ; ce payſage n'eſt pas déſagréable. Saint-Fargeau étoit un lieu ſi ſauvage, que l'on n'y trouvoit pas des herbes à mettre au pot lorſque j'y arrivai.

Pendant que je travaillois à mon ouvrage, je faiſois lire, & ce fut en ce temps que je commençai à aimer la lecture, que j'ai toujours fort aimée depuis. On rangea mes caſſettes & mes papiers : je me ſouvins de la vie de Mad. Fouquerolles, que Préfontaine avoit : il me la rendit, & je l'achevai ; & comme j'avois fort envie de dire un mot de ce qui s'étoit paſſé, je trouvai le moyen d'y en inſérer des fragments : à la fin l'envie me prit de faire imprimer cet ouvrage, avec un manifeſte pour me juſtifier des plaintes qu'elle avoit faites de moi, & celui qu'elle avoit fait pour y répondre ; une certaine lettre du Royaume de la Lune de Mad. de Frontenac, & une que j'avois faite auſſi avec des vers de ſa façon parce que j'en fais très-mal ; & ſi l'on en veut croire beaucoup de gens, tous les vers qui ſont dans ce livre, quoique fort

Jolis, ne ſont pas d'elle, l'on dit que c'étoit un certain M^r. du Châtelet qui les faiſoit.

Je fis imprimer tous ces receuils, j'envoyai querir un Imprimeur à Auxerre, & je me divertiſſois à le voir imprimer : il avoit une chambre dont il ne ſortoit point; c'etoit un grand ſecret, il n'y avoit que M^e. de Frontenac, Préfontaine, ſon Commis & moi qui les voyions.

M^r. le Prince m'écrivoit tous les ordinaires, & me mandoit ce qu'il ſavoit, & moi de même. Il envoya le Maréchal-des-logis de mes Gendarmes pour ſavoir ce qu'il me plaiſoit que Holac & d'Eſcars fiſſent, & dans ſa lettre il y avoit : Je ne puis croire que ce ſoit tout de bon que vous vouliez qu'ils me quittent : ſi vous le voulez, vous êtes la maîtreſſe, & je vous obéirai ſans en rien dire. Dans la même lettre il me marquoit que les amis du Cardinal de Retz le faiſoient rechercher, qu'il me prioit de lui donner mon avis de ce qu'il avoit à faire. Je dis à tout le monde à Saint-Fargeau, que St. Germain avoit quitté M^r. le Prince; après y avoir reſté quatre ou cinq jours, il dit qu'il s'en alloit chez lui. J'écrivis à M^e. le Prince que j'aurois été fâchée qu'il eût renvoyé d'Eſcars & Holac, qu'il avoit dû juger par la maniere dont

je leur écrivois, que je ne desirois pas qu'ils m'obéissent ; qu'à l'égard du Cardinal de Retz, il en useroit comme il jugeroit à propos, & que je lui conseillois de prendre ses avantages où il les trouveroit. Le Garde que S. A. R. avoit envoyé porter mes lettres à Holac & à d'Escars, vint à St. Fargeau : il me conta qu'il avoit passé à Sedan où étoit le Cardinal Mazarin qui avoit lu mes lettres ; & que comme il les avoit rendues à ces Messieurs, ils ne les avoient pas voulu lire ; qu'ils les avoient portées à Mr. le Prince ; qu'il s'étoit entretenu avec eux, & qu'il avoit répondu : Assurez Monsieur & Mademoiselle de mes très-humbles respects, & que quoi qu'ils fassent, je crois qu'ils ne me veulent point de mal. D'Escars & Holac m'écrivoient de belles lettres : ils me supplioient de croire qu'ils ne manqueroient jamais au respect & à l'attachement qu'ils avoient pour moi ; qu'ils m'étoient inutiles ; qu'ils croyoient que je ne pouvois trouver mauvais qu'ils continuassent à servir un Prince de si grand mérite, & qui m'étoit si proche ; que la bonne opinion que je leur avois fait l'honneur de leur témoigner étoit fondée sur la réputation qu'ils avoient acquise ; qu'ils la perdoient s'ils quittoient Mr. le Prince ; & qu'en ce cas ils seroient privés de l'hon-

neur de ma bienveillance, qui étoit pour eux ce qu'il y avoit au monde de plus cher. Ils firent la même réponse à S. A. R., & demeurerent.

Me. la Duchesse de Vitry me vint voir, quantité d'autres Dames des environs; il y avoit souvent compagnie. Comme la Comtesse de Fiesque se porta mieux, elle m'envoya un certain valet qu'elle avoit, qui s'étoit érigé en Gentilhomme, nommé d'Apremont: je mets son nom, parce que ses actions me feront parler de lui plus souvent qu'il ne mérite, Elle m'écrivoit qu'elle espéroit être bientôt en état de me venir trouver. Je lui mandai qu'elle seroit la bien venue. Elle écrivit à Me. de Frontenac, pour savoir si je trouverois bon qu'elle amenât avec elle une certaine Mlle. Doutrelais, de Normandie, qui demeuroit depuis quelques années avec elle. Je dis à Me. de Frontenac, que non, & qu'elle lui devoit mander qu'elle n'étoit pas de condition à manger toujours avec moi, comme les autres Dames, ni à aller dans mon carrosse; qu'elle seroit embarrassée, & qu'elle embarrasseroit les autres. Je dis à Me. de Frontenac & à Préfontaine: Nous serions bien heureuses si cette difficulté pouvoit empêcher Me. la Comtesse de Fiesque de venir ici; elle est vieille &

intrigante, ces ſortes d'eſprits ſont dangereux dans les maiſons. Elle ſurmonta cette difficulté, & vint. Le jour qu'elle arriva, je dis à Me. de Frontenac : Je vous conjure de ne faire aucune liaiſon avec la Comteſſe de Fieſque, de n'entrer dans aucuns de ſes commerces, parce que j'ai beaucoup d'eſtime & d'amitié pour vous, & je ſens fort bien que je perdrois l'une & l'autre. Je fis la même défenſe à Préfontaine, & juſques-là de n'aller point dans ſa chambre après la premiere viſite, & je lui dis : Les gens comme vous peuvent aiſément ſe diſpenſer de faire des viſites ; vous avez des affaires, & vous la verrez tous les jours dans ma chambre. Comme elle arriva, ſa fille, Me. de Pienne, étoit avec elle : elle dit à Me. de Frontenac : Je n'irai point coucher dans ma chambre, je ſerois trop éloignée, je coucherai avec vous. Me. de Frontenac couchoit dans ma chambre, parce que lorſque nous étions arrivées, elle y avoit couché, j'y étois accoutumée, & j'en étois bien-aiſe, parce que je ſuis peureuſe. Elle nous conta mille nouvelles ; c'eſt une femme aſſez agréable en toutes manieres : ſon procédé eſt noble & civil, elle faiſoit le mieux du monde les honneurs de ma maiſon ; pour Me. de Frontenac, elle ne prenoit pas la peine de

parler à perſonne. Nous menions une vie aſſez douce & exempte d'ennui, auſſi ſuis-je la perſonne du monde qui m'ennuye le moins; je m'occupe toujours, & me divertis même à rêver : je ne m'ennuye que quand je ſuis avec les gens qui ne me plaiſent pas, ou que je ſuis crainte.

Quand la vie de Me. de Fouquerolles fut imprimée, je trouvai que cette occupation m'avoit divertie; j'avois lu des Mémoires de la Reine Marguérite; tout cela joint à la propoſition que la Comteſſe de Fieſque, Me. de Frontenac & ſon mari me firent d'écrire des mémoires, m'engagea à commencer ceux-ci. Préfontaine me dit auſſi, que ſi cela me plaiſoit j'en devois faire. J'écrivis en peu de temps tout le commencement juſques à l'affaire de l'Hôtel-de-Ville; & comme j'écris fort mal, je donnois à Préfontaine, à meſure que j'écrivois, pour mettre au net.

J'appris que Madame partoit de Paris, je mandai à Monſieur que je l'irois voir à Orléans; Monſieur me manda que je n'y allaſſe pas, qu'on croiroit à la Cour qu'on s'aſſembleroit en un lieu où il s'étoit paſſé des affaires qui ne leur étoient pas agréables; & que quand il feroit beau, je viendrois voir Madame à Blois. Je ne me le tins pas pour dit, je partis de St. Fargeau,

& je m'en allai à Orléans : Monſieur & Madame me reçurent fort bien ; je n'y reſtai qu'un jour, j'y trouvai des Comédiens, c'étoit une très-bonne troupe qui avoit été tout l'hyver de devant à Poitiers avec la Cour, & l'avoit ſuivie à Saumur ; elle avoit eu beaucoup d'approbation de toute la Cour ; je les fis jouer un ſoir à mon logis, où S. A. R. vint. L'on ne parloit en ce temps-là que du retour du Cardinal Mazarin à la Cour, dont S. A. R. n'étoit pas trop contente.

Il vint à Orléans un certain Pere Jéſuite qui avoit déjà été à Blois, nommé le Pere Jean-Antoine, pour propoſer à Monſieur le mariage de Mr. le Duc de Neubourg avec moi. Il y avoit ſept ou huit mois que ce bon Pere étoit à Paris ; il n'avoit pas plutôt trouvé l'occaſion de parler à S. A. R. Elle m'appella un jour dans ſon cabinet en préſence de Madame, & me fit cette propoſition. Je lui répondis, que je croyois qu'il ſe moquoit de moi, ou qu'il avoit oublié ce qu'il étoit depuis qu'il n'étoit plus à la Cour, de me vouloir marier à un petit Souverain d'Allemagne. Madame me dit qu'ils avoient eu des filles d'Autriche & de Lorraine. Je lui répondis, que les autres ſe marioient comme elles vouloient ; que pour moi je

n'étois pas résolue de me marier de telle maniere : nous n'en dîmes pas davantage. Monsieur & Madame s'en allerent à Blois, & moi à St. Fargeau. Je passai par Sully, où je fus un jour. A mon arrivée, je ne songeai qu'à faire accommoder un théâtre en diligence : il y a à St. Fargeau une grande salle qui est un lieu fort propre pour cela ; j'écoutois la comédie avec plus de plaisir que je n'avois jamais fait. Le théâtre étoit bien éclairé & bien décoré ; la compagnie à la vérité n'étoit pas grande, il y avoit des Dames assez bien faites. Nous avions les Dames & moi des bonnets fourrés avec des plumes ; j'avois pris cette invention sur un que M^e^. de Sully portoit à la chasse : l'on avoit augmenté ou diminué, de sorte que cela étoit fort joli. M^e^. de Bellegarde, qui ne demeure qu'à 10 ou 12 lieues de St. Fargeau, y venoit souvent. Après le plaisir de la Comédie, que le Carême fit finir, le jeu du volant succéda. Comme j'aime les jeux d'exercices, j'y jouois deux heures le matin, & autant l'après-dînée. Mon mail s'acheva, j'y jouai avec M^e^. de Frontenac, qui me disputoit sans cesse, quoiqu'elle me gagnât toujours ; j'avois plus d'adresse, mais la force l'emportoit.

S. A. R. au départ d'Orléans me dit :

L'affaire de votre compte de tutelle n'eſt pas encore terminée, je la veux finir avec vous, ordonnez-le à vos gens. J'en écrivis à Paris, puis à Blois.

Il ſe fit là-deſſus quantité d'écritures qui commençoient de part & d'autre à s'aigrir un peu. Comme j'entendois parler de mes affaires plus qu'à Paris, où je ne voulois pas les écouter, je m'y donnai tout-à-fait, & y pris plaiſir.

Préfontaine me montroit toutes les lettres qu'il recevoit tous les ordinaires, & même les réponſes qu'il faiſoit; ſouvent j'écrivois moi-même. Un jour je lui dis: Ce n'eſt pas aſſez d'avoir l'œil ſur mes procès, & de contribuer à l'augmentation de mon revenu, il faut auſſi voir la dépenſe de ma maiſon: je ſuis perſuadée que l'on me vole; & pour éviter cela, je veux que l'on me rende compte, comme l'on fait à un particulier: cela n'eſt point au-deſſous d'une grande Princeſſe, moins on la vole, plus on eſt en état de faire du bien; & quand on le fait avec diſcernement, l'on en ſait gré. J'ai toujours oui-dire, que l'Infante Iſabelle, Souveraine des Pays-Bas, voyoit les affaires juſques aux plus petites, auſſi-bien qu'une Grande-Ducheſſe de Toſcane de la Maiſon de Lorraine, toutes deux auſſi illuſtres par

leur mérite, leur capacité & leur vertu, que par leur naiſſance. Je ſerai fort aiſe de les imiter. Préfontaine le ſut fort de ma réſolution, & me dit que je ferois très-bien; & pour ce ſujet, il chercha les moyens de découvrir ce que je voulois ſavoir. Nous trouvâmes que j'avois été fort mal ſervie, & que je pouvois beaucoup retrancher de ma dépenſe, & paroître davantage. J'envoyai querir mes gens avec leurs comptes; ils m'en apporterent de faux. Je leur montrai les véritables. Ils furent confondus & contraints de m'en demander pardon, & de me prier de leur donner ce qu'ils m'avoient dérobé. Il y en eut un qui m'avoua que ſon confeſſeur lui avoit refuſé l'abſolution juſqu'à ce qu'il eût reſtitué. Je le leur donnai, à condition qu'à l'avenir ils auroient une meilleure conduite. Me. de Frontenac m'avoit donné un contrôleur, le mien étoit mort, il devoit faire merveille, il avoit fait comme les autres.

Après que j'eus écris & reçu beaucoup de lettres de Blois, S. A. R. envoya Mr. Duché pour me perſuader de l'aller trouver la ſemaine-ſainte à Orléans; je m'en excuſai: il fut deux jours à St. Fargeau, il m'importuna fort. La Comteſſe de Fieſque & Me. de Frontenac commencerent

à se lier ensemble d'amitié, nonobstant ce que j'avois dis à la derniere ; & comme mes affaires me donnoient beaucoup de chagrin, & que je ne savois à qui m'en prendre, je me mettois quelquefois en colere contre Présontaine, parce qu'il étoit parent de Mr. de Choisy, que je croyois l'auteur de tout l'embarras où j'étois. Je me trompois fort, comme j'ai vu depuis. Il ne l'étoit point, & Présontaine ne le voyoit plus depuis que je le lui avois defendu. Un jour que je l'avois grondé, & qu'il me voyoit en méchante humeur, il s'en alla coucher chez un Gentilhomme nommé la Salle, qui n'est qu'à deux ou trois lieues de St. Fargeau, lequel en est présentement Gouverneur. Pendant son absence, ces bonnes Dames qui lui en vouloient, sans savoir pourquoi, engagerent la Tour mon écuyer à me venir parler contre lui, afin qu'il ne revînt plus auprès de moi. Comme je suis méfiante, & que je connoissois assez de sujet de l'être, je rembarrai la Tour d'importance ; & pour lui faire connoître que je n'étois pas d'humeur à congédier si légérement des gens qui me servent bien, j'envoyai un homme au galop le querir quoi qu'il fût 10 heures du soir, & qu'il plût. Il arriva à minuit fort mouil-

lé ; lorſqu'il entra, je lui dis : Le meilleur moyen du monde de raccommoder les gens avec moi, c'eſt quand on les inſulte. Je lui contai tout ce que la Tour m'avoit dit, & en même-temps je lui dis auſſi : C'eſt un pauvre homme qui ne ſait ce qu'il fait, à qui les Comteſſes de Fieſque, la mere & la fille, ont fait faire tout cela, comme le chat qui tire les marons du feu. Je ſuis pourtant bien-aiſe que vous voyiez quel homme c'eſt, vous m'importunez ſans ceſſe pour lui faire du bien, & vous voyez la reconnoiſſance qu'il en a. Pour la Comteſſe de Fieſque la jeune, je ne comprenois pas quel intérêt elle avoit à cela ; auſſi ne croyois-je pas qu'elle y eût part : la ſuite de ſa conduite m'a bien fait connoître le contraire. Pour M^e^. de Frontenac, je ne l'en accuſois en façon du monde, je ne la croyois pas liée d'amitié au point où elle étoit avec la Comteſſe de Fieſque. Pour la vieille Comteſſe, il y avoit long-temps que je voyois bien qu'elle n'aimoit pas Préſontaine, & la raiſon en étoit qu'il ne l'alloit guere voir, & qu'il ne lui parloit qu'indifféremment, & elle eût voulu qu'il lui eût rendu compte de tout ce que je lui diſois & de toutes mes affaires, dont elle auroit voulu être maîtreſſe, & faire des micmacs de petits ménages. Elle étoit

fort intéreſſée ; depuis qu'elle avoit connu qu'il n'étoit pas homme à cela, elle l'avoit haï mortellement ; ſa conſolation étoit, qu'elle en auroit haï tout autre en ſa place qui m'auroit ſervie de même : c'étoit moi qui ne voulois pas qu'il lui parlât de rien. La Tour ne fit pas long ſéjour à St. Fargeau après cette équipée. Il me demanda permiſſion de s'en aller chez lui, je la lui donnai avec beaucoup de joie.

Un jour que j'entrai dans la chambre de Me. la Comteſſe de Fieſque la mere, je trouvai ſon écritoire ouverte, & il y avoit une lettre qu'elle écrivoit à Mad. la Ducheſſe d'Aiguillon, qui n'étoit pas fermée : elle lui témoignoit le déplaiſir qu'elle avoit de ce que Mr. le Comte de Fieſque étoit dans les intérêts de Mr. le Prince ; qu'elle ſouhaitoit avec toutes les paſſions imaginables qu'on l'en pût retirer ; & que pour cela il falloit propoſer à la Cour quelque négociation pour Mr. le Prince par le Comte de Fieſque, & dire que le Comte de Fieſque étoit un bonhomme, plein d'honneur, qui étoit auſſi aiſé à tromper qu'un autre ; qu'elle avoit beaucoup de pouvoir ſur ſon eſprit ; que s'il étoit une fois ici, elle le feroit bien parler, & tireroit de lui bien des circonſtances, ſi ces commerces étoient une fois

établis ; & que ſous prétexte de ſervir Mr. le Prince, pourvu que l'on le ſût bien prendre, & lui parler toujours d'honneur & de probité, on le feroit paſſer par-deſſus. Je ne fus pas ſurpriſe de voir ces bons ſentiments, je connoiſſois la baſſeſſe de ſon ame, & le deſir qu'elle avoit de s'intriguer aux dépens de qui que ce pût être. Après le retour de Duché à Blois, l'on m'envoya un valet-de-pied qui m'aporta une tranſaction que l'on me mandoit de ſigner, & que ſi je voulois je l'envoyaſſe conſulter à Paris. Je répondis qu'il ne falloit point de conſeil là-deſſus, & qu'il ne falloit que ſavoir lire pour connoître qu'elle m'étoit très-déſavantageuſe. J'écrivis à Goulas pour ſupplier S. A. R. de vouloir prendre des arbitres : il me manda qu'il prenoit Mrs. de Bous & de Cumont ; je lui fis réponſe que pour marque que je voulois promptement ſortir d'affaire avec S. A. R., je n'en voulois point d'autres, que je les croyois gens de probité. Il me manda enſuite qu'il n'étoit pas de la dignité d'un Fils de France de mettre ſes affaires en arbitrage, & que j'avois mal expliqué ſa lettre.

Tout ce que j'écrivois étoit pris de travers, & ſi l'on me répondoit une fois à-propos, & que je convinſſe de ce qu'ils

propofoient, auffi-tôt ils s'en dédifoient.

Vineuil, qui venoit de Flandres, fut pris avec toutes fes lettres; il en avoit une entre autres fans deffus, où l'on parloit de Mr. de Lorraine & du Comte de Fiefque. Dès qu'on le fut en Flandres, Mr. le Prince me manda : Ne foyez point en inquiétude des lettres dont Vineuil étoit chargé : dans celle que je vous écrivois, il n'y avoit rien. L'on jugea à la Cour que cette lettre s'adreffoit à moi. Soit pour faire plaifir à S. A. R., ou plutôt pour fe moquer de tous deux, l'on chargea l'Archevêque d'Embrun, qui eft un Prélat toujours abfent de fon Diocefe, & fort affamé de mauvaifes commiffions, comme l'on peut juger par celle-ci, d'aller à Blois porter la copie de cette lettre, & d'offrir à S. A. R. fur cela de m'ôter la difpofition de mon bien, & de la lui remettre fous prétexte que j'envoyois de l'argent à Mr. le Prince. S. A. R. refufa cette offre, & c'étoit trop de l'avoir écoutée : hors le caractere, il devoit faire jetter par les fenêtres tout homme affez mal avifé pour lui faire une telle propofition. L'on me l'écrivit pour m'intimider, & pour me faire hâter d'aller à Orléans. Je leur mandai que l'on ne me pouvoit ôter mon bien, à moins que d'être dé-

clarée ou folle ou criminelle, que je n'étois ni l'une ni l'autre. Le pauvre Archevêque d'Embrun (je le nomme ainsi par la pitié que j'ai de sa conduite) m'écrivit pour me dire qu'il avoit eu beaucoup de joie de voir le bon naturel de S. A. R. pour moi, par la maniere dont il avoit reçu la proposition qu'il étoit allé faire contre moi; jamais homme ne s'étoit vanté de pareille action, je ne lui fis aucune réponse. J'avois plus de sujet de me plaindre qu'il eût pris cette commission qu'un autre; il est de la Maison de la Feuillade, qui a toujours été attachée à S. A. R. Son pere & trois de ses freres étoient morts à son service, & lui il avoit toujours fait une profession particuliere d'être de mes amis, & je le traitois fort bien.

S. A. R. retourna à Blois. Nos affaires allerent toujours leur train; c'est-à-dire, qu'elles ne s'avançoient point, quoique l'on s'écrivît beaucoup de lettres. S. A. R. me pressoit fort d'aller à Blois, & disoit que la Cour desiroit que je fusse auprès d'elle, & qu'elle avoit beaucoup d'affaires à me communiquer. Elle me manda d'y envoyer Préfontaine; je lui mandai que cela ne serviroit de rien, que je ne me fiois à personne de mes affaires. Du

côté de Paris, tout le monde m'écrivoit que Me. la Princesse se mouroit, qu'elle ne pouvoit échapper, & que l'on craignoit que si cela arrivoit, Mr. le Prince ne me vînt enlever à St. Fargeau. Monsieur avoit promis que quand je serois une fois à Blois, l'on m'y arrêteroit prisonniere, & que je n'en partirois plus : cela redoubla l'appréhension que j'avois d'y aller. La Comtesse de Fiesque & Me. de Fronrenac me disoient sans cesse que je ne devois point quitter St. Fargeau, que la liberté étoit belle. Présontaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour m'obliger d'aller à Blois, il me disoit sans cesse qu'il étoit de fort mauvaise grace à moi de n'obéir pas à S. A. R.; que pour la crainte de la prison, si le Roi vouloit me faire arrêter, il le pouvoit à Saint-Fargeau comme à Blois : je me mettois en colere contre lui, & c'étoit tout ce qui en arrivoit. Quand il venoit quelqu'un de Blois, je faisois la malade, je disois que j'avois la fievre, & je n'aurois pas eu une plus grande joie que de l'avoir en effet. Au reste, je me portois fort bien, je disois sans cesse : Voyez que je suis jaune, & j'avois le meilleur visage du monde. Le régiment d'Infanterie de S. A. R. étoit pour lors en garnison en Nivernois; & comme l'on disoit que l'on

viendroit m'arrêter à Saint-Fargeau, je leur disois : Vous me viendrez secourir, sans faire réflexion sur la suite; de sorte qu'ils envoyerent tous les jours à l'ordre un Officier pour savoir si je n'avois pas besoin d'eux. Je m'amusois à conter tout ce que nous serions si nous étions assiégés, les fortifications qu'il faudroit faire, & mille sottises de cette nature, dont l'on rit, quoique le sujet donne assez de chagrin. Présontaine ne donnoit point dans ces plaisanteries, il étoit au désespoir de ce que je les faisois.

Le Jésuite du Duc de Neubourg vint à St. Fargeau, alla descendre aux Augustins, & fit savoir sa venue à Madame la Comtesse de Fiesque, qui vint le matin avec une mine fine & gaie me dire : Le Pere Jésuite est ici, S. A. R. lui a permis d'y venir; je vous assure que quoique vous en riiez, le Duc de Neubourg est un fort bon parti; c'est un Prince de la Maison de Baviere, qui n'a que trente ans, bien fait, de l'esprit, du mérite, & de beaux Etats. Dusseldorp, sa Ville capitale, est fort belle & bien située; son palais fort beau & guere éloigné d'ici : c'est un Prince qui peut bien être Empereur. En l'état où vous êtes à la Cour, peu de gens vous recherchent, & lui il vous veut avec tous les empressements imaginables,

imaginables, quand il n'y auroit que cette circonstance, elle est assez obligeante ; si vous ne l'acceptez pas, S. A. R. croira que vous avez des engagemens avec Mr. le Prince. Lorsque vous fûtes voir Madame à Orléans, il me dit : Je suis assuré que si Madame la Princesse meurt, ce qui arrivera, elle a une maladie de poumon dont personne n'est jamais réchappé, ma fille l'épousera, & je crois qu'ils se le sont promis, & même qu'ils sont d'accord de rompre le mariage de ma fille de Valois, & de faire le Duc d'Enguien Cardinal. Je l'écoutai fort patiemment, & je lui demandai : Avez-vous tout dit ? Elle me dit : Non, je veux vous dire que vous croyez bien que j'aimerois cent fois mieux que vous épousassiez Mr. le Prince ; vous ne bougeriez de France, & d'ailleurs l'attachement que mon fils y a me le feroit desirer ; & si vous avez sérieusement cela dans la tête, & autant que tout le monde le croit, je vous conjure de me le dire ; vous pouvez par toutes sortes de raisons prendre confiance en moi, & je vous assure qu'il n'y a rien que je ne fasse auprès de S. A. R. pour vous y servir. Je pris la parole, & je lui dis : Je ne trouve point le Duc de Neubourg un parti sortable en façon du monde pour moi ; il n'y a jamais

eu de Fille de France mariée à de petits Souverains : c'eſt pourquoi je n'en veux point abſolument. Pour Mr. le Prince, je n'y ſonge point du tout; je vous ferois tous les ſerments imaginables qu'il ne m'a jamais parlé de l'affaire dont Monſieur veut que nous ſoyons d'accord; les gens qui ont le ſens commun ne prennent guere de meſures de cette nature, ſur la mort d'une perſonne qui eſt auſſi jeune que moi. Madame la Princeſſe eſt de mon âge : ſi elle mouroit, qu'il fût rentré dans les bonnes graces du Roi, que ſa Majeſté le voulût & S. A. R., & que pour le bien de la Maiſon Royale on me le propoſât, je crois que je l'épouſerois; il n'y a rien en ſa perſonne que de grand, d'héroïque, & de digne du nom qu'il porte. De croire que je me marie comme les Demoiſelles des Romans, & qu'il vienne un Amadis me querir ſur un palefroi, & qu'il pourfende tout ce qu'il trouvera en ſon chemin; que de mon côté je monte ſur un autre palefroi comme Orianne; je vous aſſure que je ne ſuis pas d'humeur à en uſer ainſi, & que je m'eſtime fort offenſée des gens qui ont une telle penſée de moi. La bonne femme s'en alla entretenir ſon Pere Jéſuite, qui lui donna une lettre que le Duc de Neubourg m'avoit écrite, qui étoit

un peu de vieille date. Comme la bonne femme me la voulut donner, je lui dis que je pensois qu'elle se moquoit de moi de me donner une telle lettre. Elle me dit : Lisez-la, puis je la lui rendrai, & lui dirai que c'est moi qui l'ai ouverte. De cette maniere je la voulus bien lire, & en voici la copie.

MADEMOISELLE,

Puisque les rares vertus & perfections que le Ciel a jointes à la grandeur de la naissance de V. A. R. ont fait étaler ses louanges par-tout, j'espere qu'elle me pardonnera si je me trouve au nombre de ceux qui cherchent l'honneur de la servir. Ce seroit le véritable bonheur qu'avec passion je souhaite, si dès cette heure il m'étoit permis de rendre à V. A. R. les respects & les obéissances que je desirerois de lui vouer. Comme l'injure des temps, & les conjonctures présentes ne me permettent pas pour cette heure l'accomplissement de ce desir, je supplie très-humblement V. A. R. de vouloir permettre au révérend Pere Jean-Antoine, Jésuite, de lui en donner les assurances de ma part, & de croire qu'entre tous ceux qui font profession de la servir, je ne céderai à qui que ce soit en

fidélité & en zele. Pour en donner des preuves véritables, je ne puis aſpirer à une plus grande gloire que d'avoir la permiſſion de dire que je ſuis & ſerai toute ma vie très-véritablement,

MADEMOISELLE,

De Votre Alteſſe Royale,

Le très-humble & très-obéiſſant, & très-fidele ſerviteur & couſin,

PHILIPPE-GUILLAUME, Comte Palatin.

Après que j'eus lu & copié cette miſſive, Me. la Comteſſe de Fieſque me dit: N'a-t-il pas bien de l'eſprit? n'écrit-il pas galamment? Je lui répondis que je connoiſſois peu les poulets, que j'étois la perſonne du monde la moins propre à juger de cette matiere. Le lendemain matin elle envoya querir Préfontaine, lui parla fortement de cette affaire, & voulut l'obliger à me la conſeiller. Il lui répondit, que quand je lui demandois ſon avis, il me le donnoit en homme de bien & d'honneur; que quand je ne le lui demandois pas, il ne s'ingéroit pas de

m'en donner, & que j'étois en âge de ſavoir ce que j'avois à faire, & qu'il n'appartenoit pas à mes gens de me donner des avis, & de ſaire les capables. Elle lui dit : Je crois que Mademoiſelle voudroit bien voir le Pere, & même je crois qu'elle le doit; comme j'ai pris médecine, menez-le lui. Il trouva cela fort à propos, & dit qu'il feroit ce qu'elle lui ordonnoit : il me vint rendre compte de cette négociation, comme je m'en allois à la Meſſe. De ſorte qu'au retour j'allai voir la Comteſſe de Fieſque; elle me tint le même diſcours qu'à Préſontaine ſur la viſite, hors qu'elle ajouta : Si nous pouvions trouver moyen que perſonne ne le vît. Je crus me-moquer, & je lui dis : Lorſque j'arrivai ici je m'allai promener par toute la maiſon, l'on peut aller dans les galetas & par-tout, les portes en ſont fort petites, il n'y paſſe jamais que des couvreurs de maiſons, ou telles autres gens; & ſi je ne me trompe, on peut rompre des portes murées, & venir dans mon cabinet. Elle trouva cette propoſition admirable; de ſorte que l'après-dînée le révérend Pere vint dans ſa chambre: Préſontaine le mena par les galetas, où il ſe penſa rompre le cou; & comme il eut mis le perſonnage à la porte, il vint m'en

avertir, & j'entrai dans mon cabinet, & Préfontaine lui ouvrit la porte. J'avois caché M^e. de Frontenac sous la table: son entrée fut assez plaisante; un Jésuite botté & en habit de campagne & d'une grotesque figure; il tenoit son manteau des deux mains, d'une contenance à faire rire; & comme il fut proche de moi, il clignoit un œil pour me mieux regarder. Je mourois d'envie de rire, Préfontaine n'en pouvoit plus; il sortit par respect. Je lui avois cependant dit d'écouter à la porte tout ce qui se diroit. Le révérend Pere commença par les compliments de M^r. le Duc de Neubourg, ensuite il me dit: Je crois que S. A. R. vous a dit les propositions que je lui ai faites, qu'il a très-bien reçues, & m'a témoigné qu'il seroit bien-aise que j'eusse l'honneur de vous voir, & de vous les faire moi-même. Je lui répondis que M^r. le Duc de Neubourg me faisoit beaucoup d'honneur, & que les pensées qu'il avoit pour moi étoient une marque de son estime; que je lui en serois toujours obligée; qu'en l'état où nous étions, il n'y avoit guere d'apparence de me marier; que toute ma famille étoit divisée; que S. A. R. étoit mal à la Cour; que M^r. le Prince étoit hors de France, & que je ne vou-

lois pas me marier qu'ils ne fuſſent tous à mes noces, afin qu'elles puſſent le faire avec l'éclat & la dignité qui me convenoit. Il me tira un portrait de Mr. de Neubourg de ſa poche en petit, puis un autre image, & me dit : C'eſt le meilleur homme du monde, vous ſerez trop heureuſe avec lui ; ſa femme, qui étoit ſœur du Roi de Pologne, mourut de joie de le voir à ſon retour d'un voyage. Je lui répondis : Vous me faites peur, je craindrois de trop aimer & de mourir : c'eſt pourquoi je ne l'épouſerai pas. Il fut une heure à me conter goguette, après il me dit : Croiriez-vous être trop jeune pour vous marier? Je lui dis que non, & que je l'étois aſſez pour ne me point hâter. Comme il vit que tout ce qu'il me diſoit ne me perſuadoit point, il prit congé de moi, & j'appellai Préfontaine pour le remener. Il fut encore un jour ou deux à Saint-Fargeau, à venir voir Me. la Comteſſe de Fieſque ; pour moi je ne le vis plus. Je n'ai jamais compris d'où venoit à la Comteſſe cette grande amitié pour le Duc de Neubourg, ſi ce n'eſt qu'on lui avoit promis de l'argent ; & comme elle l'aimoit fort, il étoit capable de lui faire faire tout ce qui ſe pouvoit imaginer. Madame la Ducheſſe de Sully me vint

voir, elle amena avec elle Mr. d'Herbault & Mr. de Frontenac. Lorſque Frontenac avoit paſſé à Saint-Fargeau, il n'y avoit été que huit jours, pendant leſquels il avoit eu la fievre, & avoit vécu comme un convaleſcent qui revient des portes de la mort. A ce voyage-ci il venoit dans une fort grande ſanté; l'on ne ſavoit point qu'il viendroit. Comme il arriva, ſa femme fut fort ſurpriſe, & ſon étonnement parut à tout le monde, & même il ne fut pas ſuivi de gaieté ; au-lieu d'aller entretenir ſon mari, elle s'en alla ſe cacher, elle pleuroit & crioit les hauts cris, parce qu'il avoit dit qu'il vouloit qu'elle allât le ſoir avec lui. Je fus fort étonnée de voir qu'elle déclarât ſi haut ſon averſion, de laquelle je ne m'étois jamais apperçue. La Comteſſe de Fieſque la mere lui vint faire des remontrances, lui dit qu'elle étoit obligée en conſcience d'aller avec ſon mari; tout cela ne faiſoit que redoubler ſes larmes : elle lui apporta des livres pour lui faire voir la vérité de ce qu'elle diſoit : cela fut pouſſé ſi loin, que je vis l'heure que l'on alloit querir Mr. le Curé avec l'eau bénite pour l'exorciſer. Pour moi j'étois fort étonnée de voir cela, j'avois toujours eu grande averſion pour l'amour, même pour celui qui

alloit au légitime, tant cette paſſion me paroiſſoit indigne d'une ame bien faite ; je m'y confirmai encore davantage, & je compris bien que la raiſon ne ſuit guere ce qui eſt fait par paſſion; que la paſſion ceſſe bientôt, & qu'elle n'eſt jamais de longue durée; que l'on eſt fort malheureux le reſte de ſes jours, quand c'eſt pour une action de cette durée où elle engage, comme le mariage, & que l'on eſt bienheureux quand on veut ſe marier, que ce ſoit par raiſon ; même quand l'averſion y ſeroit, je crois que l'on s'en aime davantage après. J'en juge par ce que j'ai vu de Me. de Frontenac, & tout mon raiſonnement n'eſt fondé que ſur elle. Le pauvre Mr. de Frontenac ne ſavoit point ce qui ſe paſſoit : le ſoir, lorſque je me retirai, il s'en alla gaillard à ſa chambre, dans l'eſpérance d'avoir ſa femme : il l'attendit quelque temps, à la fin elle y alla. Le lendemain matin comme je m'éveillois, je fus toute étonnée que je la vis entrer toute habillée dans ma chambre, il étoit d'aſſez bonne heure.

Frontenac, dont la maiſon n'eſt pas éloignée de Blois, y avoit été rendre ſes devoirs à S. A. R.; il voulut entrer en matiere ſur mes affaires : & ſur ce que Monſieur lui avoit dit, il ne devoit pas en

être trop glorieux; S. A. R. ne voyoit perſonne à qui il n'en parlât. Je l'écoutai prôner, il en parla auſſi à Préfontaine. Mr. le Marquis du Châtelet, qui eſt Meſtre-de-camp du régiment de cavalerie de S. A. R., vint de Blois. Je lui demandai ſi on ne lui avoit rien dit pour me dire : il me répondit : Je ne ſuis pas ſi ſot que de me faire de fête pour être chargé de dire à V. A. R. ce qui lui déplairoit. Je le dis à Préfontaine, je me promenois avec Me. de Sully. Préfontaine étoit avec Me. la Comteſſe de Fieſque, à qui il conta ce que le Marquis du Châtelet m'avoit dit, & le loua, & dit : C'eſt en bien uſer pour Mademoiſelle & pour lui, de ne ſe pas vouloir mêler d'affaires dont il ne ſe croit pas capable. Après la promenade, je m'en revins au logis, nous allâmes danſer dans la grande ſalle ; comme nous danſions, je vis Préfontaine qui ſe promenoit à l'autre bout avec Frontenac qui parloit d'action ; je m'apperçus que cela duroit, ſa femme & Me. de Sully le remarquerent, elles me parurent en être inquietes, & je l'étois de mon côté. Je dis : N'avons-nous pas aſſez danſé ? Me. de Sully dit que oui, nous nous en allâmes ; j'appellai Préfontaine, je lui demandai : Qu'eſt-ce que vous diſoit Frontenac ? Il me répon-

dit: Il me querelloit, je n'ai jamais vu un ſi impertinent homme. J'entrai dans mon cabinet, Madame de Sully m'y ſuivit & la Comteſſe de Fieſque. Me. de Sully dit: J'étois dans la plus grande peine du monde de vous voir parler d'action avec Frontenac, il eſt venu ici en ſi mauvaiſe humeur que j'avois peur qu'il ne vous querellât; hier il nous penſa manger dans le carroſſe. La Comteſſe de Fieſque dit: Ce matin il a été voir ma belle-mere, il l'a querellée. Préfontaine répliqua: Il m'a voulu étrangler; puis ſe tournant vers la Comteſſe de Fieſque: C'eſt Madame, dit-il, pour ce que je vous contois dans le jardin de Monſieur du Châtelet: je diſois que je trouvois qu'il avoit bien fait, ſans dire que Mr. de Frontenac eût tort; je n'ai jamais vu un homme ſi ridicule. Nous nous mîmes tous quatre à plaindre la pauvre Me. de Frontenac d'avoir un mari ſi extravagant, & à trouver qu'elle avoit raiſon de ne pas aller avec lui. Je la fis appeller, & lui contai ce démêlé, elle pleura fort, puis j'envoyai querir Mr. d'Herbault, oncle de Frontenac, qui fit force excuſes à Préfontaine. Frontenac fut 24 heures dans ſa chambre, où perſonne ne le vit que ſa femme & ſon oncle qui le gardoient juſqu'à ce que ſon accès fût

passé. Quand il fut un peu revenu, il se plaignit de ce que Présontaine lui avoit rendu de mauvais offices auprès de moi, & que lorsque d'Herbigny n'avoit plus été mon intendant, il m'avoit offert le service de Mr. de Neuville son beau-pere, pour l'être en sa place, & qu'il savoit bien qu'il m'avoit empêchée de l'agréer. Jamais vision ne fut si fausse & si mal fondée. Il dit à Présontaine : J'ai dessein de proposer à Mademoiselle mon beau-pere ; Présontaine lui répondit que je ne pouvois pas mieux faire, que c'étoit un fort honnête homme ; que depuis que d'Herbigny n'étoit plus à moi, il m'avoit souvent entendu dire que de quelque temps je ne remplirois pas sa place. A l'instant qu'il eût quitté Présontaine, il me vint trouver, & me dit : L'attachement que ma femme & moi avons eu au service de V. A. R. m'a fait croire que je devois vous offrir le service de Mr. de Neuville. Je lui dis que je l'estimois, & que j'en faisois cas aussi-bien que de Me. Frontenac & de lui, que j'avois des raisons pour ne prendre personne en la place de d'Herbigny, & que Me. de Frontenac savoit bien que j'avois pris cette résolution lorsque je l'avois congédié. Quand elle sut que son mari m'avoit fait cette harangue, elle en fut au désespoir, & encore plus lorf-

qu'il s'en ressouvint pour faire une plainte sans fondement contre Présontaine. Me. la Comtesse d'Alet, dont j'ai ci-devant parlé sous le nom de Mlle. d'Estain, qui étoit souvent avec moi pendant que j'étois petite, & depuis que j'ai été grande aussi, vint à St. Fargeau, lorsque j'étois allée à Orléans voir ma belle-mere. Elle dit à une de mes femmes : Je m'en vais à Paris jusqu'au retour de Mademoiselle, je viens en ce pays par ordre de la Cour. Ce discours me donna assez de curiosité, dont je fus assez-tôt éclaircie : elle ne fit pas long séjour à Paris, & revint à St. Fargeau ; elle me conta comme la Reine avoit demandé de mes nouvelles à un homme qui avoit été à son pere, & si je l'aimois encore : qu'il lui avoit répondu que je lui écrivois assez souvent, & que sur cela la Reine lui avoit dit : Je serois bien-aise qu'elle vînt ici ; & que sur cette pensée-là de me pouvoir servir, elle avoit entrepris ce voyage : qu'un Ministre (qu'elle ne me voulut jamais nommer, qui me parut être Mr. Servien de la maniere dont elle m'en parla) lui avoit dit : Si Mademoiselle vouloit écrire à Mr. le Prince, & lui persuader, comme elle a beaucoup de pouvoir sur son esprit, de revenir à Paris, elle feroit un grand coup, dont on lui feroit fort obligé

à la Cour, & ce feroit le moyen d'y revenir. Je lui répondis : Si la Reine me fait l'honneur de m'écrire, & de me le commander, & de m'envoyer une lettre, comme il lui plaît que soit la mienne, je la copierai, & m'eftimerai fort heureufe de lui obéir, & de fervir en même-temps M^{r}. le Prince ; autrement je ne lui écris point, & je n'ai nul commerce avec lui. Elle me dit : Je fuis affurée que vous lui ferez plaifir. A quoi je lui dis : les affaires de ce monde ne fe menent point ainfi, les gens comme moi ne s'arrêtent pas aux paroles : à moins que de voir en vertu de quoi vous agiffez, je croirai aifément que l'on a voulu abufer de votre bonne foi, & de l'amitié que l'on fait que vous avez pour moi. Elle étoit fort étonnée de ce que je n'étois pas d'une légere croyance comme elle. Elle refta 3 ou 4 jours à St. Fargeau, pendant lequel temps elle me dit qu'il lui étoit venu un courier à qui elle alla parler à la Ville, pour favoir ce que je dirois, auquel je penfe qu'elle répondit ce que je lui avois dit. Je n'ai plus oui parler de cette négociation depuis. M^{e}. de Bonnelle, dont l'exil n'avoit guere duré, (elle ne fut que 3 mois en fa maifon) écrivit à Mad. la Comteffe de Fiefque : M^{e}. d'Alet a été ici, on l'a voulu charger de parler

à Mademoiſelle, elle en a fort bien uſé.

Le Comte de Fieſque, qui étoit mon correſpondant auprès de Mr. le Prince, m'écrivoit fort ſouvent les premiers mois que je fus à St. Fargeau, que je n'y étois point en ſûreté, que Mr. le Prince étoit d'avis que j'allaſſe à Stenay ou à Bellegarde, ce que je ne jugeai pas à propos. Il m'écrivoit très-ſoigneuſement, & c'étoit lui qui chiffroit toutes les lettres de Mr. le Prince. J'en reçus une, qui étoit la derniere avant qu'il partît pour aller en Eſpagne, aſſez longue, & je trouvois que Préfontaine étoit fort long-temps à la déchiffrer; à la fin il me l'apporta, & nous la lûmes en préſence de Meſdames de Fieſque & de Frontenac. Il y avoit à la fin, que Mr. le Prince me prioit de me défier de Préfontaine, parce qu'il étoit aſſuré qu'il n'étoit pas de ſes amis, & qu'il étoit au Cardinal Mazarin. Je trouvai cela fort mauvais, je le témoignai à la Comteſſe de Fieſque, que j'accuſai d'abord d'avoir fait cette piece. Je dépêchai à Mr. le Prince en grande diligence, & je lui mandai que Préſontaine étoit un garçon fidele, qui n'avoit d'attachement au monde qu'à mon ſervice: qu'au ſurplus il avoit une grande vénération pour lui. Mr. le Prince me fit réponſe qu'il ne ſavoit pas où Mr. le Com-

te de Fiesque avoit pris cela, & que dans le billet qu'il lui avoit donné à mettre en chiffre, il n'y avoit pas un mot de Présontaine; qu'il l'estimoit, & qu'il le croyoit de ses amis, & qu'il me prioit, si cela avoit fait quelque impression sur son esprit, de l'en détromper. Je lui mandai que je ne trouvois pas bon qu'il donnât à chiffrer à tout le monde les lettres qu'il m'écrivoit, & que celle-là n'étoit ni de la main du Comte de Fiesque, ni de celle de Caillet son Secretaire. Quelque perquisition que l'on en pût faire, l'on ne sut trouver d'où elle venoit, & dans 3 ou 4 lettres tout de suite Mr. le Prince y parla obligeamment de Présontaine : ce qui, je crois, ne donnoit pas trop de joie à la Comtesse de Fiesque.

Plus on me pressoit d'aller à Blois, plus j'en étois éloignée; je trouvai une invention admirable : je fis mettre tous mes chevaux au verd, afin de ne pouvoir m'en servir; comme je donnai cette excuse, l'on m'en envoya que je gardai deux mois. L'on me mandoit de Paris, que si j'allois à Blois, l'on m'ôteroit les Comtesses, (c'est ainsi que l'on appelloit ces deux Dames) & Présontaine : ce bruit me mettoit au désespoir; & Présontaine, qui faisoit tout ce qui lui étoit possible

pour m'ôter ces craintes, & pour me les faire ſurmonter par de bonnes raiſons, me diſoit les mêmes que lorſque je craignois que l'on m'arrêtât à Paris. S. A. R. veut éloigner ces Dames d'auprès de vous, & moi; elle le peut de Blois, comme ſi vous y étiez, c'eſt pourquoi il faut que votre conduite vous mette au-deſſus de toutes ces craintes.

Mr. le Maréchal d'Etampes vint à St. Fargeau pour me preſſer d'aller à Blois. Comme tout ce qui eſt dans le monde prend fin, il fallut me réſoudre d'en donner une à ce voyage, & de l'exécuter; je me réſolus, on le manda à Blois, ce ne fut pas ſans pleurer horriblement, & à tel point, que la nuit dont je partis le matin, il me prit un mal de gorge fort grand : mon Médecin jugea cependant que je pouvois partir. J'allai coucher à Sully; dès que j'y fus arrivée, mon mal de gorge augmenta, & il me prit une fievre fort violente : ce qui m'obligea à dépêcher à Blois pour m'excuſer, ſi je n'arrivois pas à point nommé le jour que j'avois mandé. L'on me ſaigna au pied, & cette ſaignée diſſipa mon mal. Je partis dès le lendemain, je ne faiſois que pleurer dans le carroſſe. Comme j'arrivai à Blois, (c'étoit le ſoir aſſez tard) je ne

voulus point aller à la chambre de S. A. R.; je pris ma course au sortir du carrosse, & m'en allai à la mienne : comme j'y fus, je m'assis, & je disois à tout le monde, & même à ceux qui m'avoient vue courir sans que j'y fisse réflexion, tant j'étois hors de moi : Je suis si foible que je ne puis pas me tenir debout. Monsieur desira de me voir, l'on m'envoya la chaise de Madame, dans laquelle l'on me porta jusqu'à la porte de la chambre de Monsieur.

Le lendemain Monsieur me vint voir; & comme je demeurai au lit, Madame, qui ne fait pas beaucoup de chemin, me vint voir; elle me fit mille amitiés, & Monsieur aussi. Il me témoigna que j'avois grand tort d'avoir fait difficulté de le venir trouver dans l'appréhension qu'il ne me contraignît dans les affaires que j'avois avec lui; que jamais il ne s'étoit servi de son autorité pour faire violence envers qui que ce soit; qu'il ne commenceroit pas par moi. Il me dit merveille, il témoigna les sentiments les plus tendres du monde à Préfontaine pour moi, & les plus obligeants pour lui; de sorte que j'étois fort contente. Je lui voulus parler un jour de mes affaires, il s'enfuit, & ne me voulut donner aucune attention. Je lui demandai permission de faire signifier

au Duc de Richelieu que je voulois retirer Champigny, il me le permit, & me dit : J'ai toujours bien cru que vous le retireriez, & ce que j'en ai fait a été par force.

Après avoir été quinze jours à Blois, je m'en allai me promener en Touraine. Me. la Comtesse de Fiesque la mere s'en alla à une maison qu'elle avoit en Berry, & Madame de Raré, Gouvernante de mes sœurs, vint avec moi & Me. de Valencey ; de sorte que cela, joint avec ce qui étoit avec moi d'ordinaire, embellissoit ma Cour. J'allai de Blois à Amboise, où le Marquis de Sourdis, qui en étoit Gouverneur, me traita magnifiquement, & me reçut au bruit du canon : jamais je n'en ai oui un si grand. Je disois que c'étoit pour réparer le peu de crédit qu'il témoigna avoir lorsque j'étois à Orléans. J'allai le lendemain à Chenonceaux, où Mr. de Beaufort me traita aussi magnifiquement qu'il avoit fait l'autre fois que j'y avois été. Les Comédiens que j'avois eus tout l'hyver à St. Fargeau, se rencontrerent à Tours, de sorte qu'à mon arrivée j'allai à la Comédie. J'y séjournai dix ou douze jours sans y avoir aucune affaire ; j'étois fort bien logée dans l'Archevêché, où Mr. l'Archevêque n'étoit pas ; j'étois

fort visitée ; j'allois tous les jours à la Comédie, & me promener aux environs de cette Ville. J'allai à Couzieres visiter M^e. la Duchesse de Montbazon, qui venoit tous les jours à Tours me voir. Monsieur de Beaufort y venoit souvent aussi. J'allai à Villandry me promener, où je fus fort bien reçue. Je tâchois de me procurer des divertissements, & je n'avois point d'autre étude. Je trouvai-là le petit-fils de Louison, qui étoit fort crû depuis le voyage de Bordeaux ; il me parut qu'il étoit assez joli, & que c'étoit dommage qu'il perdît son temps, c'est-à-dire, celui qui lui restoit de l'étude : il alloit aux Jésuites ; & sûrement parmi les Bourgeois de Tours, il ne se fût pas formé : je le pris avec moi, je songeai que peut-être si j'en demandois la permission à Monsieur, il me la refuseroit ; que s'il n'avoit pas agréable que cet enfant fût avec moi, il me diroit fort librement de le renvoyer ; que si son bonheur vouloit qu'il ne dît rien, on tâcheroit d'en faire un honnête homme. On ne l'avoit nommé jusqu'alors que le Mignon, il étoit trop grand pour l'appeller ainsi ; je fus empêchée extraordinairement à lui donner un nom, je n'avois que de grandes Terres & considérables, dont beaucoup de Princes du Sang

ont porté les noms. Je ſavois bien que cela ne déplairoit pas à S. A. R., & de mon côté je ne trouvai pas qu'il fût digne de les porter. Après y avoir bien penſé, je me ſouvins que j'avois une terre près de St. Fargeau, qui s'appelloit Charny ; c'eſt un beau nom : je le fis appeller le Chevalier de Charny.

Comme je n'avois entrepris ce voyage de Touraine que pour me promener & paſſer à Champigny que je voulois voir, je ne jugeai pas à propos d'aller tout droit ; je rodai aux environs ; j'allai à Bourgueil, où j'avois été autrefois un jour ou deux, & de-là à Saumur à Notre-Dame-des-Ardilliers : l'on tira le canon du château à mon arrivée, l'on ne me traita pas comme une Demoiſelle exilée.

J'allai à Fontevrault, où ma tante me reçut avec beaucoup de joie ; elle me preſſa fort de prier Monſieur & Madame de lui donner une de mes ſœurs. Enſuite j'allai à Chavigny, qui eſt une fort belle maiſon à quatre lieues de Richelieu, où j'allai me promener, parce que M^e^. la Comteſſe de Fieſque & M^e^. de Raré ne l'avoient jamais vue. Je paſſai tout au travers de Champigny, où je dînai : quand j'allai à Châtelleraut, j'entendis la Meſſe à la Ste. Chapelle, où je ſentis je ne ſais

quoi de fort tendre pour les gens qui y sont enterrés, & il me sembloit qu'ils m'inspiroient ce que j'avois à faire, & de me fortifier dans le dessein que j'avois de retirer leur maison des mains de gens qui les avoient indignement traités. Je séjournai un jour à Châtelleraut, je ne voulus pas loger en la maison qui s'appelle le Château, parce que l'on m'avoit donné avis à Blois que S. A. R. pourroit bien me proposer d'y venir demeurer, afin d'être plus proche d'elle, & qu'ainsi elle pourroit mieux répondre de moi à la Cour. Je n'avois nulle envie de changer de demeure, je commençois à m'établir à St. Fargeau, j'avois dessein d'y faire bâtir, j'étois plus proche de Paris, & pas plus éloignée de Blois; & je suis de ces gens, qui, quand ils sont accoutumés en un lieu, n'en voudroient jamais bouger: de sorte que je n'allai pas seulement voir ma maison; je disois: Tout y tombe, il n'y a pas une poutre qui n'y soit en danger de tomber.

Le matin que j'en partis, Gourville, dont j'ai déja parlé, me fit éveiller, pour me dire que la paix de Bordeaux étoit faite, & que Mr. le Prince de Conti s'en alloit en Languedoc en une de ses maisons, & que Me. de Longueville atten-

doit des nouvelles de ſon mari. Que pour Madame la Princeſſe, elle s'en iroit en Flandres, que l'on lui donneroit un paſſeport, & que Mr. le Duc d'Enguien s'en iroit par mer; que toutes les troupes de Me. le Prince paſſeroient au milieu de la France, avec un Commiſſaire qui les conduiroit, & feroit loger par ordre du Roi. Cette nouvelle ne me réjouit point du tout, je ſavois bien qu'elle toucheroit fort Mr. le Prince. Mr. le Prince de Conti ſe ſépara en cette occaſion des intérêts de Mr. le Prince, & il s'en eſt excuſé depuis ſur ce qu'il diſoit que Marcin & Lainé, en qui Mr. le Prince avoit une entiere confiance, le traitoient de petit garçon, & que cela l'avoit obligé de faire ce qu'il avoit fait. Je ne m'amuſerai pas à décrire en détail ce que je n'ai point vu; dire ce qu'on entend dire, ce ne feroit pas toujours la vérité, c'eſt pourquoi je ſupprime ce que d'autres écriront. Mr. le Prince de Conti ſortit de Bordeaux avec autant de joie que s'il avoit fait la plus belle action du monde: pour Madame de Longueville elle étoit au dernier déſeſpoir, elle étoit mal avec Mr. de Longueville, guere mieux avec Mr. le Prince, & mal auſſi avec Mr. le Prince de Conti; de ſorte qu'elle ne ſavoit où donner de la tête. La Cour &

Mr. de Longueville trouverent bon qu'elle se retirât en une de ses Terres qui est auprès de Saumur, qui se nomme Montreuil : j'envoyai un Gentilhomme lui faire des compliments, & lui offrir tout ce que je pourrois. Me. la Princesse ne voulut point quitter Mr. son fils, quoiqu'on lui eût dit qu'elle mourroit en chemin ; elle s'embarqua après avoir communié comme une personne qui croit mourir.

Le même jour que je reçus la bonne nouvelle de la paix de Bordeaux, la fille de Me. de Raré se cassa le bras lorsqu'elle sortit de Chatelleraut, où par malheur mon Chirurgien n'étoit plus ; & celui qui la pansa d'abord, lui remit si mal le bras, qu'il fallut le soir, lorsque l'on arriva à Pressigny, qu'on le lui rompît de nouveau. C'est une fort belle & agréable maison, qui est au Marquis de Sillery, où je restai un jour ; quand un lieu me plaît, j'y séjourne volontiers. J'allai de-là à Lisle, où est la maison de Frontenac, qui est assez jolie pour un homme comme lui ; elle est proprement meublée, il m'y fit fort bonne chere ; il me montra tous les desseins qu'il avoit d'embellir sa maison, & d'y faire des jardins, des fontaines & des canaux. Il faudroit être Sur-Intendant pour les exécuter,

&

& à moins que de l'être, je ne comprends pas que l'on les puiſſe concevoir. Je continuai mon chemin vers Valencey, j'y arrivai aux flambeaux; je crus entrer dans une maiſon enchantée : il y a un corps de logis le plus beau & le plus magnifique du monde; le degré y eſt très-beau, & l'on y arrive par une galerie à arcades qui a du magnifique. Cela étoit parfaitement éclairé, il y avoit beaucoup de monde avec Me. de Valencey, & quelques Dames du Pays, parmi leſquelles étoient de belles filles, cela faiſoit le plus agréable effet du monde : l'appartement correſpondoit bien à la beauté du degré, par les embelliſſements & par les meubles. Il plut tout le jour que j'y ſéjournai, & il ſemble que ce temps-là étoit fait exprès, parce que les promenoirs n'étoient que commencés. J'allai delà à Selles, qui eſt une belle maiſon, & dont j'ai déja parlé. Mr. le Comte de Béthune & ſa femme me firent fort bien les honneurs de leur maiſon avec une chere fort magnifique; auſſi-bien qu'à Valencey, je trouvai du divertiſſement à Selles. Mr. le Comte de Béthune a quantité de très-beaux tableaux : comme je ne m'y connois pas beaucoup, ce ne furent pas les plus beaux qui m'occuperent; les portraits des hommes illuſtres de l'Europe, & particuliérement ceux de la Cour,

du Roi mon grand-pere, du feu Roi mon oncle, & de celui-ci avec des écriteaux qui disent ce qu'ils ont fait de plus remarquable en leur vie, attirerent principalement mon attention : il a la curiosité des manuscrits; de sorte qu'il y en a un nombre infini de volumes. Je pris grand plaisir à lire des lettres du Roi mon grand-pere, & toutes les histoires de ce temps-là; je ne me serois jamais ennuyée en ce lieu, où je demeurai un jour.

Je m'en retournai à Blois, où S. A. R. ne demeura que deux jours; elle alla passer la fète de la mi-Août à Orléans, où je l'accompagnai; & comme elle retourna à Blois, je m'en allai à St. Fargeau. S. A. R. sachant que j'avois pris auprès de moi le Chevalier de Charny, elle dit : Cette amitié ne durera guere, ma fille le renvoyera bientôt à ses parents. Elle me manda, comme j'étois à Selles, de ne le point mener à Blois ni à Orléans; je l'envoyai m'attendre sur le chemin de St. Fargeau. Au retour de ce voyage de Touraine, Monsieur s'enquit de tout ce que j'avois fait, & me parla de tous les parents & de la mere de Louison; il ne me dit rien d'elle ni de son fils : je m'acquittai aussi de la commission que M^e. de Fontevrault m'avoit donnée, de presser S. A. R. de lui donner une de mes sœurs; il me répondit : Parlez-en à Mada-

me ; pour ma fille d'Orléans, vous croyez bien que l'on ne l'y mettra pas ; ma fille de Valois, c'est mon divertissement, & c'est pourquoi je vous l'ai refusée. Je l'avois demandée lorsque j'allai à St. Fargeau, pour être auprès de moi, où j'ose dire qu'elle eût été heureuse, & j'eus beaucoup de regret lorsque l'on me la refusa. Monsieur me dit : Il n'y a que ma fille d'Alençon, Madame l'a mise à Charonne avec la mere Madelaine ; elle ne l'en voudra jamais ôter, faites ce que vous pourrez pour l'y disposer, j'en serois fort aise. J'en parlai à Madame, elle me dit qu'elle en seroit fort aise, & que Monsieur étoit de ces gens qui ne prennent point de résolution, qu'il y falloit mettre la petite de Valois ; je m'offris de l'y mener, elle me répondit que rien ne la pressoit. Je pris la liberté de lui dire que quand elles seroient grandes, il seroit difficile de les y mettre, ou de les marier ; qu'il ne se trouvoit pas tous les jours des partis favorables ; que leur condition seroit bien différente de la mienne, quoique nous fussions sœurs ; que pour moi j'étois dans un état où j'attendois patiemment un établissement, & que même je ne savois si je voudrois changer de condition ; que pour elles, si Monsieur venoit à mourir, leur état seroit bien pitoyable ; que Madame seroit bien embarrassée d'avoir quatre

filles ſur les bras, & qu'il étoit bien-aiſé de les tirer d'un Couvent pour les marier, & fort difficile de les y mettre grandes. Après m'avoir bien écoutée, elle me dit: J'ai tant de ſujet de me fier à la providence, que je ne doute pas qu'elle n'agiſſe ſur mes filles comme ſur moi; ainſi je ne m'en mettrai en nulle inquiétude. Je penſai lui dire qu'elle avoit raiſon, & qu'elle avoit agi d'une maniere ſi extraordinaire pour elle, que la Maiſon de Bourbon n'étoit pas ſi heureuſe que celle de Lorraine.

A mon arrivée à St. Fargeau, j'eus une de ces joies que l'on a à la campagne; je trouvai l'appartement que j'avois fait accommoder achevé, je le fis meubler, & y logeai. Il y avoit une anti-chambre, où j'avois toujours mangé, une galerie devant ma chambre, où je fis mettre des portraits de mes plus proches, du feu Roi mon grand'pere, de la Reine ma grand'mere, du Roi & de la Reine d'Eſpagne, du Roi d'Angleterre & de la Reine ſa femme, du Roi, de la Reine, de Leurs A. R. ma mere & ma belle-mere, du Roi & de Monſieur, du Duc d'Yorck, de Mr. le Prince & de Me. la Princeſſe, & de Mr. de Montpenſier, qui étoit à la plus belle place, quoiqu'il ne fût pas ſi grand Seigneur; c'étoit le maître du logis, & j'ai éprouvé que s'il ne m'avoit pas laiſſé du bien, je n'en au-

rois point. Mr. & Me. de Guiſe y ſont avec leurs enfants ; Mr. le Prince de Joinville, le Duc de Joyeuſe, le Chevalier de Guiſe, Mlle. de Guiſe. Me. de Savoye m'envoya le ſien & celui de ſon mari, de ſon fils & de ſes trois filles, dont l'aînée a épouſé le Prince Maurice ſon oncle ; l'autre le Duc de Baviere, & Me. la Princeſſe Marguerite. Il y a encore des places, & j'ai aſſez de couſins germains pour les remplir. Dans cette galerie, je fis mettre un jeu de billard ; j'aime les jeux d'exercice, ma chambre eſt aſſez jolie, avec un cabinet au bout & une garderobe, & un petit cabinet où il n'y a place que pour moi. Après avoir été logée huit mois dans un grenier, je me trouvai logée comme dans un palais enchanté : j'ajuſtai le cabinet avec quantité de tableaux & miroirs, & je croyois avoir fait le plus beau chef-d'œuvre du monde. Je montrois mon appartement à tous ceux qui me venoient voir, avec autant de complaiſance pour mon œuvre, qu'auroit pu faire la Reine ma grand'mere lorſqu'elle montroit le Luxembourg.

Au mois de Septembre j'appris une nouvelle qui me fâcha fort ; ce fut la mort de mon frere le Chevalier de Guiſe, que j'aimois extrêmement. Je lui écrivois l'inquiétude où j'étois des bruits que l'on faiſoit

courir à Paris, qu'il étoit mal avec Mr. le Prince; dans ce moment, l'ordinaire de Paris arriva, & dans la premiere lettre que j'ouvris, j'appris cette malheureuse nouvelle, dont je fus extrêmement touchée. Je l'aimois beaucoup, il s'étoit fait très-honnête homme, & plus il auroit vécu, plus il seroit devenu dans le train de vie qu'il menoit. Il fut regretté au dernier point de Mr. de Lorraine & de Mr. le Prince; il étoit fort aimé & estimé en Flandres & dans toutes les troupes Lorraines qu'il commandoit. Mr. le Prince entra en France, & ses coureurs vinrent jusques sur la riviere d'Oise, il donna autant d'allarmes à Paris que l'armée de Corbie: les deux armées furent long-temps postées l'une devant l'autre au mont St. Quentin, tout le monde croyoit qu'il donneroit bataille, Mr. le Prince en mouroit d'envie, & s'étoit posté si avantageusement, qu'il eût contraint Mr. de Turenne à se battre, ce qui n'est pourtant pas aisé. Comme il connoissoit Mr. le Prince, il l'a toujours redouté & évité: le Comte de Fuensaldaigne voulut absolument que l'on se retirât, dont Mr. le Prince eut tout le déplaisir du monde; il me le témoigna par une lettre qu'il m'écrivit.

La Cour alla en Champagne, le Maréchal de la Ferté prit Clermont, & James.

Mr. de Turenne décampa du mont St. Quentin aussi-bien que Mr. le Prince, qui marcha à Rocroy, & Mr. de Turenne à Ste. Menehould. La fievre quarte prit à Mr. le Prince pendant ce siege, ce qui l'empêcha de faire toute la diligence qu'il eût desiré pour aller secourir cette place; sa fievre étoit fort violente, & il étoit dans un chagrin effroyable. Madame sa femme arriva en Flandres en meilleure santé que l'on ne croyoit; personne n'auroit cru qu'elle eût pu réchapper, il lui manda d'aller à Valenciennes. Ses troupes de Guyenne l'avoient joint un peu avant le siege de Rocroy, & je pense même qu'elles n'y servirent pas, & qu'il les avoit mises dans des quartiers pour les rafraîchir. Elles en avoient bien besoin, elles s'étoient bien fatiguées & diminuées par les chemins, aussi avoient-elles fait une longue marche. Mr. le Prince se fit amener Mr. le Duc d'Enguien à Rocroy, & l'envoya aux Jésuites à Namur. Mr. de Lorraine un matin pendant le siege de Rocroy, fit battre aux champs à la pointe du jour & s'en alla, son quartier demeura vuide; cela ne fit aucun tort au siege, personne ne s'y opposa. Les troupes de Mr. de Turenne étoient occupées à Ste. Menehould, qui se défendit fort bien; le Gouverneur, qui se nomme Montal, & que Mr. le Prince

a depuis mis dans Rocroy, eſt le plus brave homme qui ſe puiſſe; tout le vieux Condé Infanterie y étoit, qui eſt un des meilleurs Régiments du monde; les Officiers y firent merveilles, entre autres Saler qui y perdit ſon frere. Mr. le Prince croyoit toujours être en état de ſecourir Ste. Menehould, le malheur voulut que le feu prit au magaſin des poudres, ainſi ils furent contraints de ſe rendre, & Mr. de Turenne ſe mit en marche pour aller ſecourir Rocroy: il ſut qu'il avoit capitulé, & qu'il n'étoit plus temps. La fievre dura long-temps à Mr. le Prince, qui étoit dans une mélancolie extraordinaire; il m'écrivoit, & faiſoit de grandes lamentations ſur ſon malheur, & ſur l'état où il étoit. Il me mandoit: Je me ſens incapable de tout, hors de vous ſervir; & s'il s'en préſentoit occaſion, je crois que cela me rendroit mes forces ordinaires.

L'on parla en ce temps-là de marier Mlle. de Pienne, fille de la Comteſſe de Fieſque, avec le Marquis de Guerchy, qui n'étoit qu'à huit lieues de St. Fargeau. Me. de Bouthillier me pria fort d'aller aux vendanges à Pons; j'y allai ſur la fin de Septembre; Me. la Comteſſe de Fieſque ne vint point à ce voyage, à cauſe du mariage de Mlle. de Pienne, à quoi elle travailloit. Je fus cinq ou ſix jours à Pons, &

je revins par Fontainebleau, que Me. de Frontenac n'avoit jamais vu; j'y demeurai deux jours, je ne voulus pas demeurer au château; je ne trouvois pas qu'il fût respectueux de loger dans la maison du Roi pendant l'exil. Je trouvai à Fontainebleau des chevaux Anglois que j'avois fait venir, dont je fus fort aise, il y avoit long-temps que j'avois envie d'en avoir un nombre; c'est un divertissement de campagne que d'aimer les chevaux, les voir, les faire promener, les monter, & faire monter à ceux qui viennent en visite; ceux-là se trouverent beaux & bons; sur quatre il s'en trouva deux qui m'étoient propres. Je n'avois jamais aimé les chiens, je commençai à les aimer; la Comtesse de Fiesque avoit une grande & belle levrette noire qui fit des chiens; elle m'en donna une qui fut fort belle, que j'ai encore, & que j'aime beaucoup. L'on reçut nouvelle à Fontainebleau que Me. la Comtesse de Fiesque avoit eu la fievre. Mon Médecin mandoit qu'elle avoit beaucoup mangé la veille, & qu'elle étoit allée à Champinelle voir Mr. de Langlée, Gentilhomme de mon voisinage, & que cela pouvoit avoir causé cette fievre. Je ne voulus pas qu'on en parlât à Me. de Bréauté, cela l'auroit mise en grande inquiétude: je lui dis seulement à Châtillon: Votre mere s'est un peu trouvée

mal, & ce n'eſt rien. Je montai à cheval, & m'en allai au galop à St. Fargeau : ſitôt que j'y fus arrivée, je montai droit à la chambre de la Comteſſe de Fieſque, que je trouvai fort abattue : j'y demeurai peu, parce qu'il y ſentoit fort mauvais, & cette raiſon m'empêcha d'y entrer le lendemain. Le ſoir à dix heures, comme je jouois, l'on vint me dire : La Comteſſe ſe meurt, elle a perdu connoiſſance ; ſa belle-fille qui jouoit avec moi, quitta ſon jeu & y courut ; j'y allai auſſi ; & comme je ſuis peureuſe, j'héſitai quelque temps à entrer dans ſa chambre. Je ſurmontai cette frayeur, je lui vis donner l'Extrême-Onction ; elle étoit dans un état pitoyable, dont je ne me ſentis guere attendrie : on lui donna l'émétique, elle revint, & fut en état que l'on lui pût donner le Viatique. Comme on le lui propoſa, elle demanda : Suis-je aſſez malade pour cela ? On lui dit qu'elle avoit reçu l'Extrême-Onction la nuit, & qu'elle avoit penſé mourir, elle fut fort effrayée ; j'allai querir le Viatique à l'Egliſe, & l'accompagnai dans ſa chambre. Sa belle-fille & moi avions bien peur qu'elle ne nous fît de longs ſermons, la peur de la mort l'en empêcha, elle étoit effrayée à un point, qu'elle ne dit pas un mot ; elle ne demanda pardon à perſonne, quoiqu'il ſoit aſſez ordinaire quand on meurt de le demander aux perſonnes avec

qui on a vécu. Toute jour-là celle demeura en repos ; le Mardi, qui étoit le jour de son accès, dès qu'il lui prit, elle tomba dans le même délire où elle avoit été le Dimanche, & n'en revint point, & mourut le Mercredi à onze heures du matin. J'avois beaucoup pleuré le jour qu'elle reçut le Viatique, & l'on me faisoit la guerre que c'étoit de la voir en meilleur état : c'étoit la réflexion que je faisois sur l'état où l'on se trouve quand on est en péril, & je pensois à moi.

Dès qu'elle fut morte, après avoir été voir Me. de Bréauté à sa chambre, je m'en allai à Ratilly, qui est une maison qui n'est qu'à quatre lieues de St. Fargeau, qui étoit à Menou, Gouverneur de mon Duché de St. Fargeau. Comme elle est petite, j'y menai peu de monde, & même je n'y gardai point de carrosse : j'allois tous les matins à pied à la Paroisse, qui est à un quart de lieue de-là ; je chassai le lievre avec des lévriers de quelques Gentilhommes des environs, ce qui me donna envie d'avoir des chiens ; j'envoyai dès-lors querir une meute en Angleterre. Je fus cinq ou six jours dans ce désert pour donner le temps d'ouvrir le corps & l'emporter, & airer la chambre : je crains la senteur des morts dans une maison, & j'ai grande peine à y coucher quand il y en a. J'envoyai à Blois donner part de

cet accident à S. A. R., & la ſupplier de trouver bon que je priſſe Me. la Marquiſe de Bréauté pour ma Dame d'honneur, je n'étois plus en âge d'avoir une gouvernante. J'étois fort aſſurée que Me. de Bréauté n'accepteroit point l'offre que je lui faiſois, parce que c'eſt une femme retirée qui fuit le monde, & qui avoit toutes les peines du monde à me ſuivre, & par-là elle montroit bien la complaiſance qu'elle avoit pour ſa mere : ſans cette certitude, je n'aurois pas demandé à Monſieur ſon agrément pour elle. Quoiqu'elle ne fût pas vieille, ſon humeur l'étoit fort, elle eſt aſſez critique, & auroit été toute propre à faire la Gouvernante plutôt que la Dame d'honneur, & moi fort peu propre à le ſouffrir ; & comme j'étois ſûre de mon fait, je donnois cela au Public, & il étoit de bonne grace, qu'après que la mere étoit morte auprès de moi, je témoignaſſe deſirer de prendre ſa fille. S. A. R. me répondit qu'elle étoit très-contente du choix que j'avois fait, que pour garder le *decorum* de la Maiſon Royale, je manderois à Damville d'en demander l'agrément à la Reine qui le donna. Me. de Bréauté refuſa avec beaucoup de reſpect pour moi la propoſition, dont je fus bien-aiſe.

Fin du Tome ſecond.